

Je n'ai pas le Tome I. J.S.

SOUVENIRS,

ÉPISODES ET PORTRAITS.

II.

DE L'IMPRIMERIE DE AUG. AUFFRAY,
PASSAGE DU CAIRE, N. 54.

SOUVENIRS,

ÉPISODES ET PORTRAITS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE;

PAR CHARLES NODIER.

TOME SECOND.

Paris.

ALPHONSE LEVAVASSEUR, ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL.

1831.

SOUVENIRS,

ÉPISODES ET PORTRAITS.

Compagnies de Jéhu.

L'organisation des *Compagnies de Jéhu* fut en général trop spontanée pour qu'on puisse l'éclaircir par des documens bien positifs, mais comme il n'y a pas un épisode de la révolution sur lequel les auteurs *de rebus gestis in nostro tempore* se soient moins exercés, et qui ait laissé moins de traces dans les monuments écrits de cette

époque, ainsi que je le disois tout à l'heure, je rattacherai encore à ce sujet quelques souvenirs qu'il réveille dans ma pensée, et qui, à défaut d'une page curieuse pour la galerie de l'histoire, peuvent fournir, si je ne me trompe, quelques scènes au drame ou au roman. On sait que j'ai plutôt cet objet-là que tout autre, et que c'est même le seul but littéraire qui me soit permis. Cependant, les impressions de la première jeunesse ont je ne sais quoi de si vif et de si pénétrant, elles se colorent de tant d'autres prestiges aux yeux de l'imagination, elles reprennent dans le mystère de cette palingénésie de l'âme qui nous fait revivre nos fortes années, tant de séductions invincibles, qu'il ne seroit pas étonnant que je me trompasse souvent sur l'importance des faits qui m'émeuvent encore le plus. Aussi, ne me hazarderai-je pas à garantir leur intérêt, je ne garantis que leur authenticité.

Je me suis plus d'une fois demandé quel étoit le nœud intime, quel étoit le pôle sympathique des *jéhuistes*. Ce n'étoit pas la religion du pays; puisque la moitié de ceux que j'ai connus étoient libertins et athées. Ce n'étoit pas l'amour de la dynastie déchue; il n'y avoit pas un homme sur cent parmi eux qui en eût approché ou qui en attendît quelque chose. Ce n'étoit pas la vengeance. Les jeunes hommes de cette monstrueuse association qui appartenoient aux familles des proscripteurs étoient plus nombreux de beaucoup que ceux qui appartenoient aux familles des proscrits. Ce n'étoit pas la cupidité; sortis pour la plupart de la classe aisée, et moins jaloux d'agrandir leur fortune par de mesquines spoliations de diligences et de recettes que de l'épuiser dans des prodigalités extravagantes, ils jouoient des quadruples qu'ils aimoient à perdre contre

des sous qu'ils ne ramassoient pas. Leurs vols tomboient dans des coffres, d'où ils alloient engraisser quelques misérables aventuriers, décorés de leur chef du titre de commissaires du roi, et ils n'en recueilloient, quant à eux, que l'infamie et l'échafaud. Ce n'étoient pas, sinon par exception, des antipathies de maison ou des haines personnelles. On tuoit, sans doute, un ennemi, un rival, un créancier, quand l'occasion s'en présentoit; on tuoit, à tout moment, un étranger, un inconnu, un voisin, un camarade d'école, un ami d'enfance; on l'embrassoit quelquefois auparavant.

Ce que c'étoit, il faut le dire! c'étoit une monomanie endémique, un besoin de furt et d'égorgement éclos sous les ailes des harpies révolutionnaires, un appétit de larcin aiguisé par les confiscations,

une soif de sang enflammée par la vue du sang. C'étoit la frénésie d'une génération, nourrie comme Achille de la moelle des bêtes féroces, et qui n'avoit plus de types et d'idéalités devant elle que les *brigands* de Schiller et les francs-juges du moyen âge. C'étoit l'âpre et irrésistible nécessité de recommencer la société par le crime, comme elle avoit fini. C'étoit ce qu'envoie toujours dans des temps marqués l'esprit des compensations éternelles, les Titans après le chaos, Python après le déluge, une nuée de vautours affamés après le carnage, cet infaillible talion de fléaux inexplicables qui acquitte la mort par la mort, qui demande le cadavre pour le cadavre, qui se paie avec usure, et que l'Écriture elle-même a compté parmi les trésors de la Providence.

La composition inopinée des *Compa-*

gnies de Jéhu offroit bien un peu de ce mélange inévitable d'états, de conditions et de personnes qu'on remarque dans tous les partis, dans toutes les bandes qui se ruent au travers d'une société en désordre, mais il y en avoit moins qu'il n'en fût jamais ailleurs. La partie des classes inférieures qui y prenoit part ne manquoit pas de ce vernis de manières que donnent les vices dispendieux : populace aristocrate qui couroit de débauches en débauches, et d'excès en excès, après l'aristocratie de noms et de fortunes, comme pour prouver qu'il n'y a rien de plus facile à outre-passer que le mauvais exemple. Le reste couvroit sous des formes plus élégantes une dépravation plus odieuse, puisqu'elle avoit eu à briser le frein des bienséances et de l'éducation. On n'avoit jamais vu tant d'assassins en bas de soie; et l'on se tromperoit fort si l'on s'imaginoit que le luxe des mœurs fût là

en raison opposée de la férocité du caractère. La rage n'avoit pas d'accès moins impitoyables dans l'homme du monde que dans l'homme du peuple, et on n'auroit pas trouvé la mort moins cruelle en raffinemens sous le poignard du petit-maître que sous le couteau du boucher.

La classe proscrite s'étoit d'abord jetée avec empressement dans les prisons pour y chercher un asile. Quand cette triste sauvegarde de l'infortune eut été violée comme tout ce qu'il y avoit de sacré chez les hommes, comme les temples et les tombeaux, l'administration essaya de pourvoir à la sûreté des victimes, en les dépaysant, pour les soustraire au moins à l'action des vengeances particulières. On les envoyoit à vingt, à trente lieues de leurs femmes et de leurs enfants, parmi des populations dont elles n'étoient connues ni par leurs noms,

ni par leurs actes, et la caravane fatale ne faisoit que changer de sépulture. Les *Jéhuistes* se livroient leur proie par échange d'un département à l'autre, avec la régularité du commerce. Jamais la conscience des affaires ne fut portée aussi loin que dans cette horrible comptabilité. Jamais une de ces traites barbares qui se payoient en têtes d'hommes ne fut protestée à l'échéance. Aussitôt que la lettre de voiture étoit arrivée, on balançoit froidement l'*avoir* et le *devoir*, on portoit les créances en avance, et le mandat de sang étoit soldé à vue.

C'étoit un spectacle dont la seule idée révolte l'âme, et qui se renouveloit souvent. Qu'on se représente une de ces longues charettes à ridelles sur lesquelles on entasse les veaux pour la boucherie, et là, pressés confusément, les pieds et les mains fortement noués de cordes, la tête pendante

et battue par les cahots, la poitrine haletante de fatigue, de désespoir et de terreur, des hommes dont le plus grand crime étoit presque toujours une folle exaltation dissipée en paroles menaçantes. Oh! ne pensez pas qu'on leur eût ménagé à leur entrée, ni le repas libre des martyrs, ni les honneurs expiatoires du sacrifice, ni même la vaine consolation d'opposer un moment une résistance impossible à une attaque sans péril, comme aux arènes de Constance et de Galère! Le massacre les surprenoit immobiles, on les égorgeoit dans leurs liens, et l'assommoir rouge de sang retentissoit encore long-temps sur des corps qui ne sentoient plus. Pendant ce temps-là, des femmes regardoient paisibles, leurs enfants dans leurs bras, et les enfants battoient des mains. J'ai vu un vieillard septuagénaire, connu par la douceur de ses habitudes, et par cette politesse maniérée qui passe avant

toutes les autres qualités dans les salons de province, un de ces hommes de bon ton dont l'espèce commence à se perdre, et qui étoient allés une fois à Paris pour faire leur cour à madame Dubarry, et pour assister à la chasse ou au jeu du roi, mais qui devoient à ce souvenir privilégié l'avantage de dîner de temps en temps chez l'intendant, et de donner leur avis dans les cérémonies importantes sur une difficulté d'étiquette; je l'ai vu, dis-je, fatiguer ses bras débiles à frapper d'un petit jonc à pomme d'or un cadavre où les assassins avoient oublié d'éteindre le dernier souffle de la vie, et qui venoit de trahir son agonie tardive par une dernière convulsion!

Tout cela ressembloit étrangement aux exécutions des cannibales, et, comme chez eux, l'affreux sacrifice se passoit au bruit des chants. Dans la bouche des *tueurs*, c'é-

toit le *Réveil du Peuple* qui alloit toujours augmentant d'éclat et de sauvage expression à mesure que les fumées du sang leur montoient au cerveau; c'étoit le refrain de la *Marseilloise*, qui expiroit de mort en mort dans la bouche des mourans. Seulement on ne les mangeoit pas. Chez les peuples civilisés, qui ont perfectionné par-dessus tout l'art des jouissances délicates, on a compris autrement les voluptés des festins. Voilà toute la différence.

L'aspect de ces tragédies devoit être plus sinistre encore dans les cachots, où, à l'exception du geôlier consterné, qui ouvroit la porte, l'action se passoit tout entière entre Marius et le Cimbre. L'assassin s'arrêtoit quelque temps sur le seuil pour exercer son regard à l'obscurité du souterrain; il le promenoit ensuite avec une cruelle avidité dans tous ses recoins, jusqu'à ce qu'il eût à demi dis-

cerné sur une poignée de paille, quelque chose de vivant qui palpitoit d'épouvante. Alors le tigre bondissoit en poussant son cri de mort, et on n'entendoit plus qu'un gémissement. Quels adversaires, grand Dieu! Quel combat! quel champ de bataille! quelle histoire!

Souvent les victimes déployoient dans ces terribles angoisses un courage digne d'une meilleure destinée. Un aubergiste de Saint-Amour, nommé Tabé, gisoit malade sur un mauvais pliant dans un des angles les plus retirés de la prison. Protégé par son état de souffrance et par les ténèbres où on l'avoit caché, il avoit vu dix fois les égorgeurs passer près de lui en allant au carnage; il les avoit vus dix fois revenir sanglans. La troupe s'éloignoit. Tout à coup la rumeur reflue vers son lit, car ils avoient oublié quelque chose. « Tabé! Tabé! crient des

» voix furieuses. — Le voici, répond-il en » se soulevant péniblement sur ses genoux, » c'est moi qui m'appelle Tabé. » Une balle part et lui fracasse le bras; l'assassin inexpérimenté n'avoit pas pris le temps d'ajuster sa victime. Tabé se relève en s'appuyant de l'autre bras. « Ce n'est pas là, dit-il, » c'est là qu'il faut frapper.... » et il découvre sa poitrine. Cette fois, on eut l'humanité de le tuer à bout portant.

Loin de moi l'idée d'intéresser personne en faveur des misérables qui souillèrent l'est et le midi de la France de tant d'excès d'anthropophages; mais qu'on ne me refuse pas le triste bonheur d'insister sur la pensée consolante pour l'espèce humaine qu'il y avoit dans ces aberrations plus de frénésie que de crime, plus de *tétanos* moral, si l'on peut s'exprimer ainsi, que de scélératesse combinée. Notre savant ami le docteur

Marc nous dira sans doute un jour que les anciens, qui savoient tout ce que nous savons, ont probablement voulu figurer cet orgasme désordonné de l'âme dans les fables d'Hercule infanticide et d'Oreste livré aux furies. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les *Jéhuistes* que j'ai vus de près, et qui n'ont pas payé en nature au bourreau le sang qu'ils avoient versé, ont fini par le marasme ou par le suicide comme les monomanes ordinaires. Quand ces gens-là ne savoient plus qui tuer, ils se tuoient.

A les prendre hors de leurs accès (et je n'écris pas cela sans défiance du jugement qu'on en portera, quoique je sois accoutumé à écrire librement tout ce que je pense fermement), c'étoient quelquefois des hommes doux, indulgents, sensibles, qui se trouvoient de la pitié et des larmes pour les veuves et les orphelins qu'ils avoient faits. Il y a cinquante

exemples pour un d'un jacobin ou d'un *Mathevon* qui a passé avec sécurité les jours de proscription chez un *compagnon de Jéhu*, dont le poignard ne l'auroit pas épargné en prison ou sur la place publique. On en citoit qui avoient caché, nourri, protégé le spoliateur de leur fortune ou le dénonciateur de leur père, parce qu'il étoit venu placer chez eux son malheur sous la sauvegarde de l'hospitalité. C'étoit le cas de dire comme Réal, dans sa belle défense du comité révolutionnaire de Nantes : *Jurés, sont-ce là des hommes de sang?*

J'ai nommé ailleurs quelques-uns des *Jéhuistes* les plus formidables de l'Est. On comprendra aisément pourquoi je ne désigne que par son prénom celui dont il me reste à parler ici. La nature avoit comblé Laurent d'un luxe éblouissant de faveurs comme pour en faire la plus étrange de ses antithèses. Sa

mâle beauté n'excluoit pas une charmante expression de bienveillance et d'aménité qui appeloit la confiance. Elevé sans beaucoup de soin, et livré de bonne heure aux écarts d'une dissipation orageuse, il n'avoit ni une grande force dans l'esprit, ni une solide instruction acquise, mais de l'aisance, de la facilité, une grâce particulière d'élocution qui donnoit du prix à ses moindres paroles, et cet attrait insinuant et doux de l'homme aimable qu'on éprouve sans l'expliquer. Poussé par son organisation nerveuse, et, selon un bruit généralement répandu, par les suites d'un accident très-grave de sa jeunesse, à de fréquents accès d'expansion turbulente, la vue d'une seule personne que son irritation pouvoit blesser, suffisoit pour le contenir. Un bataillon d'ennemis déployé devant lui l'auroit fait bouillonner d'indignation et de rage. Un enfant l'auroit désarmé. Si on lui avoit attribué

alors, dans un des cercles où il étoit le plus intimement connu, quelque action violente, il ne se seroit élevé qu'une voix contre la calomnie, et cependant la calomnie elle-même n'auroit pu exagérer. Laurent furieux ne ressembloit plus à l'homme des soirées paisibles, des spectacles et des promenades. Il n'appartenoit plus à l'espèce humaine. Le peuple disoit dans les rues : « Laurent » est en colère, Laurent est malade, Lau- » rent a mis son habit de carnage ; il y aura » des morts.! »

Ces horribles cruautés eurent un terme. La justice tenta enfin de reprendre ses droits et de frapper à leur tour ces usurpateurs des vengeances publiques qui s'étoient mis si audacieusement à sa place ; mais elle ne montra long-temps qu'un vain simulacre de vigueur, toujours prêt à s'évanouir devant des passions plus puissantes

que les lois. Soixante-douze *compagnons de Jéhu* des départemens de l'Est furent envoyés en jugement à Yssengeaux, dans la Haute-Loire, en présence d'un trihunal extraordinairement convoqué pour eux. Dans ce moment où le pouvoir mobile et mal assuré passoit de main en main, comme au hasard, pendant le court intervalle qui séparoit l'arrivée de deux courriers ou le glas de deux tocsins, et où les partis fatigués, mais non pas anéantis, mesuroient encore d'un œil menaçant leurs forces à peu près égales, un pareil nombre d'hommes déterminés, plutôt casernés que captifs dans les prisons d'une petite ville, auroient aisément décidé du sort d'une province; aussi les débats de la procédure présentèrent un de ces tableaux bizarres qui caractérisent les temps d'anxiété publique : l'accusation fut timide, le témoignage inquiet et presque suppliant, la défense insouciante

ou téméraire. Tous les prévenus furent absous, deux seuls exceptés, sur lesquels les charges s'étoient accumulées d'une manière si grave qu'ils n'essayèrent pas même de se soustraire à l'évidence accablante des faits. On reconduisit Laurent et un de ses camarades au cachot pour y attendre la mort jusqu'au lendemain.

Il faut avoir vu Laurent pour se faire une idée de l'empire que pouvoit exercer l'héroïque et douce beauté de ses traits sur la multitude la moins sensible à l'ascendant de cette *recommandation corporelle* dont Montaigne parle quelque part. On imaginera sans peine l'effet qu'elle avoit dû produire sur un cœur de femme, et il y avoit une femme chez le geôlier d'Yssengeaux; étoit-elle sa fille, ou sa nièce ou sa sœur? c'est ce que l'histoire ne nous dit pas; mais ce qu'elle nous dit se retrouve si fréquemment, de temps immémorial, dans la tra-

dition conteuse des veillées de village et dans les romances du peuple, que le récit ne mérite presque pas d'en être fait, et que j'en aurois ajusté un autre à mon chapitre, si j'aspirois à l'honneur difficile d'être neuf, au lieu d'écrire scrupuleusement sous la dictée de mes souvenirs. A deux heures de la nuit, la lourde porte de Laurent s'ouvrit, et il reçut la visite d'un ange sauveur, moins pur peut-être que celui qui s'introduisit pour le même dessein au milieu des gardes endormis d'un saint martyr, mais animé aussi de cet esprit de protection et de salut qu'inspire l'amour, et qui procède du même Dieu. C'étoit une jeune et jolie fille, qu'il n'avoit jamais entrevue qu'à travers ses barreaux, mais sur laquelle il avoit agi, sans le savoir, de cette puissance de séduction qui lui étoit naturelle. En pareille occasion, on ne discute guère sur les convenances d'un établissement. L'échange de

deux bagues fit tous les frais de l'engagement nuptial, et Laurent se trouva libre, avec le regret de ne pouvoir sauver son compagnon d'infortune, qu'on avoit placé dans un cachot séparé, à l'autre extrémité du bâtiment. Un cheval l'attendoit au village voisin, où il alloit être, avant le jour, rejoint par sa fiancée, dont quelques circonstances différoient le départ. Le jour parut. Elle tarda. L'impatience le gagnoit, elle s'augmentoit en raison des progrès que le soleil faisoit sur l'horizon, et une autre impatience agitoit la foule, déjà rassemblée, parce que l'exécution devoit avoir lieu de bonne heure. Il avoit poussé à plusieurs reprises, sur Yssengeaux, et en s'en rapprochant toujours, des reconnoissances inutiles. Sa tête s'exalte de cette exaltation passionnée dont il ne savoit pas réprimer les élans; il suppose que sa bienfaitrice a été surprise dans sa fuite, et qu'elle le rem-

place dans sa prison. Il entre dans la ville, traverse, au bruit des voix qui le nomment, la place où des exécuteurs impassibles essayoient l'instrument de son supplice, pendant que les gendarmes alloient chercher les condamnés; reconnoît parmi les groupes, au milieu desquels elle essayoit de se frayer un passage, la femme qui l'a délivré, s'ouvre un chemin vers elle, s'en saisit, la jette en croupe derrière lui comme un paladin de l'Arioste, et disparoît au galop. Je voudrois bien savoir s'il y a beaucoup de faits où s'allie plus de générosité chevaleresque et d'abnégation de soi-même, dans les fantaisies romantiques du moyen âge.

Après ce mépris si noble ou si brutal de ce que la plupart des hommes redoutent le plus, le prétendu malheur de cesser de vivre, on se tromperoit, à la vérité, si l'on attendoit beaucoup encore des amis de Lau-

rent. Leurs qualités généreuses elles-mêmes étoient plutôt l'effet d'une organisation particulière que le résultat d'un principe, l'instinct forcené d'un aveugle courage que le développement d'une vertu de l'âme. Ils étoient parvenus à recevoir la mort sans s'émouvoir, sans se soucier, précisément comme ils la donnoient, et c'est tout.

Les Prisons de Paris,

SOUS LE CONSULAT.

PREMIÈRE PARTIE.

LE DÉPÔT DE LA PRÉFECTURE ET LE TEMPLE.

Le *moi* est odieux, dit Pascal. Le *moi* est bien pis que cela, quand on n'a pas eu de part essentielle aux affaires, et qu'on figure tout au plus dans le drame de l'histoire comme un *comparse* inutile. Alors, il est ridicule, et c'est ce qu'il y a de pis en France. Cette considération m'auroit détourné d'é-

crire mes *souvenirs*, si j'avois jamais imaginé que je les écrivisse pour un autre que pour moi. Cependant, je ne vois aucun moyen de traiter le sujet qui m'occupe, sans prendre un rôle dans ma narration. C'est l'inconvénient inévitable de ce genre d'ouvrage; l'exemple de l'obscur Constantin de Renneville peut seul me rassurer. Il s'est fait le héros de cinq gros volumes sur la Bastille, et je me propose de n'être ni si fier ni si prolixe.

Je crois que tous les hommes qui ne se laissent pas dominer par des préventions ou duper par des livres sont d'accord sur la sensibilité de Napoléon. C'est injustice que d'en faire une âme implacable et cruelle; en faire une âme affectueuse et bienveillante, c'est mystification. Il faisoit peu de cas de la vie des autres, mais c'est pour cela même qu'il n'en étoit prodigue que sur le champ

de bataille. Hors du champ de bataille, il n'avoit point d'intérêt à verser du sang, et il n'y prenoit point de plaisir. Mais je ne vois pas de raisons pour lui savoir beaucoup de gré de cette mansuétude négative. Ce qui stimule les grandes cruautés, ce sont les grandes résistances, et le peuple françois, du temps du consulat et de l'empire, est certainement le peuple le moins réfractaire qui se soit jamais courbé sous un sceptre. Il est tout simple de ne rien briser quand on ne trouve rien de cassant. L'opposition étoit formée alors dans tout le pays, et je le sais pour l'avoir vue de près, d'une cinquantaine de vieux jacobins qui ne faisoient plus peur, même aux petits enfants, et d'une cinquantaine de vieux royalistes, dont la moitié pour le moins faisoit mourir de rire, à force de sottes prétentions et de rêveries ridicules. L'armée seule renfermoit des éléments à redouter pour la tyrannie ; mais elle se vain-

quit elle-même en triomphant de l'Europe; elle s'enivra de son sang; elle s'éblouit de ses triomphes, et la gloire finit par la distraire de la patrie.

Ce qui caractérise d'une manière unique chez tous les peuples et dans toutes les histoires le règne de Napoléon, c'est l'excès de l'arbitraire et de l'illégalité; je dis chez tous les peuples et dans toutes les histoires, parce que mes lectures, mes observations, mes voyages ne m'ont rien présenté de pareil, sinon dans la gravité des applications, au moins dans l'intensité du principe. Certainement il n'y a aucune comparaison à faire entre la pénalité de cette époque et celle des proscriptions triumvirales, de la jurisprudence en matière de sortilége, du tribunal sanglant d'un Jefferys ou d'un Fouquier-Tainville; mais dans ces exceptions monstrueuses, il

faut au moins reconnoître je ne sais quelle audacieuse loyauté, je ne sais quelle franchise féroce qui annonce que toutes les idées sociales ne sont pas subverties. C'est l'assassinat juridique, si l'on veut, mais ce seul mot *juridique* suffit pour sauver la pudeur d'un gouvernement et d'une nation. Il n'y a rien là d'occulte, de latent, de clandestin; on y voit bien l'abus le plus épouvantable, le plus sacrilége des formes, mais les formes y sont encore, et tant qu'elles subsistent, il peut rester un refuge à la justice, une espérance à l'humanité. Sous le règne de Napoléon, et dès la fin du consulat, les formes, d'abord enfreintes avec violence, tombèrent bientôt dans un tel mépris, qu'on ne les auroit pas réclamées sans exciter la dérision. Ce que l'on en conserva, quant aux délits politiques, dont il est exclusivement question ici, n'eut pour objet qu'un petit nombre d'événe-

ments peu vulgaires et d'accusés trop connus, pour qu'il fût possible de soustraire leur sort à la notoriété publique. Le reste obscur des malheureux suspects au pouvoir fut mis en masse hors de la loi commune. La justice, faite pour tous, fut déniée au proscrit. La prison devint une espèce de colonie d'ilotes jetée en dehors des limites de la société, et qui y avoit perdu tous ses droits. L'autorité reconnoissoit probablement un corps de délit, puisqu'elle infligeoit une peine, mais c'étoit sans jugement, sans information contradictoire, sans débats, sans instruction, sans interrogatoire; car on ne sauroit donner ce nom à une série de questions plus ou moins vagues, faites dans les bureaux de la police par un officier de police, et qui n'avoit le plus souvent pour objet que de constater l'identité du prisonnier. On négligeoit quelquefois jusqu'à cette formalité. J'ai connu un

vieillard respectable et incapable de feindre, qui étoit depuis deux ans en prison sans avoir été interrogé, et qui me juroit sur l'honneur qu'il lui étoit impossible de deviner la cause de son arrestation. J'ai vu un papetier nommé Métivier, qui ne fut interrogé qu'au bout de huit mois. Ce jour-là, on s'aperçut qu'il y avoit eu erreur sur la personne; il fut mis en liberté. Quand il arriva chez lui, sa marchandise étoit sequestrée et sa mère étoit morte. — Chose étrange! ces formes conservatrices de la justice, qu'on feignoit de respecter à l'égard de quelques prévenus, ne les protégeoient que jusqu'à la condamnation inclusivement. Un accusé déclaré innocent étoit encore coupable. Dix de mes amis, acquittés à l'unanimité par des juges qu'on n'a jamais soupçonnés d'une arrière-pensée séditieuse, ont subi dix ans de captivité depuis leur absolution, et les portes des

cachots pèseroient encore sur eux, si la fortune lassée n'avoit pas abrégé les destinées du grand empire. Ce jugement, après jugement, avoit même un nom, mais un nom hibride, un nom monstrueux, un nom qui fait frémir; il s'appeloit *le jugement administratif.*

Je serois désolé qu'on pût supposer qu'il reste dans mon cœur quelque levain qui l'aigrît. J'ai conçu peu de haines en ma vie, et je me crois bien sûr de n'en avoir point conservé; mais je ne puis parler sans un peu d'amertume du régime de l'absolu, parce que je n'en connois point de plus flétrissant pour le caractère de l'homme, de plus contraire à la morale publique, de plus funeste à l'organisation sociale. Quant au foyer d'oppression et de cruauté de ce temps-là, je pense qu'il étoit pour le moins autant dans les choses que dans les

personnes. On auroit tort de s'imaginer que Napoléon lui-même a suivi le principe de son pouvoir dans toutes ses conséquences. J'ai lu dans les Mémoires de ses amis qu'il s'excusoit de la violation du dogme social de la liberté individuelle, en assurant qu'il ne l'avoit tolérée qu'à l'égard de vingt-six personnes, et je suis convaincu qu'il croyoit parler vrai. Malheureusement, j'en ai vu six cents exemples dans peu de prisons et dans peu de mois, et cela est tout simple. Ce que le maître a toléré par exception, l'esclave l'exécute par système. Cette exception devient sa règle, parce qu'elle étoit une exception. Ce qui contribue le plus à aggraver l'horreur que les tyrans inspirent à la postérité, c'est une responsabilité inévitablement attachée à leur triste condition; celle de tous les crimes que l'on commet pour eux. Ils sont trop bien servis.

Si l'on daigne se rappeler que j'écris sous l'impression d'un sentiment et non dans l'intérêt d'une composition régulière, on me pardonnera peut-être ces causeries, qu'il est bien facile d'ailleurs de me laisser finir tout seul, quand elles tombent dans la redite et dans le verbiage. Il n'y a rien de diffus comme la mémoire, lorsqu'elle suit à travers le passé le fil des jours anéantis, trouvant tout bon pour s'occuper, parce qu'il n'y a point de pièce si mesquine dans le fatras de ses réminiscences qui n'ait été en son lieu une des pièces essentielles de la vie. J'ai promis d'ailleurs plus de traits que de portraits, et plus d'anecdotes que d'histoires, la conversation d'une veillée et point la matière d'un livre. En retournant par la pensée dans ces jours d'amertume et de misère, mais d'imagination et d'espérance, que des mois de volupté ne rachèteroient pas à trop haut prix, j'y discerne je ne sais

combien de physionomies ou naïves ou fortes que je rencontrerois avec plaisir dans une galerie biographique, si un écrivain sans prétention et sans prévention me les montroit avec un peu de candeur et de chaleur d'âme. Il ne faut pas m'en demander davantage, c'est tout ce que j'ai promis. Il n'y a pas, au reste, dans tout le temps que j'ai vécu, de faits qui me soient propres, et que je puisse croire dignes d'être recueillis. Je n'en place ici quelques-uns que comme des points d'intersection entre des objets qu'ils rapprochent, un fond de mauvaise tenture derrière quelques tableaux plus recommandables par le sujet que par le travail, la trame grossière du tisserand sous la broderie machinale du tapissier.

Je fus arrêté à trois heures du matin, hôtel Berlin, rue des Frondeurs, par un inspecteur de police, nommé M. Veyrat,

qui a acquis depuis une certaine célébrité. C'étoit un homme de bonnes manières et de bons procédés, qui se présentoit fort bien, et remplissoit avec toute la politesse requise sa pénible mission. Il s'est chargé trois fois de la même opération à mon égard, et deux fois au moins, par une sorte de bienveillance, pour m'épargner les formes acerbes et grossières de ses confrères. Arrivé dans ma chambre, il disoit à ses acolytes : « Re-« tirez-vous, Messieurs, je réponds du « prisonnier corps pour corps »; et nous échangions quelques paroles amènes et gracieuses, qui aboutissoient toujours de sa part à de vives offres de service de la sincérité desquelles je n'ai jamais douté. La première fois, indigné d'être palpé de la manière la plus indécente par deux agents qui me fouilloient, pour s'assurer que je ne dérobois ni papiers ni armes, je les étendis sur le parquet, et un des soldats qui fai-

soient briller leur sabre nu à ma porte, n'en attendit pas davantage pour se persuader que j'étois en état flagrant de rebellion. Mon sang coula. M. Veyrat congédia la garde, et voulut me panser lui-même avec sa cravate. Si j'avois à être encore arrêté, il est probable que je regretterois M. Veyrat.

L'automne de 1803 étoit fort avancé. Le jour commençoit à peine à poindre quand je fus introduit au *Dépôt de la préfecture*, c'est-à-dire dans une salle basse, placée sur les limbes des bureaux, au côté gauche de la grande cour; la lumière qui y pénétroit plus rare encore à travers des vitres presque opaques, et garnies de grilles épaisses, me permit à peine de distinguer, dans cet Érèbe, quelques formes confuses et effrayantes. Je crus remarquer un mouvement en face de moi; c'étoient des têtes qui

se soulevoient et retomboient périodiquement, comme si elles avoient obéi à un ressort. Je fis un pas, et je fus arrêté par une longue traverse de bois qui occupoit la salle dans toute sa largeur : j'alongeai la main, et je touchai un sabot, je la retirai, et elle tomba sur un escarpin. Je compris que c'étoit là un lit de camp, et que le bruit du verrou, qui annonçoit mon arrivée, avoit réveillé quelqu'un.

Le jour croissoit, et mes yeux se familiarisoient d'ailleurs avec les ténèbres permanentes du nouveau domicile pour lequel on venoit de me faire quitter le plus joli appartement de garçon qu'il y eût alors dans tout le quartier du Palais-Royal. Le lit de camp étoit couvert d'hommes pressés les uns contre les autres, sur le bois cru. Dans l'espace libre qu'on appeloit *la rue*, il y avoit un matelas sur un

pliant, et un vieillard sur ce matelas. L'objet de ce privilége étoit un journaliste septuagénaire, qui comptoit alors sept ans de prison, et que l'humidité des cachots auroit criblé toute seule de gouttes et de rhumatismes, s'il n'y avoit pas eu quelque disposition; il étoit ce jour-là en transfèrement, et il y étoit avec son lit, parce qu'on n'avoit pas pu le lui refuser. Ses formes anguleuses et ramassées par la douleur, comme celles de Scarron, n'avoient pas été calculées dans la répartition des places étroites du lit de camp. Elles en auroient troublé l'économie.

Il fit jour, ou plutôt les ténèbres devinrent visibles. Deux ou trois prisonniers descendirent du lit de camp et passèrent devant moi pour me reconnoître. Un autre se mit à genoux contre la croisée pour faire sa prière du matin. Plusieurs battirent le

briquet, et allumèrent le cigare. Un homme qui occupoit la place extrême de droite, et dont la physionomie méridionale paroissoit animée de tout ce feu d'esprit et de courage que Bordeaux entretient dans la longue jeunesse de ses enfants, s'assit avec autorité, jeta au loin le madras dont ses cheveux étoient retenus, et après avoir passé sa main avec une sorte de coquetterie à travers leurs longues boucles noires, il ordonna le silence, et on se tut. C'étoit le prévôt du dépôt. Il étoit dans ce *dépôt* depuis quatre mois.

M. de Prune, c'est son nom, devoit m'interroger. C'étoit le droit du prévôt de la chambrée dans toutes les prisons, c'étoit même son obligation, et il n'y a point d'institution sociale qui s'explique mieux que cette belle institution de la société fortuite et forcée des prisons. Si la chimère de l'égalité

s'est jamais réalisée quelque part, j'imagine que c'est dans un cachot. Cependant au cachot même il y a une sorte d'hiérarchie; l'innocence et le malheur y ont de grands priviléges. Les méchants s'y rendent justice; ils ne se mêlent pas aux honnêtes gens; ils les respectent de loin. L'interrogatoire du prévôt a pour objet cette séparation provisoire, qui est soudainement déterminée par la nature du délit et par le caractère de l'individu. Après un quart d'heure de conversation on est classé; au bout d'une heure on a trouvé ce qu'il y a de plus précieux au monde, et surtout en prison, des amis. Cela donneroit envie de n'en pas sortir.

Je ne manquois pas de vanité. C'est un vice dont j'ai eu le bonheur de me guérir, mais qui m'a fait faire bien des sottises. J'étalai donc avec complaisance les motifs de mon arrestation, dont je me glorifiois

comme un enfant. Ma petite allocution produisit tout l'effet que je pouvois en attendre. A peine eus-je articulé mon nom qui avoit apparu cinq ou six fois au bas d'une colonne du *Citoyen François* de Lemaire, que dix mains pressèrent la mienne. M. de Prune descendit de son lit de camp, et me donna une accolade cordiale. Le vieux journaliste se souleva sur sa couchette, et quand il fut parvenu à y prendre à peu près la position d'un homme assis, il m'adressa la parole en renversant en arrière son bonnet de loutre, de manière à me découvrir tout entière une des figures les plus vénérables que j'aie vues de ma vie : « Je te connois, me dit-il, avec cette solennité oratoire qu'on apprenoit quelques années auparavant dans le forum de la révolution ; « je
» suis de ton pays ; je m'appelle Eve Dé-
» maillot, vieux républicain, et profès dans
» l'apprentissage que tu commences. On

» m'a parlé de toi ; on m'a dit que, tout » jeune, tu avois quelque chose de cette » énergie franc-comtoise qui est inébran- » lable comme notre Jura. Je suis enchanté » de te voir ici ; le monde et les plaisirs gâ- » tent les meilleurs naturels ; ces polissons » de Girondins se sont perdus dans les sa- » lons de Roland. C'est la prison qui est le » séminaire des patriotes. Il faut que tu » t'accoutumes à souffrir pour devenir digne » d'être un jour le bâton de vieillesse de la » liberté. » J'embrassai tendrement ce bon vieillard, dont j'ai long-temps partagé depuis la captivité, et que je retrouverai tout à l'heure.

A dix heures on vint faire l'appel. Je connus à mon tour mes camarades d'infortune. C'étoit un singulier mélange de noms : M. Récamier, M. de Brentano, M. Titus, premier danseur du théâtre de Bordeaux ;

M. de Goville, ancien commandant de dauphin-cavalerie; M. Bette d'Etienville, homme de lettres, déjà fameux dans l'affaire du collier; M. Edouard de Molière, garde-du-corps; M. Renou, ancien chef de division vendéen, dont M. de Châteaubriand a si avantageusement parlé. Nous étions en tout vingt-huit dans ce parallélogramme étroit qui n'avoit certainement pas trente-six pieds de longueur. Un homme ne répondit pas à l'appel : il s'appeloit Octave : c'étoit un noir qui avoit servi de secrétaire à Toussaint-Louverture, et qu'on venoit de traîner en France avec son chef pour y apprendre les douceurs de la civilisation perfectionnée. Octave ! répéta impérieusement le concierge, et le nom d'Octave n'éveilla pas un prisonnier endormi. « Attendez, dit de Prune après un moment de réflexion; « c'est ce » noir si spirituel et si éloquent qu'on a » amené ici il y a neuf jours, et qui depuis

» sept jours a refusé de manger ; il est à la » droite du lit de camp. » Il y étoit en effet, couché sur le ventre selon son habitude. « Eh ! répondez donc, mauricaud, » dit le valet du concierge en agitant violemment la main de cet infortuné, et en la laissant retomber. Octave ne répondit pas : il étoit mort.

Pendant qu'on emportoit ce cadavre, on amenoit d'autres prisonniers. Il y avoit eu alors une grande conspiration à Paris. Une centaine d'honnêtes citoyens s'étoient avisés qu'il n'y avoit rien de légal dans la suspension des garanties de la liberté individuelle et du droit de pétition que la constitution de l'an VIII avoit sanctionnés, comme toutes les constitutions du monde ; et ils avoient rédigé cette réclamation légitime dans les formes les plus respectueuses, sous le titre de *Pétition au Tribunat*. La France

se lèveroit aujourd'hui tout entière pour appuyer une pareille réclamation s'il se trouvoit jamais un gouvernement assez insensé pour y donner lieu. Dans ce temps-là elle se mettoit à la fenêtre pour voir passer quelques prisonniers bâillonnés, et elle trouvoit cela très-bien. C'étoit véritablement l'âge d'or pour le despotisme. On nous jeta quinze ou vingt pauvres imprimeurs ou libraires, Charles, de la rue Guénégaud, Pilardeau, Maison, Dabin, et je ne sais qui encore, et puis avec eux un nommé Aubry, qui les passoit de toute la tête comme le Turnus de Virgile. C'étoit un géomètre qui s'avisoit d'appliquer les idées exactes de sa science aux fantaisies de la politique. Il se déclara l'auteur de la pétition, et il fit à merveille, car elle étoit fort belle, fort noble, fort mesurée. Cependant l'écrivain qui osoit attester la liberté sous ce gouvernement de liberté couroit d'au-

tres chances qu'une de ces disgrâces de bureau que nous voyons maintenant si fécondes en succès populaires. Aussi ce bonhomme fut tout au plus avec un autre, si je ne me trompe, le dernier François qui osât pousser un cri d'indépendance; mais ce cri intempestif ne retentit ni dans la commission de la liberté individuelle ni dans la commission de la liberté de la presse, brillantes pépinières de ces généreux amants de nos institutions, que nous avons retrouvés depuis si ardemment zélés pour les intérêts du peuple. Retenus alors par une sublime prudence, dont l'avenir goûtera les fruits, ils s'exerçoient de loin à combattre le despotisme quand il se seroit usé par ses excès. Ils fuyoient devant lui, à l'exemple de l'aîné des Horaces, pour profiter de sa fatigue, et se préparoient en silence aux triomphes de la tribune affranchie. Que Dieu les y maintienne long-temps!

Le surlendemain ce fut autre chose ; le vent des conspirations avoit soufflé du nord, et on arrivoit en prison en descendant de la diligence de Bruxelles ou du paquebot de Calais. C'étoit un théâtre d'oppositions dramatiques relevées par quelques ridicules touchants. La fusion de tous ces sentiments passionnés que la tyrannie soulevoit contre elle étoit si rapide et si affectueuse, qu'une nouvelle génération aura peine à la comprendre. Royalistes et républicains se précipitoient les uns vers les autres pour se prendre la main ; et par une exception plus commune dans nos cachots que dans les salons du consul, ces mains, étonnées de se presser, étoient pures de rapines et de sang. L'abus du pouvoir n'a jamais manqué de produire le même rapprochement ; et cette leçon est écrite si distinctement dans l'histoire, qu'on est consterné de voir que les gouvernements l'épellent encore.

Au bout de quelques jours nous étions cinquante-six. Si l'on se rappelle la circonscription étroite de notre prison, on concevra que cinquante-six personnes n'y étoient pas exactement à l'aise. Le lit de camp pouvoit en recevoir une vingtaine, qui étoient moins gênées depuis que le cadavre étoit parti. La barrière du lit de camp en recevoit tout autant; mais on n'y étoit qu'assis sur un siége étroit et anguleux. Les plus forts passoient la nuit debout autour du lit de Démaillot, qui ne dormoit jamais, à l'entendre racontant ses magnifiques histoires de la révolution, palpitantes de la vérité d'une époque, et vivantes, et animées, et tragiquement solennelles, comme une émeute des faubourgs, comme une séance des Jacobins, comme une journée de la Convention, et nous autres jeunes, nous échangions quelques idées entrecoupées, toutes em-

preintes du regret d'être nés trop tard pour bien mourir. Nous comptions sans l'avenir.

Tant de nuits sont longues à être debout. Si peu d'heures de sommeil, sur un pavé de briques ou sur un lit de bois, suffisoit mal à réparer les fatigues de cette exaltation fiévreuse qui nous dévoroit. Le quinzième jour je m'assis sur un siége un peu plus commode : on m'interrogeoit; et mon interrogateur étoit un M. Bertrand, chef de la première division de la police, homme très-massif de formes et très-délié d'esprit, presque borgne, tout-à-fait boiteux, et dont l'aspect n'avoit rien de séduisant, ni dans l'ensemble ni dans les détails. C'étoit un ancien imprimeur-libraire de Compiègne, qui avoit l'érudition de son état, l'expérience de son temps, et deux choses avec lesquelles on arrive à tout à Paris, de la souplesse et du savoir-faire; homme de

meilleure composition, d'ailleurs, qu'on ne l'a dit, pour cette couvée d'enfants mutins qu'on épouvantoit de son nom comme de celui de l'ogre, et très-disposé à ne faire de mal à personne quand il pouvoit s'en dispenser, sans nuire à son crédit.

J'abrégeai beaucoup mon interrogatoire, qui menaçoit de tirer en longueur, en allant droit au fait à la confession duquel on vouloit m'amener par une suite d'inductions. Comme je m'attendois à un dénouement sérieux, je cherchois à me montrer digne de mon rôle, au moins à la dernière tirade; et je n'avois pour cela d'autre moyen de me faire valoir que cette ingénuité un peu fière qui n'est ni sans abandon ni sans audace. Je fus très-content de moi; et c'étoit alors mon habitude. La seule chose qui m'interdît, c'est que mon interrogateur exigeât que je restasse les yeux fixés sur lui à cha-

que réponse. Dans les intervalles seulement je pouvois regarder à droite ou à gauche. J'ai passé vingt-cinq ans sans pénétrer ce mystère; et je doute encore que la psychologie de la police fût assez perfectionnée pour comprendre la puissance de ce regard qu'une habitude effrontée a scellé à la prunelle du questionneur sur le malheureux qui le subit. Quand je pense à cette spéculation de la curiosité insidieuse d'un homme grave et froid qui poursuit industrieusement un secret de vie ou de mort dans l'âme intimidée d'un enfant, je ne puis m'empêcher de croire quelquefois que les précautions dont la société s'est armée contre le crime n'ont rien à envier au crime lui-même en bassesse et en férocité.

L'intérêt de l'état *essentiellement compromis* par quelques bluettes éphémères exigeoit qu'on débrouillât le chaos de mes

papiers, qui devoit recéler je ne sais combien de rêveries suspectes et d'amplifications séditieuses. Dieu sait quelles belles choses il y avoit là-dedans! Au bout de je ne sais combien de temps un agent de police me secoua le bras pour m'avertir qu'il falloit retourner au dépôt, car j'avois profité de la lecture de mes manuscrits pour dormir. Rendu à mes camarades, je mimai de toute ma verve de jeunesse la scène de ce libraire devenu homme d'état, qui se fait lire comme naguère les manuscrits d'un pauvre auteur, mais avec une autre latitude, et qui au lieu de se dire en se couchant : Ferai-je imprimer cela?... se demande si les membres du poète sont bons pour le corset de force, et sa tête pour la guillotine. Ce joyeux contraste, lancé dans ce monde de libraires et de littérateurs dont nous étions inondés, et entretenu par cette source de saillies qu'on n'a jamais tarie en prison, nous amusa

toute la nuit. Le soir du jour suivant je fus transféré au Temple, et je laissai notre chambre immonde et fétide avec le regret amer qui vous obsède long-temps sur votre cheval, quand vous quittez le matin une auberge de campagne où vous avez remarqué en soupant une jolie nièce du bourgeois, à l'œil transparent, aux cils noirs, à la cornette blanc de neige, qui a oublié, contre sa promesse, de se lever de bonne heure pour vous regarder depuis la porte. Cette comparaison même est très-froide, car il n'y a rien à comparer aux amitiés des prisonniers.

L'agent de police qui me conduisoit en fiacre, je ne savois où, étoit un peu ivre. Je n'aurois pas été en peine de le tromper sur l'identité, s'il n'y avoit pas eu des gendarmes sur la banquette de devant et des gendarmes aux portières: «Hélas! mon ami,

me dit-il avec une sentimentalité burlesque, « il faut pâtir pour la bonne cause
» Vous êtes probablement émigré..... Dieu,
» que j'honore les émigrés!... — Je n'avois
» pas cet honneur-là, Monsieur; j'étois trop
» jeune à l'époque de l'émigration pour sa-
» voir jeter la Manche ou les Alpes entre
» l'échafaud et moi, et cette démarche
» d'une louable prudence ou d'une bra-
» voure aventureuse indique un tact ou
» une prévision qui n'auroient pas été de
» mon âge. — Comment donc êtes-vous
» poursuivi, mon pauvre jeune homme?... »
Empressé de répudier cette sale pitié, « Je suis poursuivi comme jacobin », lui dis-je, et il me sembloit que la conversation finiroit là. — « Les Jacobins! s'écria-t-il,
» à qui en parlez-vous! Un jacobin! je le
» porte dans mon cœur! Je l'ai été jacobin,
» et des durs, mon cher enfant. Je ne sais
» pas si vous m'en croirez; Henriot m'ai-

» moit comme un frère; et ce pauvre Hé-
» bert! il n'a jamais passé près de moi sans
» me serrer la main. Quelle âme qu'Hébert!
» quelle âme!... Sa femme étoit un peu bi-
» gote; mais lui, c'étoit un charme que de
» l'entendre! Un Brutus! un Marius! un
» Scévola!..... Il auroit tué son père. — Et
» comment se fait-il qu'avec tant de prédi-
» lection pour toutes les opinions extrêmes
» au milieu desquelles l'usurpateur de nos
» libertés s'est placé, vous serviez d'instru-
» ment à ses proscriptions? — Hélas! ré-
» pondit-il, quand on est père de famille,
» on veut de l'avancement. » Le misérable
avoit peut-être envie d'être bourreau.

Enfin, et il en étoit temps pour mettre un terme à cette scène de dégoût, nous arrivâmes au Temple. On m'écroua dans le bureau de M. Fauconnier; on me conduisit à une petite chambre carrée, garnie de

quatre couches assez propres, dont trois étoient occupées; et je goûtai avec un ravissement qui ne retarda pas de long-temps mon sommeil, la fraîcheur d'un gros linge blanc, et la souplesse voluptueuse d'un oreiller de paille.

Le lendemain, il fit un peu plus jour à mes yeux qu'à la salle de dépôt. Des commencements de démolition déblayoient de tous côtés nos tourelles; et nous avions de l'air et de la lumière à nous quatre pour vingt prisonniers de la Préfecture. Un de ces messieurs se leva de très-bonne heure, parce qu'il alloit être transféré, et qu'il en étoit prévenu. Je ne remarquai d'abord en lui qu'une obésité énorme, qui gênoit assez ses mouvements pour l'empêcher de déployer un reste de grâce et d'élégance, dont on retrouvoit des traces dans l'ensemble de ses manières. Ses yeux fatigués conservoient

cependant je ne sais quoi de brillant et de fin qui s'y ranimoit de temps à autre comme une étincelle expirante sur un charbon éteint. Ce n'étoit pas un conspirateur; et personne ne pouvoit l'accuser d'avoir pris part aux affaires politiques. Comme ses attaques ne s'étoient jamais adressées qu'à deux puissances sociales d'une assez grande importance, mais dont la stabilité entroit pour fort peu de chose dans les instructions secrètes de la police, c'est-à-dire la religion et la morale, l'autorité venoit de lui faire une grande part d'indulgence. Il étoit envoyé au bord des belles eaux de Charenton, relégué sous ses riches ombrages; et il s'évada quand il voulut. Nous apprîmes, quelques mois plus tard, en prison, que M. de Sade s'étoit sauvé.

Je n'ai point d'idée nette de ce qu'il a écrit. J'ai aperçu ces livres-là; je les ai

retournés plutôt que feuilletés, pour voir de droite à gauche si le crime filtroit partout. J'ai conservé de ces monstrueuses turpitudes une impression vague d'étonnement et d'horreur; mais il y a une grande question de droit politique à placer à côté de ce grand intérêt de la société, si cruellement outragé dans un ouvrage dont le titre même est devenu obscène. Ce de Sade est le prototype des victimes *extrà* judiciaires de la haute justice du consulat et de l'empire. On ne sut comment soumettre aux tribunaux, et à leurs formes publiques, et à leurs débats spectaculeux, un délit qui offensoit tellement la pudeur morale de la société toute entière, qu'on pouvoit à peine le caractériser sans danger; et il est vrai de dire que les matériaux de cette hideuse procédure étoient plus repoussans à explorer que le haillon sanglant et le lambeau de chair meurtrie qui décèlent un assassinat. Ce fut

un corps non judiciaire, le conseil d'état, je crois, qui prononça contre l'accusé la détention perpétuelle, et l'arbitraire ne manqua pas d'occasion pour se fonder, comme on diroit aujourd'hui, sur ce *précédent* arbitraire. Je n'examine pas le fond de la question. Il y a des cas de publicité où la publicité est peut-être plus funeste que l'attentat, mais il faudroit alors un Code réservé pour des cas réservés; il faudroit que la loi eût ses grands pénitenciers comme l'église; parmi les images de Némésis que les anciens nous ont laissées, il y en a une qui porte un voile : autrement, il est aisé de comprendre comment cette usurpation du droit de juger, tout exceptionnelle qu'on ait voulu la faire, tombe de degré en degré aux derniers agents des derniers pouvoirs, et remarquez que lorsqu'un de ces attentats a été commis deux ou trois fois, il change tout à coup de nom. Il s'appelle *jurispru-*

dence. Les sociétés ne périssent que par des abus légitimés.

J'ai dit que ce prisonnier ne fit que passer sous mes yeux. Je me souviens seulement qu'il étoit poli jusqu'à l'obséquiosité, affable jusqu'à l'onction, et qu'il parloit respectueusement de tout ce que l'on respecte.

Le second a été célèbre depuis par un ouvrage ridiculement pensé et détestablement écrit, dont la suppression légale sera pour sa mémoire une espèce de bienfait; c'est le comte de Barruel Beauvert, personnage singulièrement composé de deux êtres fort distincts qu'il est impossible d'identifier logiquement. J'ai rencontré peu de causeurs plus spirituels, et je n'ai jamais lu d'auteur plus commun. Placé au hasard et partout, un tact exquis l'associoit sur-le-champ à l'esprit de ses auditeurs, et il enchantoit tout le monde. Assis au bureau de

l'homme de lettres, il rappeloit dès la première ligne ce joli mot qu'il avoit inspiré à Rivarol : *Quand il écrit, il ne sait plus ce qu'il dit.* Naturellement aimable et conciliant, comme il étoit ingénieux et piquant sans amertume, il puisoit dans son écritoire de la morgue et du mauvais ton. Personne n'a plus perdu que Barruel Beauvert à l'invention de l'imprimerie.

Ce prisonnier, c'est le second; je tombai dans les bras du troisième, parce que je le connoissois bien. Il s'appeloit Nicolas Bonneville, et avant la révolution le chevalier de Bonneville. C'étoit le contemporain et l'ami de Fontanes, de Roucher, d'André Chenier, le collaborateur de ce vertueux Fauchet, évêque du Calvados, dont les passions politiques de notre époque ont méconnu la vie et la mort. Mon intention est de parler ailleurs, si l'on daigne m'écouter

encore, du mouvement littéraire de cette génération sur laquelle il me semble qu'on s'est mépris en beaucoup de choses. Je prouverois facilement alors que la révolution poétique de la nouvelle école s'est faite presque simultanément avec la révolution politique qui remuoit les peuples; mais cette question déborde les demi-cercles étroits d'une parenthèse; elle me ramènera nécessairement à Bonneville.

Comme homme d'opinion, il n'avoit fait sa cour qu'au malheur. Pour lui, les causes perdues étoient les bonnes, les infortunes étoient les droits; et il auroit pu arborer un *væ victoribus* pour devise. Les caractères de cette nature ne sont jamais redoutables aux tyrans. « Espères-tu épouvanter le » crime, lui disoit Mercier, avec tes joues » couleur d'églantine et tes yeux couleur de » pervenche? — Fais-toi vipère!..... »

Cependant Marat demanda un jour la tête de Bonneville. Cela se trouve dans le *Moniteur* de janvier à février 1793. Bonneville étoit si beau et si doux, que les furies des tribunes elles-mêmes l'escortèrent pour le sauver, jusqu'au dehors du jardin, comme ces protégés de Salomon que des esprits de malice transportent au loin, sous la condition qu'ils ne prononceront pas en chemin le nom du Seigneur. Depuis ce temps-là, tantôt fugitif, tantôt prisonnier, tantôt préparant des asiles aux proscrits de toutes les opinions, sans acception de leurs fautes et de leurs excès, il avoit ouvert dans son appartement de la rue du Four-Saint-Germain un refuge de sûreté *pour les blessés de tous les partis*, comme on l'a dit avec tant d'esprit, à l'honneur d'une politesse pleine de grâce, mais un peu moins périlleuse. Cette fois, Bonneville étoit en prison pour avoir caché Barruel Beauvert, bien

que ces deux hommes-là fussent aux deux extrêmes d'une opinion. Mais dans les gens de bonne foi le diamètre de l'opinion est rétractile. Il y a un point sur lequel on se retrouve.

J'avois été introduit deux ans auparavant chez Bonneville par un docteur Seyffert que le monde a oublié, et c'est ingratitude, s'il en fût jamais, car le docteur Seyffert n'avoit de pensées que pour le bonheur du monde. Il est vrai que cela ne regardoit ni vous ni moi, ni personne en particulier, mais un monde éventuel qui doit exister un jour, et une société de bâtisseurs occultes qui apportent depuis une centaine d'années des matériaux à la Babel intellectuelle de Weisshaupt. Il étoit si facile alors de me faire monter sur les ailes mystiques des anges de Swedenborg, ou de m'enterrer tout vivant dans les entéléchies massives de

Saint-Martin, que je fus néophyte au premier appel, comme saint Paul. Le docteur Seyffert qui savoit tout (c'étoit un des priviléges de notre initiation), ne savoit presque pas le françois, et je ne l'en trouvois que plus imposant. Cela me faisoit comprendre au moins pourquoi je ne le comprenois pas.

Un de nos dîners chez Bonneville, et cette fantaisie de la mémoire me revient à propos et non à la suite de ceci, m'a laissé une telle impression, que lorsque je repasse dans ces idées-là, il me semble que je rêve. Nous nous trouvâmes six dans la chambre immense du poète. Elle avoit quatre croisées sur la rue. La nappe étoit jetée sur une table oblongue, chargée à ses deux pôles, de bronzes, de sphères, de cartes, de livres, de bustes, de portraits. Je ne connoissois de nos convives que cet impénétrable Seyffert, avec

son répertoire de pensées, mille fois plus profond, mais mille fois plus obscur que l'antre de Trophonius, et ses hiéroglyphes de mots, qui auroient laissé Thèbes sans roi, et Jocaste sans mari. Le vieux Mercier entra et s'assit, le menton appuyé sur sa haute canne à pomme d'ivoire, sans se découvrir d'un grand chapeau poudreux que ses excellentes filles, si tendres et si attentives, avoient cependant oublié de brosser ce jour-là. Le cinquième convive étoit un militaire de cinquante ans, à la figure inverse et retroussée, réservé de langage comme un homme d'esprit, commun de manières comme un homme du peuple. On l'appeloit le Polonois. L'autre étoit un Anglo-Américain à la tête toute profilée, longue, maigre, étroite, macérée, sans expression, car la douceur, la bienveillance et la timidité en donnent peu. L'étude des langues étrangères étoit alors fort difficile, à cause de nos

guerres, et surtout à cause de nos préventions nationales, impudemment nourries par une école étroite et envieuse. Bonneville, puissant d'instruction comme de génie, soutenoit sans se gêner cette conversation polyglotte, qui n'arrivoit que par lambeaux à mon attention si curieuse et si émue. Cependant ce repas cosmopolite est, comme je le disois tout à l'heure, une des idées culminantes de mon passé. Il est vrai que cet Anglo-Américain, c'étoit Thomas Payne, et que ce Tartare aux traits maussades, c'étoit Kosciuszko.

Le premier matin de ma captivité au Temple n'étoit pas bien avancé; nous avions à peine eu le temps, Bonneville et moi, de nous raconter réciproquement le sujet et les circonstances de notre arrestation, et de nous féliciter au moins du hasard consolant qui nous réunissoit, quand la porte de

la chambrée s'ouvrit pour laisser entrer l'agent de police qui devoit procéder au transfèrement de M. de Sade. Un instant après nous fûmes visités par Baudin dit Lahaye, vieux Chouan aux cheveux roux, qui habitoit la maison depuis je ne sais combien d'années, et que cet *avantage* de position, moins encore que l'heureuse facilité d'un caractère ouvert et jovial, faisoit participer jusqu'à un certain point à l'indépendance et aux priviléges des guichetiers : « Notre-Dame, dit-il en m'envisageant avec un gros sourire, « voici une bonne pratique ! » ce n'est pas de deux ans que j'aurai les » étrennes de sa barbe ! » En effet, Baudin étoit le barbier banal des prisonniers, et en sa qualité de barbier notre gazette vivante. Aussi étoit-il toujours bien accueilli, quoique son opération toute bienveillante s'impliquât d'une disgracieuse formalité. « Allons, reprit-il, M. le comte, la petite

» cérémonie! » Barruel Beauvert, à qui il s'adressoit, s'empressa de s'asseoir, et Baudin tirant deux fortes ficelles de sa poche, assujétit vigoureusement ses bras pendants aux deux montants de la chaise de bois, avant d'exhiber les instruments essentiels de son art. Cela me remplit d'un étonnement qui n'étoit pas sans terreur. « Cette » précaution qui doit te surprendre, me dit Bonneville, « est d'un usage assez récent. On » ne s'en est avisé que depuis qu'un M. de » Christoval, qui t'a précédé dans le lit où » tu viens de passer la nuit, s'est servi du » rasoir du barbier pour se couper la gorge. » On prétend qu'il a porté le coup si pro- » fondément que la tête ne tenoit plus que » par les vertèbres. » Je me retournai vers mon lit avec une vive émotion, et je vis sur la muraille la trace d'un long jet de sang.

La vie du Temple étoit assez bonne. On

y étoit nourri aux dépens de l'État, et quoique les repas n'y fussent pas servis avec cette élégance lucullienne de la Bastille, qui a inspiré à Marmontel une description si résignée et si appétissante, dans la drôle d'histoire de ses malheurs, ils ne faisoient pas regretter à Bonneville les haricots classiques de Montaigu. Malheureusement, mon nom se trouva impliqué dans des affaires toutes nouvelles, suivies de précautions plus sévères, et qui, en me réduisant au pain et à l'eau, élargissoient d'autant le budget de la police. Au bout de neuf jours, je fus encore transféré, et tout changea horriblement. J'avois achevé la lune de miel dés prisons.

Les Prisons de Paris,

SOUS LE CONSULAT.

DEUXIÈME PARTIE.

SAINTE-PÉLAGIE.

Si j'avois à retrancher par la pensée quelques milliers de jours de ma vie, je ne sais si j'y comprendrois un seul des quarante-deux jours de secret rigoureux que je passai à Sainte-Pélagie, *sous les plombs*, quoiqu'il ne leur ait certainement rien manqué de ce luxe de privations et de misères auquel on

ne sauroit refuser un peu d'intérêt et de pitié. Mes rapports avec les hommes se réduisoient à la visite quotidienne d'un guichetier silencieux, qui venoit à midi me jeter un pain noir, remplir mon écuelle d'un potage abondant, mais désagréable à la vue, et s'assurer que l'eau de ma cruche n'étoit pas gelée. Cette écuelle et cette cruche, auxquelles une planche, scellée au mur, servoit de support, étoient les pièces essentielles de mon ameublement; le reste se composoit d'un baquet, et d'un sac de toile grise, dont l'usage avoit singulièrement obscurci la couleur modeste, et qui laissoit échapper de toutes parts, à travers le large réseau de sa trame relâchée, de courts fragments d'une paille sale et pourrie, sur laquelle, depuis dix ans, on pleuroit et on dormoit : c'étoit mon lit. On n'avoit pas pensé d'ailleurs, dans la distribution architecturale de la maison, à rendre cette pièce commode pour la pro-

menade; et le seul exercice qui me fût possible, consistoit à exposer incessamment mon sac à l'influence des pâles rayons du soleil d'hiver, dans les jours rares et pendant le petit nombre d'heures où ils descendoient de la bée courte et étroite qui me fournissoit un peu de lumière. Mais mon âme ne manquoit pas pour cela d'étude et d'occupation. A vingt ans, il n'y a point de solitude où l'imagination ne se fasse un monde, point d'ennuis qu'elle ne charme d'amour, d'espérance et de poésie. L'avenir est si long, si brillant et si sûr, et les innombrables jours qu'il déroule sont peuplés de si riantes chimères! Aurois-je osé gémir de goûter si jeune la gloire de souffrir pour une noble cause, qui est la plus haute ambition des nobles âmes? N'étoit-il donc personne dans la France dégénérée qui enviât mon infortune, au prix d'une couronne civique? C'est ainsi que raisonne la vanité

dans les jeunes gens, et quelquefois dans les hommes faits. Et puis n'étoit-ce rien que d'exciter, dans un joli salon bleu de la rue Saint-Georges, une émotion tendre et peut-être passionnée, qu'on auroit long-temps cachée à l'amour, et qu'on ne pouvoit refuser au malheur? Si quelque idée trop sombre prenoit un moment le dessus, si toutes les probabilités de salut échappoient à mes calculs et à mes raisonnements, n'avois-je pas à ma merci les ressources du merveilleux, aujourd'hui les anges, demain les fées, pour m'endormir bercé par un épisode de la *Vie des Saints*, ou par un conte des *Mille et une Nuits?* D'ailleurs je me croyois poète, et je trouvois à composer des vers un plaisir d'autant plus difficile à expliquer, qu'il m'étoit impossible d'en conserver un seul; car ma mémoire ne conserve que ce que j'ai écrit, et je n'avois pas même une épingle pour les tracer sur la muraille.

Ainsi, chaque nuit détruisoit l'ouvrage du jour, et chaque jour cependant je recommençois, avec l'intrépide constance de Pénélope, un travail qui devoit avoir le sort de celui de la veille, et disparoître de ma pensée avant le lendemain. Je dois compter enfin, parmi les faveurs particulières de mon organisation, une aptitude très-prononcée pour le sommeil, dans les temps mauvais de ma vie. Les heures du plaisir m'ont paru souvent trop longues; mais j'ai eu meilleur marché de celles de la douleur : je les abrégeois en dormant.

Malgré l'inappréciable douceur de ces compensations, qui ne seront peut-être un objet d'envie pour personne, mon corps souffrit. La rareté du jour et de l'air, le défaut absolu d'activité et presque de mouvement, l'austérité d'un régime dont je n'avois fait l'apprentissage ni au café Hardi,

ni dans les cabinets de Rose et de Naudet, l'intensité du froid surtout, qui fut très-rigoureux cette année-là, quelques-unes de ces causes prises à part, ou toutes ces causes réunies, me firent contracter une infirmité nerveuse de la nature la plus bizarre. C'étoit une espèce de crampe, ou plutôt c'étoit un engourdissement des extrémités, dont l'invasion n'avoit rien de très-pénible, mais qui devenoit horriblement douloureux quand il étoit parvenu au torse. Enfin le cerveau lui-même étoit envahi, et c'étoit le temps heureux du paroxisme. Alors je perdois connoissance pendant quelques minutes, et lorsque je revenois à moi, mes membres étoient affranchis des liens de fer qui les brisoient un moment auparavant; j'étendois sans effort mes bras assouplis, mes poumons jouoient librement dans ma poitrine élargie. Il ne me restoit de cette crise qu'un long et morne abattement sans dou-

leur; mais elle se renouveloit souvent, et quelquefois dans la même heure. Un guichetier de service me surprit dans un de ces accès, et je dus sans doute à sa bienveillance de voir finir la triste épreuve du secret, car il y a des guichetiers bienveillants; il y a même peu de guichetiers qui ne le soient pas, et c'est pour cela qu'on les fait passer de semaine en semaine aux différents services de la prison, de sorte qu'ils ne soient ramenés qu'à leur numéro d'ordre, à la chambrée ou au cachot, où l'on pourroit craindre qu'ils n'eussent conçu quelques prédilections propres à les détourner d'un devoir. C'est là, sans contredit, une des plus cruelles rigueurs de la captivité. Il est si doux de rencontrer tous les jours, ne fût-ce que pour un moment, une figure connue, dont le silence forcé paroît éloquent à force de bonté, et qui daigne au moins vous aimer du sourire et du regard!

Ma nouvelle résidence fut fixée au n° 6 du troisième étage de l'arrière-bâtiment. On nommoit cet étage l'*Opinion*, parce qu'il étoit spécialement destiné aux détenus pour des faits politiques. Les étages inférieurs s'appeloient le premier et le second des *Pailleux* ou des *Grinches*, c'est-à-dire des voleurs. Il arrivoit toutefois fréquemment, quand les chambrées de l'*Opinion* étoient au complet, qu'on déposât un nouveau détenu de l'*Opinion* chez les *grinches*, et réciproquement on nous donnoit des *grinches* et quelquefois pis, quand les corridors du vol et de l'assassinat regorgeoient d'habitants. Peu de temps avant mon arrivée au n° 6, la couche que je venois y prendre étoit occupée par un épicier de la place Maubert, dont le crime est horriblement fameux : c'est ce Trumeau, qui avoit empoisonné sa fille. Quand j'appris cette

particularité j'étois couché; mon sang se glaça de consternation et d'horreur. Aucune circonstance ne m'avoit encore révélé au même degré la misère de ma position; il me sembloit que cette assimilation odieuse imprimoit à ma vie une tache ineffaçable d'infamie, et je me retournai du côté de ma muraille pour y dévorer quelques pleurs de rage et de désespoir. Mes yeux n'étoient pas encore tellement obscurcis cependant, que je n'aperçusse, à la hauteur de ma tête, des caractères tracés à la pointe d'un instrument aigu; je cherchai machinalement à m'en rendre compte, et je lus :

M^E. JEANNE PHLIPON,

FEMME ROLAND.

Madame Roland! m'écriai-je! madame Roland ici! — J'étois à genoux, et ce lit, qui me révoltoit tout à l'heure, je ne l'aurois pas donné pour le divan d'une belle prin-

cesse ou pour l'édredon d'une nymphe. Je pleurois encore, mais c'étoit d'enthousiasme et d'ivresse, et tant que le jour dura, je ne cessai de nommer madame Roland, et de montrer à tout le monde, avec une pieuse effusion, ces augustes reliques d'une des plus pures héroïnes de la liberté! — Ce que je trouve de plus surprenant aujourd'hui dans mon ravissement, c'est qu'il étoit compris. Il me semble que les fondateurs de nos lois et de nos polices n'ont jamais connu la juste portée d'une mesure de répression appliquée à la pensée, en matière d'opinion et de croyance. Que font-ils quand ils ferment les cachots sur un jeune homme d'ailleurs sensible et bien organisé *qui pense mal?* Ils se débarrassent d'un étourdi sans conséquence, et ils arment un fanatique.

J'avois retrouvé dans ma chambrée quelques-uns de mes amis du dépôt, le respectable M. de Goville, le vieux journaliste

Démaillot, toujours inamovible sur son lit de douleur, mais se dédommageant amplement de la complète immobilité du podagre par l'infatigable mobilité du sophiste; le brave Renou, que sa force et son intrépidité avoient fait surnommer *Bras-de-fer* par les Vendéens, et dont on cite encore plus de traits d'humanité que de beaux faits d'armes. Notre cinquième camarade étoit un médicastre octogénaire, nommé Guérin, praticien expert, mais totalement illétré, que le docteur Seyffert avoit cependant trouvé bon pour en faire un de ses adeptes, et qui s'étoit élevé du temple d'Adhoniram au sanctuaire des Théophilanthropes, en passant par les Jacobins. Ce pauvre homme, dont aucune expression ne sauroit peindre la désespérante nullité, avoit été investi un moment de l'autorité la plus effrayante qui ait jamais reposé dans les mains d'un tyran. A l'instant de cette courte péripétie qui

suspendit à peine les angoisses de Robespierre, le 9 thermidor, comme pour les rendre plus hideuses, et dont les promesses furent trahies par la lâcheté d'Henriot, le dictateur, empressé d'aviser à la marche de son gouvernement, nomma Guérin directeur-général de la police, avec les attributions réunies des comités de salut public et de sûreté générale. Ces nouvelles fonctions permettoient du moins au potentat éphémère qui en étoit revêtu de se soustraire au devoir périlleux de la permanence, et Guérin eut le bon esprit de sortir de la commune pour se cacher. Là se bornoient les faits notables de sa vie politique; mais ce témoignage clinique de la confiance de Robespierre, ce codicile d'un homme dans lequel Bonaparte reconnoissoit le talent de gouverner porté au suprême degré, l'avoit tellement préoccupé de l'importance de Guérin, qu'il souffrit qu'on fît expier à ce vieil-

lard, par des mois de captivité, chaque minute de sa toute-puissance imaginaire. Il auroit été bien surpris s'il l'avoit vu.

On voit que notre petit cercle ne manquoit pas des éléments nécessaires d'une bonne conversation. M. le comte de Goville, qui avoit long-temps vécu à la cour, et qui en conservoit les belles manières et l'exquise politesse, relevoit ce mérite, commun à la plupart des hommes de son époque et de son rang, par une sagacité extraordinaire, et par une modération invariable dans les opinions et dans les mœurs. L'habitude du malheur lui avoit enseigné deux choses merveilleuses auxquelles on peut réduire toute la philosophie, la résignation pour lui-même, et l'indulgence pour les autres. Cette sagesse expérimentale ne s'est pas démentie dans de nouvelles épreuves. Il est du petit nombre des émigrés que la restauration n'a pas ramenés en France, et qui

ont préféré, dans leur patrie adoptive, la modeste exploitation d'une industrie vulgaire, à la chance banale de la faveur et aux profusions d'une aumône dorée, ruineuse pour le peuple.

J'ai déjà parlé ailleurs d'Ève Démaillot, et de ces trésors de mémoire qu'il prodiguoit autour de lui, sans se lasser jamais. C'est qu'il falloit l'entendre, appuyé contre son large oreiller, une main déployée sur sa tabatière de buis, agitant de l'autre, avec une chaleur oratoire et des gestes pittoresques, son madras rouge à grands carreaux, et donnant carrière à l'essaim fantasque de ses souvenirs. Il savoit des histoires de tous les pays et de tous les jours, et il les enchaînoit avec une volubilité sans égale, reproduisant tour à tour, au gré des caprices de sa verve abondante et de sa faconde imperturbable, les soirées académiques de

Frédéric le Grand, les délicieuses causeries du prince de Ligne, les séances gourmées du bureau d'esprit de madame du Deffand, les spinthriades en action du honteux Tusculum de la Popelinière, les discussions verbiageuses et vides de résolution des hommes d'État, les orgies cadavéreuses des massacreurs et des bourreaux. On sait avec quelle énergique naïveté le vieux Mercier mettoit sous les yeux de ses auditeurs une figure historique, en la caractérisant par quelques rapprochements inattendus : Mirabeau étoit un lion marqué de la petite vérole; Danton, un dogue coiffé d'ailes de pigeon; Robespierre, un loup cervier en toilette de bal; Marat, un vautour ivre. Démaillot avoit quelque chose de ce talent. Le premier état qu'il eût exercé étoit celui de comédien, et l'âge ne lui avoit rien ôté de cette variété de débit, et de cette vérité de pantomime et de physionomie qui font

illusion. Ce n'étoit plus Démaillot, c'étoit le personnage même qu'il mettoit en scène, et à juger de ceux qui ne m'étoient pas connus par ceux qui m'étoient familiers, jamais imitation ne fut plus fidèle.

Nous venions, Renou et moi, à la suite de ces improvisations dramatiques, jeter timidement, dans l'entretien du soir, quelques-unes de nos compositions de la journée, car le Vendéen faisoit des vers remarquables par la grâce et le naturel. Ainsi un vieux paralytique prêtoit à nos longues veillées l'enchantement des récits de Schéérazade, et à quelque élégance de formes près que l'habitude seule peut donner au style, Bras-de-Fer nous tenoit lieu d'Anacréon et de Parny.

Les vingt autres chambrées de *l'Opinion* étoient composées à peu près suivant le

même système, c'est-à-dire de manière à mettre en présence des opinions fortement contrastées, entre lesquelles on ne supposoit aucune possibilité de sympathie, et par conséquent aucune cohérence à redouter, soit pour la tranquillité publique, soit pour l'ordre intérieur de la prison; erreur profonde qui révèle une profonde ignorance du cœur humain. Quand un pouvoir neutre a fait passer sous les fourches caudines deux partis acharnés l'un contre l'autre, ces deux partis n'en font plus qu'un, et les guichets, c'étoient nos fourches caudines. Là nous déposions toutes nos haines, excepté celle de l'oppresseur commun, et nous venions contracter cordialement, sans explications, sans reproches, sans concessions réciproques, avec des hommes qui étoient nos ennemis la veille, une ferme et loyale solidarité de dévouement, qui, pendant toute la durée de l'empire, ne s'est pas démentie une fois.

Napoléon a pénétré plus tard ce mystère, mais Bonaparte n'y entendoit rien.

Ab Jove principium. L'aristocratie de Sainte-Pélagie rappeloit quelques beaux noms : M. de Custines, parent du malheureux général ; M. de Fénélon, officier supérieur de Chouans, sous le nom de Télémaque ; M. de Beauvoir, dit Chabrias, aide-de-camp de George ; M. de Resseguier, aujourd'hui (1828) commandant d'une de nos colonies ; M. de Navarre, M. d'Astorg, M. d'Hozier l'aîné, si soigneusement recherché, si compassé, si perpendiculaire, si fidèle à sa tenue d'étiquette, qu'on l'auroit toujours cru paré pour une présentation solennelle ou pour un *gala* de Versailles ; M. Émile Duclos, de Bordeaux, dont M. d'Hozier lui-même auroit peut-être eu quelque peine à illustrer la généalogie, mais qui se faisoit remarquer entre nos patriciens les plus huppés, par la

majesté de sa tournure, par la politesse de son esprit, par la libéralité magnifique de ses dépenses, par la dignité affable de ses manières. M. Émile Duclos est cet infortuné dont la raison a cédé au plaisir de flétrir l'ingratitude par une satire animée, et chez qui cette saillie d'une ironie sanglante a dégénéré en monomanie. C'est *l'homme à barbe* du Palais-Royal.

Le peuple étoit en majorité à Sainte-Pélagie comme dans le monde; il n'avoit pas encore donné sa démission, s'il l'a donnée (1).

Personne n'a oublié qu'immédiatement

(1) On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur cet axiôme inconsidéré d'un homme fort spirituel, mais qui n'avoit jamais observé la société que dans les salons; et c'est cependant sur un mot bien accueilli à la Cour, parce qu'il étoit un peu clinquant de notre esprit françois, que s'est fondée la politique d'un règne!

après cet attentat du 3 nivôse, que deux aventuriers royalistes (Saint-Régent et Carbon) payèrent plus tard de leur tête, un sénatus-consulte officieux avoit déporté cent cinquante Jacobins, plus ou moins, comme véhémentement soupçonnés de l'avoir commis. Justifiés de la manière la plus invincible par l'instruction du procès, ils sembloient avoir droit à une de ces réparations éclatantes qui expient les funestes erreurs de la justice et qui ne les réparent pas; mais la mesure étoit prise, et comme ces gens-là n'étoient pas de caractère à se façonner aisément au joug, la mesure passa pour bonne, malgré son évidente iniquité, et fut exécutée sans réclamation au nom des constitutions de la république et à la face de ses législateurs et de ses tribuns. Je doute même qu'on ait pris la peine d'en changer le *Considérant*. Cinquante-deux des proscrits avoient été arrêtés. Ils furent

livrés aux sables de feu de l'Afrique, qui en dévorèrent cinquante dans la première année. Ce n'est pas une hyperbole, c'est un chiffre. Le reste tomboit en détail entre les mains de la police, et venoit s'entasser à Sainte-Pélagie, en attendant que la mer plus libre permît à une de nos voiles de les transporter vivants au même tombeau. Nous n'avions pas moins d'une douzaine de ces malheureux, cassés de toutes les fatigues d'une vie errante, obérés de misère, navrés de désespoir, et n'ayant pour perspective qu'une mort raffinée en douleurs qu'ils auroient rachetée avec joie, en baignant l'échafaud de leur sang. Comme leur départ pouvoit s'effectuer à tout moment, ils avoient déjà ce privilége des adieux dont la volupté amère précède de si peu le supplice, et il ne se passoit pas de jour où nous ne vissions leurs grosses larmes couler sur une troupe affamée de femmes et d'enfants en

haillons, pour lesquels leur pain noir auroit été d'un petit secours, si nous n'y avions pas quelquefois ajouté le nôtre. — De ces pauvres fanatiques de liberté, dont il faut au moins reconnoître l'abnégation et la bonne foi, il ne reste pas même un nom, car je ne rappellerois plus rien à personne, en consignant ici celui du cordonnier Chalandon, alors si fameux de la barrière du Trône à la barrière d'Enfer; sauvage grossier, mais sensible et passionné, qui gâtoit malheureusement des liaisons du beau Léandre une éloquence digne du paysan du Danube, et dont la voix connue avoit vibré avec puissance aux oreilles des Parisiens dans toutes les journées mémorables. Il étoit cependant un des chefs de cette partie énergique du peuple qui s'étoit trouvée prête pour la démocratie; mais comme ce n'est pas là qu'ont germé les insignes lâchetés et les noires

trahisons, ce n'est pas là non plus qu'en ont été recueillis les fruits; dans ce peuple de la révolution qui a tenu pendant deux ans le reste du monde en haleine, le nom des centeniers est devenu aussi obscur que celui des soldats.

Nos Jacobins et nos Chouans avoient été les premiers à s'entendre, et quoi que j'aie dit jusqu'ici de cette alliance bizarre, ce n'est pas sans réflexion qu'on en saisira la cause sympathique. En vérité, si l'on ôtoit de cette période critique de l'histoire qu'on appelle la révolution, d'un côté le patriote exalté de l'armée et du peuple avec son admirable enthousiasme, de l'autre le pieux Vendéen avec son dévouement sublime, vous trouveriez des gens qui feroient bon marché du reste. Le reste, grand Dieu! une spéculation de la ruse sur le sentiment, de la cupidité et de l'ambition sur le désintéressement et la candeur; et puis, une mau-

vaise tragédie à l'angloise, mêlée d'horreurs et de bouffonneries, un jeu de saltimbanques ensanglanté par des gladiateurs, une saturnale d'avocats, d'histrions et de sophistes, une parade jouée sur la guillotine, et payée, aux dépens de la France, en dotations, en titres, en cordons et en broderies! Il y a dans les temps d'exception des vertus d'exception, mais il ne faut pas les demander aux hommes qui raisonnent et qui calculent.

Cette population spéciale de la prison appartenoit donc, selon mon cœur, à l'élite morale du pays, et c'est ce qui doit toujours arriver sous une tyrannie qui commence; il résultoit de cet amalgame étrange une assemblée politique plus étrange encore, une espèce de sénat de condamnés, qui, tout-à-fait désintéressés de leur vie, jugeoient les juges de la terre sans crainte et sans espérance. On n'auroit trouvé là ni

droite ni gauche, ni souvenirs amers du passé, ni précautions intéressées pour l'avenir, ni les froids calculs d'une hypocrite vengeance, ni les combinaisons insidieuses d'une ambition masquée de popularité : la discussion vivoit sur une pensée unanime, et chacun avoit la parole à son tour pour dire la même chose ; cette indépendance de la parole, si sévèrement réprimée au dehors, florissoit sous nos barreaux, et on auroit imaginé, à nous entendre, que Bonaparte, en s'élevant au pouvoir absolu, avoit daigné laisser dans les cachots une constitution modèle et une république expérimentale aux amants de la liberté. Il n'étoit question que de lui, et Dieu sait de quelles couleurs il étoit peint ! On se tromperoit de beaucoup en pensant que l'expression du sentiment qu'il inspiroit ne se modifioit que de la haine à l'exécration : c'est trop peu, elle descendoit au-dessous du mépris,

elle enchérissoit sur le dégoût. Tout le monde l'avoit connu parmi nous, et tout le monde avoit quelque anecdote infamante à attacher au pilori de sa renommée. Déplorables préventions des partis qui obscurcissent les esprits les plus sains, et qui font mentir la conscience elle-même! Voilà cependant comme on apprenoit l'histoire aux oubliettes de Sainte-Pélagie, et en vérité, ceux de mes quinze ou vingt amis qui ont eu le bonheur de mourir jeunes, intrépides et résignés, en face de l'Hôtel-de-Ville, sous l'administration du premier consul, seroient bien surpris, s'ils voyoient apparoître aujourd'hui dans les poèmes et dans les journaux les gloires épiques du règne de l'Empereur. Quant à moi, j'avouerai naïvement que je n'ai jugé de la grandeur de ce géant que lorsqu'il a été couché; mais je suis fort excusable de ne l'avoir pas plus tôt mesuré du regard : il avoit le pied sur ma tête.

Nous vivions donc en paix, sur la foi d'une garantie réciproque, dont les effets ne devoient pas tarder à se faire connoître. Comme il étoit évident que le Consulat touchoit à sa fin, et en cela du moins nous étions assez bien informés, car nous devions recevoir, deux ou trois mois plus tard, les constitutions de l'Empire libellées selon la forme ordinaire, chacun s'occupoit, de son côté, à saisir l'instant de sa chute, pour jeter à la place vide un gouvernement tout prêt, qui seroit nécessairement le meilleur des gouvernements possibles. Pour réaliser cette utopie à la manière de Thomas Morus ou de Pangloss, les royalistes comptoient sur un plan qui devoit réussir bientôt, et les patriotes sur un système qui ne pouvoit jamais mourir. Il y a vingt-six ans que cette discussion se débattoit chaudement, et il est douteux qu'elle soit parvenue à ce degré de clarté favorable

où il n'y a plus qu'une opinion pour la clôture (1).

Dans cette expectative infaillible, tout le monde arrangeoit froidement ses intérêts et ses vengeances pour l'événement. Je ne saurois trop répéter que les deux partis s'étoient mis sincèrement hors de cause; mais il restoit entre les extrêmes nombre de gens qui n'avoient nul droit d'exciper de leur large indulgence. Du côté de Chalandon et des siens, c'étoient les Thermidoriens, toujours coupables à leurs yeux de l'assassinat de l'*incorruptible*, et surtout

(1) Je dois rappeler que j'écrivois tout ceci dans les dernières années de la *Restauration*. Aujourd'hui, la question que j'abordois avec une réticence nécessaire, mais dont le mystère n'est pas trop timidement voilé dans vingt passages de mon livre, paroît à peu près décidée, si de nouvelles erreurs n'en diffèrent pas la solution. Qui vivra verra.

ces transfuges intéressés de la révolution qu'on voyoit s'atteler complaisamment au char du premier tyran venu, sans égard à leur foi jurée aux lois de la république. Le vieux Bouillé auroit pu lever hardiment parmi nous son front tout sillonné des foudres de la *Marseilloise;* mais malheur à Cambacérès, à Fouché, à Boulay de la Meurthe, à Rœderer, à Barrère, à Merlin, à Réal, si un Mallet de ce temps-là étoit venu les écrouer à l'*Opinion!* Les efforts d'une poignée de prisonniers, moins implacables dans leurs souvenirs et moins âpres en leurs colères, ne les auroient pas soustraits à la fureur de leurs ennemis. C'étoit là cependant, qui le croiroit? une des inquiétudes qui nous agitoient incessamment, et l'horreur que nous inspiroit tant de sang près d'être répandu nous effrayoit de la victoire et de la liberté. C'est que le moment étoit prochain, imminent, presque actuel,

et que nous le pressentions partout, dans le tintement d'une cloche inaccoutumée, dans une rixe du coin de la rue, dans une bande d'ouvriers qui regagnoit confusément les faubourgs, dans la foule qui débouchoit par pelotons du Jardin des Plantes, les jours d'entrée publique. A la moindre rumeur : « Voilà le peuple, » s'écrioit une voix; et le signal de la délivrance parcouroit le corridor avec la rapidité de l'étincelle électrique. « Voilà le peuple, » répétoit-on de toutes parts; et c'étoit le peuple en effet : c'étoit bien lui, le peuple insouciant, le peuple apathique, le peuple soumis, le peuple devenu étranger, peut-être avec raison, aux vaines misères de quelques enthousiastes insensés et de quelques spéculateurs étourdis, qui expioient sous de triples murailles leur zèle ou leur maladresse. Pour ne pas comprendre ce désappointement de toutes les minutes, il ne faudroit connoître ni la

prison, ni ses confiances puériles, ni ses fausses joies. C'est bien mal à propos qu'on applique à ce séjour de souffrances et d'illusions la formidable inscription de l'Enfer du Dante :

Lasciate ogni speranza, voi che entrate.

L'espérance est la providence des cachots; elle n'en sort jamais.

Je n'ai fait qu'indiquer parmi nos prisonniers Marie-Emmanuel Hérisson de Beauvoir. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, et celui des prisonniers qui se rapprochoit le plus de mon âge. Sa physionomie très-ouverte avoit quelque chose de bizarre, mais d'imposant, qui annonçoit deux facultés assez rares à trouver réunies, une extrême exaltation et une fermeté de fer. Son front haut, large, blanc, limpide, qui occupoit à lui seul plus de la moitié de

la face, ses traits fortement rognés et coupés à vives arêtes, ses cheveux noirs, forts, roides et hérissés sans être crépus; jusqu'aux habitudes brusques et anguleuses de son corps nerveux qu'on auroit cru servi par des muscles métalliques, faisoient de lui un des types les plus extraordinaires de force et d'intrépidité dont on puisse se composer l'idéal dans la lecture des *Amadis*. Il y avoit bien à côté de tout cela, dans le contraste qui résultoit de la fixité pétrifiée de ses principes et de la mobilité fugitive de ses sensations, dans sa disposition à s'émouvoir des plus petites choses et à se rire des plus grands dangers, dans ses alternatives de désespoir énergique et terrible, d'insouciance nonchalante et endormie, de gaîté frénétique et orageuse, quelque pronostic d'un étrange avenir; mais ces fantaisies de l'imagination ou de caractère étoient rachetées par des qualités si rares, qu'il n'étoit personne qui

ne l'aimât et qui n'aimât à en être aimé. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ses idées politiques se ressentoient peu de l'inflexibilité de ses autres résolutions. Cela s'explique cependant, parce qu'il les avoit reçues plutôt qu'il ne se les étoit faites. Sa famille avoit été frappée au cœur par la terreur. Si ma mémoire ne m'abuse après tant d'années, il étoit frère de ce Beauvoir dont le nom se lie, dans les souvenirs du temps, à celui de l'infortunée madame Kolly, et dont la mort fut embellie par l'épisode touchant d'un sentiment romanesque. Celui-ci, resté orphelin parmi quelques orphelins, obéit à l'impulsion de sa destinée. Quand l'étendard des Chouans se releva en 1799, on appela un Beauvoir, et Beauvoir étoit présent. Quelques actions de marque le placèrent de bonne heure aux premiers rangs de cette petite armée, où sa bravoure fut plus souvent donnée pour exemple que sa subordina-

tion; mais cette direction de son courage n'avoit pas été absolument instinctive. Elle étoit la seule qu'il pût suivre, et non la seule qu'il pût comprendre. Aristocrate de naissance, il appartenoit de vocation à toutes les causes généreuses; son âme s'ouvroit sans effort à tous les nobles sentiments. C'étoit l'homme de Térence à qui rien de ce qui intéresse l'homme n'étoit étranger, et je m'étonnois quelquefois de l'entendre parler de liberté avec l'émotion d'un adepte, parce que la génération dont je faisois partie, pauvre encore d'expérience et de réflexion, ne comprenoit la liberté que sous le drapeau exclusif où son nom étoit écrit en lettres de sang. Nous ne savions pas que les Chouans s'étoient moins soulevés pour ressusciter d'anciennes formes de gouvernement, dont aucun peut-être n'auroit voulu en particulier, que pour résister à l'invasion d'un tyrannie nouvelle, intolérable sous la

Convention, ignoble et honteuse sous le Directoire. Nous ne pensions pas, comme je le pense aujourd'hui, que, s'il a été fait dans les temps modernes quelque chose de plus grand que la révolution, c'est la guerre de la Vendée et la guerre des Chouans. Nous n'avions pas suivi l'immense élaboration du principe de l'égalité dans ce foyer de la démocratie militaire, dans cette Croatie vraiment libre, où s'accomplissoit spontanément le phénomène dont nous cherchions le secret avec tant de peine (1). Les événe-

(1) Il n'y a rien qui ressemble à un paradoxe comme une idée neuve, et s'il falloit chercher une idée neuve quelque part, ce seroit peut-être dans les effusions d'un homme franchement désintéressé de tout l'avenir et franchement désabusé de tout le passé. Il n'y a donc rien qui ressemble mieux à un paradoxe que cette notion toute nouvelle sur l'esprit essentiellement libéral qui animoit les Chouans, et je sais qu'elle ne manquera pas de contradicteurs. Je les renverrai à un pamphlet, d'ailleurs bien peu

ments ont parlé depuis. Notre révolution, toute faite contre la noblesse, a triplé les

digne de confiance, mais dont l'auteur n'avoit du moins aucun intérêt à rendre les Chouans populaires. Ce libelle, écrit dans le cabinet impérial, et avec les types de l'imprimerie impériale, dont il est, sous cette désignation, le premier *specimen*, est intitulé : *Notice abrégée sur la vie, le caractère et les crimes des principaux assassins aux gages de l'Angleterre, qui sont aujourd'hui traduits devant le tribunal de la Seine*. On avouera qu'un pareil document laissoit peu de chose à faire au ministère public, et qu'une fois les accusés convaincus de *crimes* et *d'assassinats mercenaires*, il ne leur restoit quelque chose à démêler qu'avec le bourreau. C'est peut-être le seul exemple d'une diffamation officielle et avouée contre cinquante hommes en jugement. Carrier et Joseph Lebon assistoient à l'exécution de leurs victimes, mais ils ne faisoient pas de brochures pour prouver au juge en séance que tous les accusés étoient mûrs pour l'échafaud. Voici ce qu'on lit sur George dans cet écrit :

« Tinténiac fut tué au château de Coetlogon (juil-

rangs de la noblesse, et un franc révolutionnaire n'y trouveroit pas à redire, car en

» let 1795). Les officiers émigrés qu'il avoit amenés
» avec lui, ignorant les ressources chouaniques, et
» croyant tout perdu à jamais, se dispersèrent avec
» les fonds de l'armée. George...... profita de cette
» circonstance.... Pour se maintenir, il adopta le
» système *anti-nobiliaire*, etc. »

On trouve quelques lignes à l'appui de ce monument dans la correspondance de Puisaye. Il écrit au chevalier de la Vieuville, le 31 décembre 1795 :

« J'ai écrit au prince de Léon pour l'appeler au
» commandement de cette partie (du Morbihan);
» c'est un moyen sûr de détruire le système *anti-no-*
» *biliaire* qui s'y propage. »

Il est vrai que ces correspondances ont été faites ou arrangées dans des bureaux, et que personne n'en doute; mais il y a des choses qui n'ont pas pu être faites, et celle-ci est du nombre.

Le Bourgeois me racontoit en 1801 que George, pressé par quelques amis sur le danger des ambitions de l'émigration et de la noblesse, disoit en souriant, que la monarchie n'avoit peut-être qu'un

influences délétères, il en est des priviléges comme des substances; plus ils s'étendent,

moyen de se rétablir en France; la dégradation de toute la noblesse et l'anoblissement de tout le peuple. J'ai entendu répéter cela par Burban et par Beauvoir. J'aurois à peine osé cependant hasarder cette anecdote, si je ne la trouvois à peu près constatée dans les mesures particulières proposées par Rivoire au comité royal de contre-révolution. Voici l'article 3 :

« Donner à tous les officiers-généraux et supé-
» rieurs qui se déclarent pour le Roi des lettres de
» noblesse, s'ils ne sont déjà nobles de naissance,
» en remplacement d'autant de nobles qui seront
» dégradés. »

J'ose bien assurer, en définitive, que nos libertés politiques et notre égalité de droits ont compté peu de défenseurs plus énergiques et plus dévoués que George Cadoudal. Seulement, il s'est obstiné à les servir sous le drapeau blanc, quand elles étoient vendues, ou délaissées, ou regrettées avec une profonde et inutile douleur, sous le drapeau tricolore. C'est là toute la différence.

moins ils font de mal. De la Vendée au Morbihan, le peuple a retiré au contraire un véritable avantage moral de son intervention inopinée. Il s'est élevé d'un élan au niveau des droits usurpés de la naissance, et on vous montrera dans ce pays-là la chaumière du voiturier Cathelineau avec autant de respect que les tours féodales du connétable de Clisson. Il est vrai de dire que ce qui grandit les nations dans leur intérieur, ce ne sont pas les coups d'Etat de cabinet, les enthousiasmes de clubs, les ovations de cafés, les grandes victoires politiques remportées à coups de discours : ce sont les guerres civiles.

Deux ans auparavant j'avois été, à l'hôtel de Hambourg, rue de Grenelle Saint-Honoré, et à l'hôtel de Béarn, rue Coq-Héron, le commensal et bientôt l'ami de quelques autres Chouans qui auroient pu

me suggérer les mêmes impressions; mais les vives dissipations de cet âge ne m'avoient pas même permis de réfléchir sur le côté sérieux de leur caractère, et sur la direction occulte de leur vie. Pour moi, Coster de Saint-Victor, si modéré, si poli, si plein d'une ingénieuse aptitude à toutes les saines occupations de l'esprit; Joyaut de Villeneuve, si brusque et si tranchant quand il n'étoit pas taciturne et rêveur; l'impatient et hasardeux Raoul Gaillard, le grave et doux Le Bourgeois, et ce fou aventureux de Burban, mieux connu jusque-là des hardis compagnons de ses expéditions téméraires sous le nom de *Malabri* ou sous celui de *Barco;* ces insignes personnages d'un roman épique dont l'auteur se trouvera quelque jour, ne composoient, dis-je, à mon égard, qu'une de ces sociétés de rencontre qu'on se fait dans les tables d'hôte comme dans les diligences, et auxquelles

on s'assimile d'autant plus volontiers, qu'un mot ou un signe échappé vous a révélé d'abord entre la pensée de ces étrangers et la vôtre quelque mystérieuse harmonie qui ne se décèle jamais tout-à-fait, et qui s'accroît tous les jours. Les noms de ces messieurs étoient profondément ignorés alors dans la France subconsulaire; ils n'avoient jamais eu de bulletins où tracer leurs faits d'armes dont l'histoire ne saura rien, et le temps n'étoit pas venu où tout le monde seroit admis à lire leurs titres d'honneur et de mort sur d'autres écriteaux; mais ces noms me servirent de recommandation auprès de Beauvoir. Au bout de cinq minutes nous nous connoissions comme si nous avions couché deux ans sur la même paille, et un quart d'heure après nous étions frères.

L'amitié est si bonne, que je m'accoutumai presque d'abord à me croire heureux;

mais ce n'est pas là que se bornoient les délices de Sainte-Pélagie. Celles dont il me reste à parler en premier lieu étoient un peu plus matérielles, et cependant la diète sévère du secret m'avoit disposé à les goûter avec plus de sensualité qu'en aucun autre temps de ma vie. Sainte-Pélagie avoit alors un restaurant placé dans l'intérieur même de ses murailles, et qui ne le cédoit en rien aux célèbres officines d'Archambaud, si estimées de mon temps dans le pays latin. Les salons tenus par une petite madame Lobé, piquante, agile et gracieuse, n'étoient pas tout-à-fait aussi élégants qu'elle, mais ils brilloient de propreté, et c'étoit plaisir d'y délasser ses yeux du triste aspect de nos cellules. Quoiqu'ils n'eussent été ouverts qu'à l'intention des prisonniers pour dettes, un prisonnier de l'*Opinion* finissoit par y pénétrer aussi, quand il étoit doux, timide, inoffensif, et muni de quelque argent : je

jouis de cette faveur dès les premiers jours qui suivirent ma détention *sous les plombs*, et le guichetier aimablement oublieux qui me conduisoit ne s'avisoit le plus souvent qu'au bout de deux ou trois heures que l'heure rigoureuse de sa consigne étoit expirée. Ce n'est pas tout : il étoit expressément défendu de laisser communiquer les prisonniers de l'*Opinion* avec l'extérieur ; mais cette défense ne s'étendoit pas aux prisonniers pour dettes, qui dînoient en famille à côté de nous, et qui avoient des femmes, des sœurs, des amies, des maîtresses charmantes ; j'en jugeois du moins ainsi, car on n'imagine pas combien les femmes sont jolies pour un prisonnier de vingt ans, et réciproquement, un prisonnier de vingt ans n'est pas sans intérêt pour les femmes, quand un de ces hommes entendus, comme il s'en trouve partout, est venu leur murmurer à l'oreille avec une so-

lennité mystérieuse : « Vous voyez bien ce
» grand jeune homme blond qui a la physio-
» nomie si mélancolique. Le pauvre diable
» a vraiment de bonnes raisons pour cela ;
» il est depuis plusieurs jours condamné à
» mort *administrativement*, et son exécu-
» tion n'est retardée que par une formalité,
» mais cela doit arriver du soir au lende-
» main. » Hélas ! que d'infortunes plus réelles n'auroit-on pas bravées pour acheter leur pitié, pour voir une âme tendre et compatissante se déceler à travers l'émail humide de leurs yeux, pour suivre, à travers de beaux cils d'un noir éblouissant, une larme qui couloit pour nous, et la sentir tomber tiède sur notre main ! Je croyois avoir épuisé en quelques jours de folle jeunesse toutes les joies de l'amour, et je n'avois rien pressenti de celles-là.

Vous voilà maintenant bien prévenus que

Sainte-Pélagie étoit un de ces cachots d'enchantement où le ciel descend parfois tout entier, avec ses nues rosées, ses astres purs et doux, et ses chœurs de jeunes divinités cent fois plus séduisantes que les mortelles, précisément comme à l'Opéra; et vous aurez peine à croire que ces jours d'une illusion si mobile, qu'elle ne pouvoit occuper l'âme assez long-temps pour la faire souffrir, aient été les plus pénibles de la vie. Je vous avouerai que le mot de cette énigme est assez difficile à dire, même pour les gens qui ont fait abnégation de toute vanité, parce qu'il intéresse une des délicatesses irritables de notre fierté d'homme, et je vais en brusquer l'aveu pour m'affranchir tout de suite d'une pudeur embarrassante. Le poison qui corrompoit chez nous une existence d'ailleurs très-tolérable, c'étoit quelque chose de plus que l'angoisse du condamné qui attend l'exécuteur; c'étoit la peur d'une mort ino-

pinée, soudaine et obscure, à laquelle nous nous croyions destinés les uns après les autres, et qui sembloit ne nous avoir épargnés jusque là que par une faveur du hasard. Comme cette appréhension n'annonceroit, sous un gouvernement légal, et même sous la plupart des gouvernements absolus, que le vertige d'un maniaque, il faut l'expliquer par quelques faits singuliers dont l'éclaircissement a manqué jusqu'ici à l'histoire morale des prisons.

Je n'apprendrai probablement rien à personne en rappelant le bruit des exécutions nocturnes, si communes, s'il falloit en croire la rumeur universelle, vers la fin du consulat, et dont le théâtre avoit été transporté, depuis peu, du Temple à Sainte-Pélagie. C'étoit une notion reçue et incontestée, même par les partisans les plus zélés du nouveau gouvernement, qui couvroient

commodément, selon l'usage, cette monstrueuse violation de toutes les lois humaines du prétexte immoral du salut public, argument hypocrite des assassins et des tyrans; mais, avant d'aller plus loin, je dois déclarer que, si ce n'étoit pas là un mensonge bien caractérisé, c'étoit au moins une immense hyperbole, et que le nombre des prisonniers exécutés sans formes légales a dû être extrêmement borné. Il se réduiroit au capitaine Wright et à ses matelots, qu'il en resteroit assez à la vérité pour caractériser un crime de Cannibales; mais nous étions certainement trompés sur cette boucherie occulte qui ne lassoit ni les bras des bourreaux, ni la verve conteuse des nouvellistes de salon. Qu'avoit besoin d'ailleurs le gouvernement de ce temps-là d'escamoter quelques cadavres à la justice qui les lui auroit donnés? J'ai appris depuis, dans le coin d'un journal, entre les anecdotes du jour, l'exé-

cution de je ne sais combien de mes camarades, de Rosselin, de Condurier, de Vuitel. Il n'étoit guère question vraiment de s'informer si toutes les conditions d'une bonne procédure avoient été remplies à leur égard, et s'il n'y auroit pas eu de ressources en révision ou en appel. On savoit fort positivement qu'ils étoient morts, mais on n'a jamais demandé s'ils avoient été jugés. C'est calomnier la tyrannie que de lui supposer des ménagements. Elle sait bien que les pouvoirs violents ne s'affermissent que par les excès. Quand on fit tuer un Bourbon dans les fossés de Vincennes, le caractère de la personne rendoit l'affaire plus sérieuse, et cependant elle fut terminée avant d'être venue aux oreilles d'un de messieurs les chambellans. On vous jeta son jugement et son sang à la tête, et voilà tout.

Quoi qu'il en soit, nous avions apporté

cette prévention absurde en prison. Elle y avoit été fortifiée par une prévention qui s'appuyoit d'observation et d'expérience. Vrai ou faux, nous avions la foi de notre malheur. Nous étions là, tout semblables aux compagnons d'Ulysse dans la grotte de Polyphême, et attendant avec une horrible impatience le jour où notre nom, tombé à la loterie de la mort, vaudroit, sur les fonds secrets de la police, un *bon* de quatre coups de fusil. Et il ne faut pas s'imaginer que cette aberration étoit le propre de quelques imaginations exaltées et malades; il n'y avoit personne qui ne la partageât, qui n'affermît tous les jours notre conviction par de nouveaux renseignements. Or, une erreur, qui est parvenue à obtenir un pareil degré de créance, équivaut, si je ne me trompe, quant à l'effet qui en résulte sur la pensée, à une réalité bien établie. Presque toutes les nuits, vers deux heures, l'*Opinion* rece-

voit la visite des guichetiers. A peine entendions-nous rouler le premier des rauques verroux de nos trois portes de fer, chacun s'asseyoit sur sa paille, en supputant silencieusement les probabilités qui restoient à une des vingt chambrées contre les dix-neuf autres. Enfin, le corridor retentissoit du pas lourd des hommes de service, et de l'entrechoquement des fusils, et du tintement des clefs pendantes; et nous, tourmentés par nos diverses prédilections d'amitié, nous épanchions nos inquiétudes et nos terreurs avec une alternative d'angoisses et d'espérances à laquelle le cœur ne résisteroit pas long-temps. Une dernière porte s'ouvroit, et, pendus au barreau de la petite ouverture qui surmontoit l'entrée de nos cachots, nous échangions, sur toute la longueur de la galerie, des questions inquiètes et des réponses confuses. — Quel numéro? quel côté? — La gauche, la droite, le deux,

le quatre. — C'étoit une rumeur à ne pas s'entendre. Au bout de quelques minutes, la porte venoit à battre sur ses montants de pierre, le verrou rentroit dans son anneau, et le silence vous auroit permis alors de saisir à vingt pas le bourdonnement d'un insecte. Le prisonnier se nommoit d'une voix ordinairement forte et assurée, et après, ce n'étoit plus qu'un vague murmure entrecoupé de cris d'adieu, d'imprécations et de gémissements, qui croissoit et s'assourdissoit tour à tour, comme une marée orageuse, jusqu'au moment où le bruit d'une explosion nous apprenoit que tout étoit fini. Là, recommençoit un profond et lugubre silence, pleins de regrets sur le sort de nos amis et d'amers pressentiments sur le nôtre. A compter de ce moment-là, on ne parloit plus, mais quelquefois on dormoit encore. Faut-il que je le répète? cet appareil sinistre n'annonçoit toutefois qu'un transfè-

rement, du moins à quelques exceptions près, et j'ai retrouvé en prison, ou dans le monde, plus d'un homme que j'avois pleuré; mais nous ne le savions pas, nous ne pouvions pas le savoir, et nos informations inutiles n'ont jamais obtenu que le sourire de l'ironie ou les brusques rebuts de l'ennui. Nos gardiens ignoroient toujours le sort d'un prisonnier qui avoit disparu, et si le bruit de l'explosion étoit arrivé à leurs oreilles, ils l'attribuoient avec un malin sourire à quelque voisin plus las de vivre que nous-mêmes, ou à quelque douanier affamé de contrebande. Malheureusement l'explosion coïncidoit trop immédiatement avec l'extradition du prisonnier, pour qu'on pût admettre ce concours si exact et si constant d'heure et de faits entre deux événements très-étrangers l'un à l'autre. — Vous étiez embarrassé en beau chemin, me direz-vous! L'extradition d'un homme de parti,

qui pouvoit, par des intelligences secrètes, ameuter une foule d'adhérents, exigeoit des précautions sérieuses et propres à déjouer toutes les tentatives. Au signal convenu, un soldat aposté faisoit feu, et l'appel étoit couvert d'autant de coups de fusil qu'il y avoit de sentinelles. C'étoit une espèce de *garde à vous*, qui ne devoit pas manquer son effet sur les malintentionnés. — J'avouerai que je m'en suis douté une dixaine d'années après, mais c'étoit un foible palliatif aux maux passés, et je vous étonnerois peut-être en vous disant que la police s'étoit arrangée de manière à ne pas nous laisser prendre la chose si naturellement. L'explosion nocturne étoit à deux fins, celle que votre perspicacité vous a fait deviner si vite, et puis une autre que vous ne devineriez pas. C'étoit un jeu exercé sur les âmes foibles pour les abrutir, sur les âmes fortes pour les rompre. Ce gouvernement n'étoit

pas sanguinaire, je vous l'ai dit souvent; mais il venoit trop près du gouvernement de Robespierre pour lui abandonner un avantage, et quand on ambitionne toutes les supériorités, on n'aime pas à laisser derrière soi un nom plus formidable que le sien. Voilà pourquoi on avoit organisé dans les prisons une terreur toute morale, et, pour ainsi dire, toute imaginaire, parodie insultante de l'assassinat, qui ne tuoit que l'âme. Quoi qu'il en soit, cette préoccupation nous suivoit si assiduement, qu'on n'entroit pas dans la cour carrée qui servoit à nos *distractions,* sans chercher sur le dernier des trois degrés qui y descend une trace de sang mal lavée que j'ai cru souvent y voir sur la foi des autres; et quand notre promenade quadrangulaire nous ramenoit deux à deux vers le point fatal, on se le montroit du regard. Toutes ces terreurs reposoient sans doute sur une erreur qui fait pitié, et

on ne me reprochera pas d'en avoir dissimulé le ridicule. Avec la pertinacité incisive d'un voyageur qui vient de loin (et on revenoit de loin quand on sortoit des prisons du Consulat), je n'aurois pas perdu dans ces préliminaires consciencieux l'effet d'une narration intéressante, d'une péripétie dramatique, et d'un dénouement inattendu. Il y a une demi-heure que la toile est levée, et que je vous montre à plaisir les moindres rouages de mes machines, sans vous cacher une trappe, sans vous faire tort d'une ficelle : représentation sans exemple où tout le monde est dans le secret de la tragédie, excepté les personnages. Il n'y a pas de combinaison dramatique, depuis les meilleures pages d'Anne Radcliffe aux meilleures scènes du mélodrame, qui puisse tenir à une pareille abnégation d'artifice. C'est un genre de composition dont personne ne voudra, mais c'est le mien. J'ai voulu être vrai avant tout, et si

les règles de l'art me paroissent faites pour diriger le travail de l'imagination, je trouve qu'elles répugnent à la sincérité de l'histoire. J'aurois été moins gauche en arrangeant un roman.

Au reste, vous êtes si complaisamment faciles à subir toutes les impressions, à laisser fléchir vos convictions sous l'impulsion d'un sentiment, ou fasciner vos yeux au prisme d'une illusion, à vous endormir dans un rêve qui vous amuse ou qui vous touche, que je me croirois sûr de retrouver quelqu'intérêt dans votre cœur pour une de mes histoires, si vous aviez le temps d'entendre comme j'ai celui de raconter; et aujourd'hui que nous voilà vieux, prolétaires invalides, et contribuables inéligibles, je ne pense pas que nous ayons quelque chose de mieux à faire : il faut seulement pour cela que vous ayez la complaisance d'oublier tout

ce que je vous ai dit, ou de commencer votre lecture par la fin, ce qui n'a pas le moindre inconvénient.

Un matin la porte du n° 6 s'ouvrit trois heures plus tôt qu'à l'ordinaire. Le jour commençoit à peine à poindre. Les guichetiers la refermèrent derrière eux, et je n'avois jamais vu cela. Ils parcoururent tous les recoins de la chambrée avec une scrupuleuse attention, s'assurant qu'aucune brique n'avoit été soulevée, et glissant la main le long de tous les barreaux pour y chercher le cran délié de la scie d'acier, ou les inégalités que laisse le passage de la lime. Ils palpèrent nos habits déployés pour y découvrir quelque inégalité suspecte qui leur dénonçât la présence d'un corps étranger entre le drap et la doublure. Ils ouvrirent nos sacs de paille, et ils explorèrent attentivement cette poussière sans forme et sans nom qui avoit vé-

gété autrefois en épi, mais qui n'appartenoit plus depuis long-temps à aucune famille de productions naturelles. On trouva dans celle que le poids de mon corps achevoit de réduire à sa dernière expression d'impalpabilité un petit coin de chêne garni d'une armature de fer. Démaillot remarqua que cet instrument avoit été en usage dans toutes les prisons, où il servoit à fendre le bois du temps où l'Etat chauffoit ses prisonniers, et qu'il n'étoit pas étonnant qu'il se trouvât mêlé dans nos paillasses au reste des rebuts immondes dont elles étoient composées. Les visiteurs n'emportèrent que ce coin de bois pour toutes dépouilles opimes, et les chambrées restèrent closes jusqu'à l'heure accoutumée.

A dix heures j'entrai dans la chambre de Beauvoir, qui étoit occupé, selon son usage, à cirer ses bottes d'ordonnance, et qu'au-

cune distraction n'auroit forcé à se désoccuper de ce soin tant que leur lustre étoit encore obscurci par un atome tombé de la vergette ou une vapeur émanée du souffle. Vous auriez juré qu'il avoit audience chez le ministre de la guerre ou visite d'obligation chez le commandant de Paris, et depuis deux ans de captivité il n'avoit mis que des pantoufles. « A-t-on fouillé aujourd'hui chez toi ?» dis-je en m'asseyant sur un bahut qui renfermoit ses huit paires de bottes symétriquement rangées, son cirage de tous les pays, ses brosses de toutes les dimensions, et quelques autres ustensiles de toilette pédestre. « Vraiment non, me dit-il en relevant sa botte à la hauteur de l'œil du côté de la croisée, et en la livrant avec satisfaction à l'épreuve du grand jour dont elle pouvoit défier l'éclat, « on ne fouille que » dans les chambrées où il y a une exécution à » faire.—On a fouillé chez nous, » lui dis-je.

Il laissa tomber sa botte sur la paille « Chez toi? s'écria-t-il, c'est horrible! »— Il se leva; il donna un coup de pied à la botte qui l'empêchoit de marcher librement; il se parla quelque temps seul, et se retourna enfin vers moi avec un regard assuré, en déployant largement sa main gauche et en la parcourant de l'index de la droite par figures démonstratives. « Ce n'est pas Guérin, dit-il en partant du pouce. « Que diable feroit Bonaparte de la peau d'un théophilanthrope? Ce n'est pas Goville, continua-t-il; c'est un homme inoffensif, étranger » à toutes les intrigues, réclamé de très-» haut, et plus que tout cela, c'est le beau-» frère de Dagoult, qui est fort bien dans » ce tripot des Tuileries. Ce n'est pas Dé-» maillot, frondeur sans conséquence, beau » parleur sans danger, qui a moins d'in-» fluence sur la populace que Bonjour, Gal-» lais ou Chalandon; ressort usé d'un in-

» strument qui ne joue plus; Jacobin em-
» paillé, momie révolutionnaire, que l'on
» garde tout au plus comme un type curieux
» de l'espèce, et dont la place définitive est
» à la ménagerie. » Alors il s'arrêta, et
puis il reprit : « Ce n'est pas toi; ta vie
» n'est liée à aucun système redoutable; tu
» tiens à tous les partis par quelques idées,
» et tu te dérobes à tous par quelques ré-
» pugnances. Les gouvernements ne tuent
» pas les gens qui marchent tout seuls, sur-
» tout quand ces gens-là viennent d'échap-
» per aux lisières de leur nourrice. D'ail-
» leurs tu étois au secret, tu en es descendu;
» et si l'on avoit voulu te tuer au rez-de-
» chaussée, on te t'auroit pas arrêté au
» troisième étage. Ce n'est pas toi; c'est
» Renou.—Renou!—Oui, Renou. La mort
» est sur les Vendéens. Aujourd'hui lui,
» demain moi. » A cette idée, il releva la tête
d'un air fier, et je laissai tomber la mienne

sur ma poitrine. C'étoit tellement cela, que je ne pouvois pas même concevoir la possibilité d'une autre chance. Renou avoit été interrogé deux ou trois jours auparavant. C'étoit Renou. Je rentrai au n° 6, et je me jetai sur ma paille en pleurant.

Renou étoit sur la sienne et finissoit de rimer une épître qu'il m'avoit adressée. Jamais je ne l'avois vu si content. «Imagine-» toi, me dit-il, que je crois être venu à » bout de quelques difficultés qui m'embar-» rassoient beaucoup. Tu sais que ma femme » s'appelle Angélique et ma fille Zélinde, et » j'ai voulu te parler d'elles dans mon épî-» tre. *Zélinde*, *Mélinde*, cela va tout seul. » Mais crois-tu que je puisse faire rimer » *Angélique* avec *angélique?* — *Angélique* » avec *angélique*, bon Dieu! — Eh! oui, » *Angélique*, nom propre, *angélique*, nom

» de plante, *angélique*, adjectif, c'est que
» cela feroit très-bien, vois-tu :

» Et le parfum de l'angélique......

» ou bien,

» Et son innocence angélique.......

» — Non, lui dis-je avec impatience..... cela
» seroit affecté..... Dis plutôt :

» Et sa constance évangélique..... »

Et je m'enveloppai du pan de laine qui me servoit de couverture pour étouffer mes sanglots. « Qu'as-tu donc ? cria-t-il en venant
» à moi... Tu pleures, enfant ! Que le diable
» emporte les nerfs ! Je n'ai jamais su ce que
» c'étoit. Aussi tu t'affliges trop ; mais penses-
» tu que moi je suis sur des roses ? »

A cinq heures je descendis : je m'arrêtai au troisième degré. Je pensois que c'étoit là que Renou alloit mourir. J'éprouvois avec

ma douleur quelque chose d'indéfinissable qui ne ressembloit à aucune de mes sensations passées. J'entrai au restaurant, je pris un potage au lait; je regardai presque sans voir, j'écoutai presque sans entendre. Resseguier avoit mis en bataille tous les hommes en état de porter les armes, sans en excepter quelques guichetiers de bonne humeur, pour exécuter une manœuvre de son invention. Custines amusoit quelques dames moins belliqueuses des exercices de son chat, le plus beau, le plus adroit et le plus extraordinaire de tous les chats. Je prenois peu de part à ces plaisirs. Cette crampe terrible dont j'ai parlé en commençant me saisit tout à coup. Je n'eus que le temps de me lever et de tomber dans les bras de mon guichetier. Je revins à moi au n° 6, dans ceux de Renou, que j'avois blessé en me débattant contre ses secours; son sang inon-

doit ma poitrine. « Ah! mon Dieu, m'é-
» criai-je, c'est Renou, et c'est du sang!... »

Je me remis, je m'affranchis de leurs soins, qui brisoient mon cœur, en feignant de chercher du repos. Ce n'étoit pas moi qui avois besoin des témoignages de leur tendresse; c'étoit lui, et jamais il ne s'étoit plus occupé de moi! Enfin le temps s'épuisa. L'heure vint. J'entendis le *qui vive*, qui annonçoit l'échange des sentinelles. Je m'assis. Mon sein battoit si fort, que je crois qu'on pouvoit l'entendre. De grosses gouttes de sueur couloient de mon front et à travers mes cheveux. Je retenois mon haleine pour écouter. La clef cria, les verroux roulèrent, les châssis battirent. « Ah! ah! dit Renou, » il y en a encore un de pris, » et il se rendormit. Remarquez que la position intermédiaire du n° 6 nous laissoit le temps de calculer les résultats dans des proportions

qui s'accroissoient toujours à mesure que la funèbre escouade s'approchoit de nous. Le bruit finit à notre porte, et le brouhaha d'usage nous avertit. Je ne savois que trop que c'étoit pour nous qu'on venoit. Quand notre gond commença à gronder, je me soulevai pour voir. Il y avoit un guichetier qui portoit cette longue pelle de fer où une torche est plantée, et après, quatre soldats dont les fusils n'avoient point de baïonnettes; ensuite un homme, vêtu à peu près en officier, qui jeta un regard d'étonnement sur nous. Je suppose qu'il entroit dans une prison pour la première fois. La longue chambre étoit éclairée par cette torche qui blanchissoit les points éloignés de lumières flottantes et bizarres, à travers lesquelles je distinguois vaguement le bonnet blanc de M. de Goville, et le bonnet d'un rouge obscur du vieux Guérin. Cette inspection muette achevée, l'officier prononça un nom

qui n'étoit pas celui de Renou. C'étoit mon nom, mon double nom. Ce déplacement d'idées se confondoit avec trop d'impressions différentes, pour qu'il soit possible de le définir. Je me levai. Je marchai. Je sentis des mains qui me touchoient, des bras qui me pressoient. Démaillot rampoit sur son lit pour s'approcher de moi. Renou étoit tombé sur le sien, avec les deux poings sur les yeux. Je franchis bientôt le linteau de la chambrée en me nommant. Beauvoir rugissoit dans sa cage comme un pauvre lion dont on égorge le chien familier. Je descendis machinalement en courbant la tête sous deux guichets. Je n'avois pensé à rien. Aux quatre ou cinq degrés qui précèdent le troisième guichet, je m'arrêtai. Je savois que c'étoit là, et je le savois comme si je l'avois vu. Je cherchai à mettre de l'ordre dans mes idées. Je nommai en esprit quatre personnes qui occupoient mon cœur, et je

joignis à cela un élan de confiance vers le Dieu inconnu, qui alloit me recevoir ou m'abandonner. Cela est très-court et cela est très-facile. Le porte-flambeau étoit déjà passé, et les larges langues de feu de son cierge de bitume flamboyoient sur les trois degrés de la cour. Je jetai un coup d'œil en arrière. Je vis l'homme qui étoit venu me chercher, et deux ou trois de ses acolytes qui se tenoient un peu en haut sur les degrés supérieurs de l'escalier, comme pour éviter l'éclaboussade de la décharge. Je lançai la tête en avant, en cherchant à droite et à gauche la bouche d'un canon de fusil. La torche répandoit assez de lumières pour me détromper. Les quatre soldats étoient à l'autre extrémité de la cour, et bâilloient sur leurs mousquets. « Marchons-nous? me dit l'officier en me bourrant brutalement les reins de la poignée de son sabre. — Où allons-nous donc, Monsieur? n'est-ce pas là?

» — Eh non, par dieu! c'est au greffe, par-» devant M. Onain, inspecteur-général des » prisons. »

C'est qu'il s'agissoit purement et simplement de s'assurer que les externes avoient fait un faux rapport, en racontant, sur la foi des apparences qu'offroit mon infirmité, que j'avois été empoisonné à Sainte-Pélagie. Je ne fus pas long à signer cette déclaration. La visite du médecin suivit; et, comme il n'y avoit pas de raison pour que mon irritation nerveuse fût tout-à-fait calmée, ce respectable M. Bouquet me trouva, en dépit de moi, très-bon pour l'infirmerie. Mes amis d'habitude n'y étoient pas.

Je ris aujourd'hui de pitié et de honte en pensant à la déception qui m'avoit trompé ce jour-là, et peut-être bien d'autres fois; mais quel homme auroit passé à travers

ces impressions sans leur payer un tribut? Et puis tous les hommes reçoivent-ils les impressions de la même manière? Et puis un malheur fortement ressenti, pour être une illusion, cesse-t-il d'avoir été un malheur?

Et puis, comme disoit Diderot, il y a plusieurs sortes d'histoires : des histoires vraies qui n'ont pas d'intérêt, des histoires intéressantes qui ne sont pas vraies, des histoires dont l'intérêt et la vérité sont relatifs, parce que la perception de l'intéressant et du vrai se modifie selon l'organisation de l'homme qui raconte et la disposition de ceux qui écoutent. Hier je contemplois, avec une admiration toujours nouvelle, du balcon de l'Arsenal, les effets variés du soleil couchant sur les fabriques resplendissantes des deux rives de la Seine, et je m'extasiois à la vue de Sainte-Geneviève, avec son dôme

d'or qui se perd dans les cieux, et de cet occident magnifique drapé d'une immense tenture de pourpre. Un passant, qui avoit entendu mon soliloque poétique, me dit : « Monsieur, il n'est pas d'usage à Paris de » tendre des draperies de pourpre sur l'oc- » cident, même le jour de la Fête-Dieu; et » quant au dôme de Sainte-Geneviève, vous » pouvez vous tenir pour certain qu'il n'est » pas d'or, mais de bonnes pierres de taille. » Je n'eus pas un mot à répondre à cet homme. Il venoit du faubourg Saint-Jacques.

Les Prisons de Paris,

SOUS LE CONSULAT.

TROISIÈME PARTIE.

SORTIE DE SAINTE-PÉLAGIE.

Un beau jour (je ne sais pourtant comment le définir, car il seroit difficile de décider entre des émotions si diverses ce qui l'emporta de la joie ou de la douleur), j'étois à dix heures, comme tous les matins, dans la chambre de Beauvoir, qui ciroit sa botte en sifflant, tandis que Resseguier tiroit au

mur, de la main, avec le regret peut-être de ne pas trouver devant lui un adversaire vivant et digne de sa colère armé d'une pointe bien aiguisée, et que le brave Renou, couché à côté de nous sur le bahut, comme au jugement de Marigny auquel il refusa de prendre part, couroit après une rime riche pour arrondir une de ses élégies. Tout-à-coup je m'entendis nommer de loin, et puis une seconde, et puis une troisième fois, et un guichetier essoufflé tomba dans mes bras. C'étoit un excellent petit jeune homme qui s'appeloit Olivier Lambert, qui étoit, je crois, garçon charpentier, et qu'on avoit envoyé pour cause de tapage nocturne faire un an de retraite à Sainte-Pélagie. Comme il avoit plu d'abord à tout le monde, il étoit parvenu aux dignités; il tenoit les clefs comme un ancien, et il ne les auroit certainement pas confiées à son père; mais il composoit volontiers, et toujours sans

intérêt, pour glisser dans la main du prisonnier la lettre d'une mère ou d'une maîtresse. Il panteloit sur mon cœur comme un homme qui se trouve mal, tant il étoit oppressé de sa joie. « Tu es libre! me dit-il » enfin; tu es libre! Les voilà en bas! tu » t'en vas! tu es libre! On te demande *de » jour!* Souviens-toi de nous! » Pauvre Olivier! J'allois, je venois, je marchois, je pensois à peine. Renou m'embrassoit. Resseguier m'embrassoit. Démaillot m'appeloit de son grabat pour m'embrasser encore. Je cherchois le regard de Beauvoir : il étoit noyé de larmes. Malheureux frère! il sentoit que nous ne devions nous revoir jamais!

Je descendis ce fatal escalier qui, peu de temps auparavant, devoit me mener à mourir, et par lequel ce jour-là je croyois marcher à la liberté. J'arrivai à la cour carrée.

Le ciel n'étoit pas beau, et jamais il ne m'avoit paru plus doux. Que de serrements de mains en traversant les groupes de mes camarades, déjà rassemblés au bruit de ma délivrance! Que d'explosions d'amitié dans la salle des neuf guichetiers de relai qui m'avoient tous vu plus d'une fois à leur tour! Pour se faire une idée de ce qu'il y avoit d'exalté dans ces impressions, il faut se rappeler que la détention d'opinion sous le Consulat n'étoit pas une peine limitée, assujétie par jugement à une durée légale, et dont le terme infailliblement prévu diminuoit tous les jours quelque chose de l'intérêt que le prisonnier inspire, en se rapprochant tous les jours. C'étoit un supplice à perpétuité, ou qui n'attendoit tout au plus sa fin que du caprice fortuit de la police, et qui la devoit de hasard, sans que rien pût la faire pressentir, à la liberté ou à la mort.

Enfin la porte s'ouvrit. La rue étoit là avec ses maisons et ses issues. Je me serois sauvé si j'avois voulu; je le pensois du moins. Je me sentis poussé tout à coup dans une voiture par un inspecteur de police, et je tombai sur la banquette en face de deux gendarmes. Je fus à peine distrait de cette péripétie effrayante par la cohue tumultueuse de la ville et par l'inepte curiosité des passants.

Nous descendîmes à la Préfecture de police. Je connoissois bien cela; mais au lieu de me conduire au dépôt, on s'arrêta dans une cour ouverte, en face de la porte d'entrée, et où un bâtiment presque neuf se détachoit sur la droite, comme une espèce de hangar, des vieilles murailles du vieux palais. On tourna une seule clef, et on repoussa sur moi une porte qui vibroit comme celle d'un salon, et qui ne grondoit pas; il y avoit long

temps que je n'avois entendu le bruit d'une telle porte. Elle étoit garnie en glaces ainsi que les croisées, et on n'avoit pas même pensé à les munir d'un barreau. J'ai connu peu d'aspects plus aimables et plus consolants que celui de ces murailles humides et noires dont je n'étois séparé que par de grandes vitres limpides et fragiles, à travers lesquelles on croyoit sentir passer l'air avec le jour, et de cette cour où circuloient en liberté des hommes insouciants qui alloient, revenoient, s'arrêtoient ou pressoient le pas en rêvant à leurs affaires ou à leurs plaisirs. Quand je fus un peu remis du trouble de mes premières idées, je me retournai, et je vis trois messieurs assis qui attendoient là comme moi le mot d'une périlleuse énigme. Je me jetai dans les bras d'un d'entre eux, ou plutôt j'aurois peine à dire lequel de nous deux eût le premier lié ses bras autour de l'autre. C'étoit Le Bourgeois, un des

anciens amis que m'avoit donnés mon intimité fortuite avec quelques chefs de Chouans. J'avois été moins uni avec lui qu'avec Coster, qu'avec Burban, qu'avec Raoul; mais il faut l'avoir éprouvé pour le savoir, ce que c'est qu'une amitié qui se renoue entre le cachot d'où l'on sort et l'avenir inconnu où l'on va. Je connoissois d'ailleurs à Le Bourgeois une âme résignée et austère, qui mêloit beaucoup de douceur à beaucoup de résolution, et qui m'avoit toujours imposé. Nous parlâmes de Beauvoir, qu'il croyoit fusillé depuis longtemps, et de quelques autres de nos aventureux camarades dont il ne jugeoit pas que le sort fût de beaucoup à préférer au nôtre. Il me mit ensuite en rapport avec un de ses compagnons qui s'appeloit M. Picot, l'homonyme et non le parent de celui dont la tête tomba près de celle du général Georges. Le brave officier dont il est question ici

n'étoit pas si éloigné de l'accomplissement de son dernier sacrifice. Le troisième des prisonniers se donnoit pour un gentilhomme de Vannes ou de quelque autre canton du Morbihan, qui suivoit dès son commencement la fortune nomade de l'émigration. Depuis deux ans à peine rentré dans les départements de l'Ouest avec quelques pouvoirs, et bientôt surpris par l'implacable activité de la police du Consulat, il avoit eu le bonheur d'échanger cette chance de mort contre une détention temporaire. On ne disoit pas précisément comment, et d'ailleurs ces détails me sont peu connus, car je ne les ai saisis que dans un moment violent de préoccupation où ils m'offroient bien peu d'importance. Je ne sais cependant quelle impression, qui n'avoit certainement rien de sympathique, m'est restée de cet homme. Sa figure étoit distinguée sans être noble, spirituelle sans être aimable, animée sans être

communicative. Quoiqu'il fût depuis longtemps en prison, il y avoit affecté le costume insouciant dans lequel on a été surpris pour y aller : la veste du matin, le pantalon à pied, la mule de maroquin, et c'est en cet équipage qu'il venoit d'être déposé dans ce cabinet de transition où nous attendions notre sort. Le Bourgeois et Picot, qui paroissoient le connoître fort imparfaitement, lui témoignoient les égards qu'une éducation élevée impose aux hommes simples; et moi je m'étonnois, en le voyant, qu'on eût mis sa vie à la merci de tant de suffisance et de légèreté, bien qu'il m'en soit arrivé autant plus d'une fois.

Après l'échange de quelques paroles oiseuses et quelque retour sur l'incertitude de notre situation : « Ma foi, Messieurs, dit tout à coup Le Bourgeois d'un ton résolu, « nous sommes ici en assez bonne posture

» pour ne rien laisser au hasard. Voilà une
» fenêtre sans barreaux, et un gendarme
» dessous; voilà une porte vitrée sans bar-
» reaux, et un gendarme devant. Cela fait
» deux hommes et deux sabres. Il y a sur
» ce bureau deux canifs, un joli grattoir, un
» couteau d'ivoire assez bien aiguisé; nous
» sommes quatre, et quant à l'action, un
» tour de main à l'espagnolette, un élan à
» la croisée, un coup de poing armé sur
» l'estomac du factionnaire, de l'intrépidité
» et du jarret, c'est une difficulté qui n'ar-
» rêteroit pas des écoliers pour prendre
» *campos*. Qu'en dis-tu? »

Cette interpellation s'adressoit à Picot, qui n'avoit pas quitté la banquette pendant que Le Bourgeois arpentoit vivement la chambre en arrangeant son plan de campagne. Picot étoit probablement un de ces hommes impassibles qui font bon marché

de leur vie tous les jours et à tous les moments, mais qui se croient d'autant moins libres d'en disposer pour leur salut personnel qu'ils l'ont dévouée avec une abnégation plus complète. Aussi calme que vous l'êtes à la lecture de ce récit, dans lequel vous n'avez pas une affection en jeu, pas un intérêt engagé, il se retourna vers l'émigré comme si sa résolution avoit été suspendue à ses paroles :

« Extravagance pure ! dit celui-ci (1),
» extravagance achevée ! Nous ne pouvons
» être ici que pour passer à la liberté dans

(1) Son nom ne m'a pas échappé ; mais ce nom, très-commun en Bretagne, appartient à des hommes du caractère le plus honorable, qui n'ont cependant, selon toute apparence, avec celui dont je parle aucun rapport de parenté. La suite de cette notice expliquera ma réticence.

» un moment. J'ai subi une condamnation
» dont la durée expire ; vous avez subi cha-
» cun de votre côté une détention qui n'a
» laissé naître sur vous aucune lumière fâ-
» cheuse ; on nous dépose entre la prison
» et la ville dans un cabinet vitré, un bu-
» reau de petit-maître, un boudoir de com-
» mis, gardé par deux soldats qui n'oppo-
» seroient pas la plus légère résistance à un
» seul de nous. Regardez-les plutôt ! Et vous
» joueriez cette chance infaillible contre
» celle de la mort ! car enfin, voyez-vous,
» quand nous aurons tué ces gens-là, il fau-
» dra sortir par là, puisqu'il n'y a pas d'autre
» chemin, pas un souterrain à nous cacher,
» pas un ballon à nous élever dans les airs ;
» et vous croyez-vous sûrs de traverser la
» première cour, de bousculer la garde ex-
» térieure, de passer sur Paris à midi, d'en-
» jamber les barrières, et de sauter d'un élan

» aux côtes de Bretagne sur des bottes de
» cent lieues? Folie! folie!... »

Ce raisonnement étoit spécieux. Quoique fort disposé à me ranger à l'opinion de Le Bourgeois, je trouvai peu d'arguments contre une pareille objection, et j'allois m'y rallier, quand le hasard me rapprocha de la porte d'entrée. L'inscription étoit extérieure, mais elle étoit peinte sur le verre comme celles qui chargent la clôture de nos cafés, et il falloit moins d'habitude du *boustrophedon*, ou de l'écriture inverse, que je n'en avois alors, pour y lire au premier coup d'œil:

BUREAU DES TRANSFÈREMENTS.

« Voyez donc où nous sommes, répondis-
» je à l'instant! voyez, Monsieur! Ce n'est

» pas ici un dépôt entre la prison et la ville ;
» c'est un dépôt entre la prison et les pri-
» sons; c'est le *bureau des transferements.* »

L'émigré s'approcha lentement, éleva son lorgnon à ses yeux, et dit : « Cela est vrai. »

« Mourir pour mourir ! s'écria Le Bour-
» geois ; mais mourir comme le mouton
» qu'on mène à la boucherie, c'est trop fort !
» Le *bureau des transfèrements!* Oh! j'aime
» mieux être découpé par cinquante sabres
» que de retomber sous la clef d'un geolier !
» Au bout du compte, arrive ce qui peut !
» La fin des fins, c'est : *Vive le Roi!* » Et il s'élança sur un des canifs. Picot tenoit déjà l'autre.

Heureusement pour moi, et pour moi seul, la porte s'ouvrit au même instant. Un huissier, suivi de quatre soldats qui s'arrê-

tèrent au-dehors, prononça trois noms, celui de M. Le Bourgeois, celui de M. Picot, et l'autre. J'embrassai Le Bourgeois, Picot me serra vivement la main ; le troisième me salua gracieusement, et je restai sous la garde de mes deux gendarmes.

J'y étois depuis près de cinq heures, et on ne s'étonnera pas que je les aie trouvées longues, lorsqu'on me tira de là. L'inspecteur de police qui m'avoit amené me conduisit, entre ses acolytes, dans une salle de mauvaise apparence où il fallut encore attendre, et de cette nouvelle station dans un bureau plus orné, où siégeoit, en face de moi, à une longue et large table, un personnage pâle, sérieux, aux traits effilés, que le bruit de nos pas, celui des portes qui se refermoient, et l'avertissement de l'huissier ne tirèrent pas d'abord de la contemplation morne et fatiguée où il paroissoit absorbé.

Ses yeux entièrement clos et son attitude immobile me firent penser un moment qu'il dormoit. Tout à coup il passa ses doigts dans ses cheveux d'un blond hardi, relevés sur le front à la Louis XV; quelques rides convulsives se croisèrent au-dessus de ses sourcils mal indiqués, et il lança sur moi un regard bleu impossible à définir, mais qui n'avoit rien de malveillant. Tout malheureux que j'étois, je me sentis porté à plaindre cette haute position du pouvoir, car elle me parut encore plus soucieuse que la mienne. Après avoir donné quelque temps à une réflexion distraite ou agitée : « Est-ce là ce jeune » homme? dit-il. Retirez-vous. Il est libre. »

Il est libre! phrase émouvante qui résonne si merveilleusement à l'oreille, que toutes les idées en restent confondues dans un seul sentiment. Libre! et ce n'étoit plus Olivier Lambert qui le disoit au hasard; c'é-

toit l'arbitre presque souverain de ma liberté, l'homme au-dessus duquel il n'y avoit qu'un homme. Libre! grand Dieu! sans guichets, sans barreaux, sans verroux, sans fers, sans les terreurs de tous les jours, sans les agonies de toutes les nuits. Libre! et cette parole vibroit à mon oreille avec une telle sonorité que les autres me portoient tout au plus quelques perceptions confuses, le reproche de mes *égarements* passés, des conseils pour mon avenir, une vive exhortation à soumettre l'emploi de mes facultés au grand prince qui gouvernoit la France. *Prince* étoit bien le mot; je l'avois entendu distinctement; je tressaillis. Napoléon n'étoit pas encore empereur. Tout cela se termina par la notification d'un arrêté du grand-juge qui m'exiloit à Besançon, sous trois jours de délai sans plus, et par l'autorisation bénignement exprimée de passer dix jours à Paris, pour m'y procurer des

ressources ou y arranger mes affaires, sauf à me présenter tous les matins dans les bureaux de la police. Un commis me délivra l'expédition de l'ordre, et je sortis seul. Je me trouvai seul ; j'eus quelque peine à m'assurer que j'étois seul. Je descendis seul l'escalier, je franchis seul toutes les portes ; je gagnai seul la rue, aspirant de loin l'air qui m'étoit rendu, embrassant le ciel du regard, le reculant par la pensée au-delà des toits et des clochers, pressé que j'étois d'envahir un horizon plus étendu, et me faisant de l'univers, comme Alexandre, une conquête trop étroite. Heureux et fier d'être libre, comme si la liberté n'étoit pas une faculté propre de l'homme que la société ne peut suspendre sans violence èt sans crime! Mais bientôt ébloui, fatigué, accablé en quelques minutes de cette sensation si nouvelle, mais épouvanté de la porter, et cherchant tout effaré quelque muraille qui bornât ma mar-

che sans objet, tant nous avons besoin de nos habitudes, même quand elles sont des douleurs; j'allois droit devant moi pour aller, pour changer de place, avec un instinct de sauvage. Tous les chemins étoient bons, tous les détours favorables et opportuns. Il me sembloit que la population s'étoit augmentée, que le monde foisonnoit, que chacun sortoit de prison et cherchoit aussi à marcher. Je m'étonnois seulement de trouver aux passants si peu d'intérêt et de sympathie pour un nouveau venu. Les femmes elles-mêmes ne me regardoient pas plus qu'un autre. Personne n'avoit l'air de me connoître et de m'aimer. Avec cela, j'éprouvois un étrange vertige; c'étoit les rumeurs étourdissantes du peuple, le brouissement des roues, les cris de *gare* des cochers, les abois des chiens, le glapissement des enfants qui jouoient sur le pavé, l'impatience des oiseaux prisonniers, qui ne pouvoient voler

et qui tressailloient dans leurs cages, l'agitation de la cohue qui fondoit sur moi comme pour m'assaillir, et jusqu'au mouvement des maisons et des édifices qui sembloient courir à ma rencontre, parce qu'une longue habitude de silence et d'immobilité modifie jusqu'aux perceptions des plus fins, des plus exercés, des plus judicieux de nos organes. Enfin, il n'y avoit plus moyen de s'y tromper; c'étoit véritablement la foule, et je ne la pénétrois plus sans effort. Après être arrivé au quai par la rue du Harlay, je gagnois la place de la Cité, et j'aurois bien de la peine à marquer les circuits de cette partie de mon itinéraire, dans l'ample carte de mes voyages; mais je reconnus cette place, et je me souvins tout à coup qu'elle servoit alors aux exécutions. Je m'assurai pourtant d'un coup d'œil qu'il n'y avoit là de tout l'appareil de la mort que les curieux qui en cherchent le spec-

tacle. Je m'insinuai comme je pus à travers les moins pressés, et j'arrivai assez lentement à cette porte de la grille du palais par où sortent les condamnés. Au même instant, une multitude énorme s'y précipita sur mes pas. Il y avoit près de moi un gendarme d'élite, que j'interrogeai avec la modestie méticuleuse d'un prisonnier exercé aux précautions oratoires des cachots. — « Trois » émigrés qu'on va fusiller à la plaine de » Grenelle, mon jeune homme, rien que » cela. » Pendant qu'il me répondoit, ils étoient montés dans le fiacre dont les stores restèrent ouverts, et la voiture sortit. Celui que je n'ai pas nommé étoit assis dans le fond à côté d'un officier, et lui parloit avec une extrême chaleur. Les deux Chouans étoient sur le devant; Picot un peu plus calme encore que je ne l'avois vu le matin, Le Bourgeois penché vers la portière et promenant au dehors un œil attentif, mais tran-

quille. Il rencontra mes yeux, et rien ne sauroit exprimer le sentiment qui se peignit subitement dans les siens, mais où j'eus le temps de lire la joie de ma liberté, et la peur de la compromettre par un signe d'affection trop intelligible. Ah! cette inquiétude, si noble dans son cœur, ne retenoit pas le mien! Je m'élançai comme un fou, et j'allois tomber sous la roue, si mon gendarme ne m'avoit retenu. « Eh! mon » Dieu! monsieur, quand vous seriez dedans, » vous ne verriez pas mieux! Belle curio» sité! des pauvres diables qui vont mourir! » C'est dur et ça fait mal. Moi qui vous parle, » j'aimerois mieux n'être pas ici. » J'entendois ce digne soldat, mais je ne le voyois plus. Je suivois du regard le regard de Le Bourgeois, et je l'avois vu s'arrêter loin de moi avec une fixité énergique, avec une volonté puissante et expressive. La plus grande partie de la foule me cacha enfin le

fiacre. Elle rouloit derrière lui pour aller voir jaillir leurs cervelles et palpiter leurs membres mutilés. Le reste s'écouloit à travers les rues, en racontant le crime des condamnés, que les mieux instruits étoient fort embarrassés de caractériser positivement, car on ne punissoit plus les émigrés comme émigrés, et c'étoit nécessairement la complication d'un nouvel attentat contre la République, ou contre son maître, qui les conduisoit à la mort. « Il faut, dit un petit bossu qui s'étoit juché sur une borne, « que ce soient de fiers scélérats ; ils » avoient inventé une seconde machine in» fernale pour faire sauter tout Paris, et » après cela, ils auroient assassiné le pre» mier Consul. — C'est dommage pour le » jeune, répondoit une femme ; il est bel » homme ! » Quant à moi, je m'avançois étourdi des secousses de cette journée, et de cette aventure, et de ce massacre, et de

ma liberté rendue, et de l'usage que j'allois en faire, quand, en arrivant sur le pont au Change, je sentis une main se glisser dans ma main, et j'entendis une voix me nommer. Je me détournai; c'étoit Burban, c'étoit Malabri, c'étoit Barco, c'étoit ce démon du Morbihan, terrible et proscrit sous trois noms, que j'avois connu à l'hôtel de Béarn, chez le noble et loyal Coster de Saint-Victor; c'étoit lui avec sa physionomie âpre, ses cheveux épais et confus, son œil de lynx, ses dents blanches et serrées, son sourire audacieux et menaçant, et tous ces traits de l'homme décidé que déguisoit assez gauchement la toilette recherchée de l'homme du monde. Nous nous pressâmes l'un contre l'autre sans oser nous embrasser, et nous gagnâmes le parapet.

« Malheureux! lui dis-je à demi voix, que » fais-tu ici? — J'allois t'adresser la même » question, me répondit-il. Mais, où veux-tu

» que j'aille ? — Ne peux-tu fuir, repris-je?
» — Fuir, et où ? — Que sais-je! hors de Pa-
» ris du moins.—De Paris! c'est se livrer au
» premier gendarme de la banlieue, si même
» les barrières ne sont pas gardées. D'où sors-
» tu donc ? — De prison. — Je devois m'en
» douter. Depuis quand ?— Depuis un quart
» d'heure. »

Et là-dessus, je lui parlai en peu de mots de ma dernière détention, de ma rencontre du matin, de ma mise en liberté, de nos amis que je venois d'apercevoir pour la dernière fois sur le chemin de la mort.

» J'étois là, dit Burban. Je savois qu'ils
» mourroient aujourd'hui; je voulois me con-
» vaincre de leur résignation et de leur fidé-
» lité. Un regard de Le Bourgeois m'en assure,
» mais..... — Ce regard, je l'ai surpris. C'est
» sur toi qu'il l'a fixé sans doute en s'éloignant
» » de moi. Oh ! Le Bourgeois ne te trompera

» pas; je lui ai parlé de toi, de dix de nos ca-
» marades. Il ne m'a pas même laissé imagi-
» ner que tu fusses ici, et il savoit pourtant
» s'il pouvoit le faire sans danger. — Cela est
» vrai, reprit Burban, avec l'expression d'une
préoccupation profonde. « Attends, conti-
nua-t-il en souriant amèrement et en ap-
puyant sa main sur son front.., « attends...
» Tu ne vois pas, tu ne devines pas?... —
» Rien, je te l'avoue; il y a tant de vague, de
» confusion dans mes idées! — Cela est ce-
» pendant facile à comprendre. Les miséra-
» bles! avec quel art ils savent pénétrer les
» secrets de l'âme la plus ferme! Quel mer-
» veilleux génie l'enfer leur a donné pour sur-
» prendre et pour perdre leur victime! Ils me
» peignent dans mon signalement comme un
» homme féroce et rusé... Féroce! je ne le
» suis pas, Dieu m'en est témoin; mais rusé,
» je le suis heureusement plus qu'ils ne l'ima-
» ginent. C'est la Providence qui nous a fait

» rencontrer ici.—Que dis-tu?—Enfant! on
» ne t'apprendra donc jamais rien? Te mettre
» en liberté dans ce temps-ci, avec ta légèreté,
» avec ton exaltation, avec ton délire de sen-
» timent, c'est une combinaison, c'est un
» piége!..... Tu n'es pas en liberté!—Je ne
» suis pas en liberté!...—Tu y es moins que
» jamais! tu es libre comme l'oiseau qu'on
» garde un moment vivant pour s'assurer
» d'une meilleure chasse.—Explique-toi!....
» — Cela n'est pas difficile. Ne savoit-on pas
» que tu nous connoissois presque tous?—
» Je ne l'avois jamais caché.—En te plaçant
» ce matin près de Le Bourgeois, près de Pi-
» cot, ne devoit-on pas imaginer que l'aban-
» don qui résulte du double plaisir d'une réu-
» nion inespérée et d'une délivrance pro-
» chaine dont on vous offroit l'illusion avec
» toutes les précautions convenables, sois-en
» sûr, pour qu'elle ne fût qu'une illusion, alloit
» ouvrir entre vous une communication sans

» réserve?... — Cela étoit probable. — Si Le
» Bourgeois t'avoit indiqué nos retraites, et
» on sait bien qu'il les connoît, n'avoit-on pas
» d'excellents motifs de supposer que tu nous
» chercherois peut-être dès ce soir? — Oh!
» mon Dieu! m'écriai-je, cela ne fait pas de
» doute. Prends garde! prends garde! il n'y a
» rien de plus certain.» Et je promenai autour de moi des yeux tout effrayés, en tremblant d'y trouver un espion. « Va-t'en, repris-je,
» au nom de Dieu! embrasse-les pour moi,
» et dis-leur que nous nous retrouverons peut-
» être! — Là, répondit Burban, en montrant la Grève du doigt, ou là, continua-t-il, en le relevant au ciel. « En attendant, cherche à
» te sauver, et évitons-nous. » Cette conversation, bien plus rapide que je ne l'ai écrite, nous avoit conduits à la place du Châtelet. La main de Burban pressa ma main une fois encore, et puis elle m'échappa, et il disparut. Je restai atterré, épouvanté d'être libre,

et sentant une sueur froide me glacer à la seule pensée de la rencontre d'un ami. C'est comme cela que j'arrivai à la rue Saint-Honoré, auprès du corps-de-garde de la barrière des Sergents, qui existoit encore. Le hasard que je redoutois le plus m'y jeta sur le chemin de Victor Coucheri, homme accompli dans toutes les qualités qui constituent un homme supérieur et un honnête homme, et auquel je portois depuis l'enfance le plus tendre attachement. Je ne l'avois pas vu depuis deux ans, que j'assistois avec lui, et son frère déjà proscrit, à la première représentation de *Maison à Vendre.* On peut juger que nous nous étions assurés d'une loge fermée. Un étranger parvint cependant à s'y introduire. C'étoit le bourreau!... Cette idée se retraça subitement à mon esprit, avec toutes les prévisions tragiques dont nous nous étions fait un jeu ce jour-là ; et cependant, j'étois loin

de penser qu'aucune relation pût s'être établie depuis entre lui et mes amis du Morbihan, qu'aucune circonstance les eût jamais rapprochés, que deux mois après il seroit leur co-accusé, et que le même jugement les réuniroit peut-être pour l'échafaud; mais ma préoccupation étoit si forte qu'elle retint l'élan de mon cœur. « Ne m'ap-
» proche pas, lui dis-je en hâtant le pas; j'ai
» la lèpre.—Je l'ai aussi, » répondit gâîment Coucheri. Et un serrement de main fut tout notre adieu.

Il étoit presque nuit quand j'arrivai à l'hôtel Berlin. On avoit disposé depuis long-temps de mon appartement, mais mon intention n'étoit pas de l'occuper. Je me connoissois un refuge assuré, où la police ne pouvoit parvenir à me surprendre dans le petit nombre d'heures que j'étois forcé de passer encore à Paris. Après un repas fort léger, mais fort nécessaire, car j'étois

encore à jeun à six heures, je gagnai le théâtre de Louvois. C'étoit, l'année précédente, le délassement favori de mes soirées, et je dirois pourquoi peut-être si j'écrivois mes confessions. Quoi qu'il en soit, le théâtre et la salle furent vides ce jour-là; je n'y jetai les yeux que pour m'assurer qu'ils ne valoient pas la peine d'être regardés, et je ne me suis jamais souvenu de ce qu'on jouoit, bien que nul répertoire n'eût plus de titres à mon intérêt, puisque c'étoient quelques-uns de mes plus chers amis, Picard, Étienne et Nanteuil, qui en faisoient les honneurs. L'entr'acte ne manquoit jamais, à cette époque, d'être animé par le cri aigu d'un colporteur qui venoit offrir au public *le Journal du soir des frères Chaigneau*, et j'étois depuis assez long-temps sevré de la lecture du journal, pour ne pas négliger une occasion si commode de me mettre au courant des affaires de l'État. Mes yeux

tombèrent du premier abord sur un paragraphe trop propre à me faire oublier tout le reste. C'étoit le récit fort rapide de l'exécution de mes camarades. On avoit offert aux condamnés la rémission de leur peine, et même la perspective d'une récompense, s'ils donnoient les renseignements dont ils pouvoient disposer sur les projets d'une conjuration royaliste dont le secret venoit d'être surpris, et sur l'asile des conspirateurs. Les deux roturiers étoient morts. Le gentilhomme avoit parlé. Au moment où je lisois cela, Burban étoit peut-être prisonnier et perdu! Le but infernal de nos persécuteurs étoit d'ailleurs atteint, et si Burban avoit bien compris l'espérance insidieuse qu'on fondoit sur ma mise en liberté, j'allois cesser de jouir de l'avantage passager que je ne devois qu'à cette horrible combinaison. Les prisons alloient se rouvrir pour moi, et se recommencer la vie de misère

et d'angoisses à laquelle j'échappois à peine. Je me levai tout éperdu de ma banquette; je sortis avec précaution de la salle, comme s'il n'y avoit pas eu là un spectateur qui n'épiât mes mouvements avec un œil ennemi; et, par une multitude de détours laborieusement étudiés, et sur lesquels je revenois toutes les fois que je craignois d'avoir été suivi d'un regard, je me rendis à la maison où je devois passer la nuit. Je ne peindrai pas les sentiments qui m'y accueillirent. Hélas! qui le pourroit jamais! Le bruit d'une exécution s'étoit répandu dans la soirée, et l'imagination si active des gens qui aiment ne laisse passer aucun événement tragique sans le rattacher à ce qu'ils aiment; tous les malheurs anonymes inquiètent leur tendresse; il y a une distance logique presque incommensurable entre ces deux propositions: *Ce pourroit être lui* et *ce ne peut être que lui;* mais elles ne sont qu'une dans un cœur

pénétré d'une affection profonde, et qui se repaît plus avidement encore de ses terreurs que de ses espérances. Que les minutes qui suivirent rachèteroient de douleurs, si on pouvoit les saisir, les goûter sans mélange, pures de l'amertume affreuse qu'y mêle l'anxiété, ou plutôt l'infaillible certitude de l'avenir! En leur parlant des moments que nous allions passer ensemble, je savois qu'à tout prix, et quoi qu'il arrivât, je les quitterois le lendemain sans les embrasser; je prévoyois qu'à l'instant où l'aiguille de la pendule marqueroit une certaine heure, pendant que nous nous arrangions pour des jours et pour des semaines, je jetterois entre eux et moi un espace indéfini de temps, l'éternité peut-être! En effet, il falloit partir ou mourir! il falloit se dérober à cette investigation de harpies qui alloit souiller mon atmosphère, envelopper mes pas, presser comme un cauchemar hideux sur tous

les mouvements de mon cœur; il falloit délivrer tout ce que j'aimois du danger d'être aimé de moi, fût-ce aux dépens de ma vie. Cette résolution étoit prise.

A une heure après minuit, j'entrai dans la petite chambre qui m'étoit réservée, et où j'avois déjà secrètement passé de douces heures de conversation ou d'études. Que son aspect me parut étrange et solitaire, et que je fis là un singulier retour sur l'erreur de nos sensations et de nos habitudes! J'occupois, la veille encore, un cachot mal blanchi d'un plâtre grossier et poudreux, et coupé dans son étroite longueur de quelques misérables grabats où gisoient, sur un peu de paille, quelques infortunés qui attendoient la mort. Maintenant j'étois libre, j'habitois un joli salon, frappé avec égalité sur tous ses points du jour doux de deux bougies qui se répétoient dans deux glaces,

et dont la lumière alloit mourir à peu de distance sur d'élégantes draperies ou rayonner sur l'acajou. J'ai peine à croire moi-même, et cependant j'en suis sûr! que le souvenir de ma prison ait souri alors à ma pensée, et, qu'appuyé sur ma cheminée, j'aie reposé mon front sur mes mains, et fermé soigneusement les yeux pour en retrouver l'image. Ce fut autre chose en me couchant. Ce qui donne des charmes au sommeil, c'est le besoin de le goûter *lui-même*, si l'on peut parler ainsi, sans mélange d'autres idées, et la mollesse inaccoutumée de ce lit étoit une distraction. Cependant tant d'émotions diverses, tant de sentiments opposés, les impressions les plus contrastées de la vie, amassées, confondues en quelques moments, des idées presque simultanées d'amour, de crainte, de regret, de délivrance et de désespoir; le tumulte d'un spectacle après celui d'une exécution, une fête de

famille après un supplice, tout cela s'embrouilla tellement dans ma pensée, que je tombai dans une espèce de stupeur qui n'étoit pas le repos, dans un songe convulsif et douloureux qui reproduisoit les différents objets dont j'avois été frappé avec une mobilité si rapide qu'elle en étoit importune et monotone. Je passois sous des guichets, je voyois des grilles s'ouvrir, j'entendois des bruits de plainte et de terreur, je traversois ce joli festin du soir où des femmes charmantes parloient un si doux langage, et puis je suivois une longue file de patients à l'échafaud. Tout à coup je m'élançai de mon lit en sursaut, réveillé par le grondement des verroux qui retentissoit dans ma mémoire comme un écho des nuits passées. Une de mes bougies brûloit encore. La pendule marquoit deux heures. L'aspect des choses qui m'environnoient me rassuroit à peine. Je dis *lequel est-ce?* et j'atten-

dis un moment l'explosion. Enfin mon cœur se dilata, et je me recouchai tranquille, après avoir entr'ouvert doucement ma porte pour me convaincre tout-à-fait qu'elle n'étoit pas fermée en dehors.

Le matin ramena les mêmes déceptions. A Sainte-Pélagie, le premier rayon du jour venoit tomber sur mes yeux à travers les barreaux d'une croisée exactement placée à mes pieds. C'étoit la tiédeur de ce crépuscule qui me tiroit de mon sommeil. Je ne le trouvai point. J'éprouvai le serrement de cœur qu'inspireroit un cachot, dont le soupirail a été muré pendant la nuit. J'étendis mes bras autour de moi : je froissai un rideau de soie. Je m'assis pour me recueillir, pour m'assurer que je ne rêvois pas, ou que je n'étois pas devenu fou. Bientôt je commençai à discerner les objets, à quelques traits de la lumière extérieure que

laissoient pénétrer les jointures des volets. Je cherchai machinalement encore la couchette de Démaillot et la paille de Renou : elles avoient disparu. La rumeur sourde du dehors acheva de me remettre. Les marchands crioient; le marteau du forgeron tintoit sur le fer; les roues broyoient le pavé; je m'habillai à la hâte. Je réunis en un petit paquet les effets nécessaires que j'avois disposés pour un voyage qui pouvoit durer plusieurs jours, car j'étois décidé à gagner la Franche-Comté à pied, pour me soustraire aux recherches de la police, qui auroit facilement trouvé ma trace dans le registre des voitures publiques. Je descendis l'escalier à petit bruit, tremblant d'avertir à mon passage les sollicitudes d'une amitié trop attentive, et de subir, dans un moment si décisif, l'épreuve du dernier adieu. Je fus retardé dans la rue St.-Honoré par un embarras de fiacres, de soldats et de curieux.

Des groupes de gendarmes à cheval gardoient les issues de deux ou trois rues. C'étoit le grâcié de la veille qui venoit en personne livrer ses victimes. On parloit autour de moi de l'arrestation de MM. de Polignac. Je passai enfin. J'arrivai à la barrière de l'Est; j'y tombai au milieu d'un poste; on me fit entrer dans un bureau; on me demanda mon passeport. « Un passeport » pour sortir de Paris? m'écriai-je. — Il en » faut un, me répondit l'interrogateur, ou » vous allez être conduit à la Préfecture de » police. — A la Préfecture de police, grand » Dieu! je suis libre, Messieurs, je suis libre! » — Personne n'est libre aujourd'hui de sortir de Paris sans passeport : c'est la con» signe. — J'y vais rentrer. — Vous ne le » pouvez plus. Un passeport, ou à la Pré» fecture. — Je vais vous expliquer....... — » Vous vous expliquerez à la Préfecture. » Mes idées s'éclaircirent. Je me rappelai que

j'étois porteur d'un ordre d'exil qui ne m'accordoit que soixante-douze heures de délai; je le jetai sur la table. Il étoit précis, positif, authentique, et, par une rencontre facile à comprendre, il se trouvoit daté du jour antérieur à celui de ma mise en liberté. Le terme expiroit le soir. « Que ne le disiez-vous? reprit l'officier d'un air fin. « Oh! voilà un excellent » sauf-conduit, une feuille de route infail- » lible pour arriver à votre destination! Il n'y » a pas un geôlier sur la route qui puisse » vous refuser le logement. Seulement, ajouta-t-il en prenant note de mon nom, de mon » signalement et de l'heure de mon départ, » ne vous détournez pas en chemin; vous » pourriez perdre les revenant-bons de l'é- » tape. » Je profitai de l'accès d'éclatante gaîté que produisit cette ingénieuse saillie pour gagner lestement pays, et je poussai jusqu'à Brie sans regarder derrière moi. Je marchois dans la campagne avec un con-

tentement si accompli! je me croyois, pour ainsi dire, dans un pays de conquête; le vent, la pluie, le froid, tout me sembloit bon, car tout cela c'étoit la liberté, et j'en jouissois avec d'autant plus d'ivresse que je rattachois à sa possession toutes mes illusions favorites. Que me manquoit-il pour en consacrer l'usage par quelque dévoûment généreux qui sauveroit mes amis, qui lègueroit au moins à la patrie un exemple de courage et d'affranchissement? Peu de chose! un drapeau déployé, un parti résolu, une émeute de village..... Hélas! l'inertie du peuple consterna bientôt mes folles espérances! La France tendoit la tête au joug comme un seul homme. Il n'y restoit pas de cœur qu'un cri d'indépendance pût faire palpiter. Tous les prestiges de la physique, toutes les évocations de la magie auroient inutilement demandé un reste de vie à cette nation cadavre!

Je n'ai jamais pu vérifier si Burban avoit rencontré juste dans ses conjectures, mais les circonstances ont justifié le parti que me suggéroit sa frayeur salutaire. Il falloit bien que je fusse épié puisqu'on s'aperçut de mon absence. La vigilance de l'autorité n'eut pas même beaucoup de peine à me gagner de vitesse. Je fus arrêté à Troyes.

Ce récit, que j'aurois pu beaucoup abréger, si je n'avois pris plaisir à y exprimer plus d'émotions que de faits, laisseroit infiniment à désirer aux esprits curieux qui veulent de l'histoire, de l'histoire positive, de l'histoire historique, si je l'arrêtois là où il cesse de me toucher personnellement; mais comme, à défaut de célébrité personnelle, je me suis trouvé jeté dans mes misères parmi quelques-unes de ces célébrités, plus dignes de pitié que d'envie, qui naissent du malheur, je ne finirai pas sans dire

sommairement ce qui est arrivé de mes amis de prison, et de quelques autres que j'ai nommés à ce sujet.

Il n'en est que deux jusqu'ici, Le Bourgeois et Picot, que j'aie pu suivre du regard jusqu'au tragique dénouement de leur vie aventureuse et dévouée. D'autres sont morts naturellement. Démaillot dut la liberté à la restauration, et ne survécut que peu de mois à cet événement. Je le retrouvai à soixante-dix ans, comme je l'avois laissé à soixante, plein de cette verve de jacobinisme et de ce cynisme d'incrédulité qui l'animoient sur la paille des cachots. Il expira prophétisant la république, et confessant le nom de Robespierre, dont les théories étoient pour lui *le beau idéal* des sciences morales appliquées à la politique; et cependant, voyez un peu l'infirmité de l'esprit

humain! ce pauvre Démaillot étoit un excellent homme!

Bonneville existoit encore en 1829. Ce poète brillant et sensible dont l'exaltation généreuse avoit combattu tous les excès et toutes les tyrannies, ce royaliste républicain qui unissoit si hardiment dans ses premiers vers le culte d'une reine infortunée à celui de la liberté, ce Tyrtée de la Gironde, qui disoit de la Montagne en 1793:

L'enfer n'est plus l'enfer! tous les démons sont là!

cette âme inflexible, que n'abattirent ni les proscriptions de Marat, ni les spoliations du Directoire, ni les sourdes manœuvres de la police impériale, fléchissoit depuis longtemps sous le poids de l'âge et de l'indigence. Quand je le trouvai, il me reconnut; mais son œil vague et presque éteint n'exprimoit que la confusion amère d'une âme

qui manque de vigueur pour se manifester au dehors. Il essaya de me faire partager une chaise unique dont il ne pouvoit se soulever qu'avec peine; elle étoit défoncée. Il occupoit alors dans la rue des Grès, une pauvre échoppe de bouquiniste que la savante administration de la librairie lui disputoit tous les matins, avec ces bonnes manières qui distinguent si éminemment notre bureaucratie françoise. Pendant que l'affaire étoit en litige, et se débattoit lentement, comme c'est l'usage, entre deux ou trois scribes richement rentés, le bon Nicolas Bonneville fit défaut. Il rendit au Dieu dont il avoit peint si magnifiquement les miracles, dans l'*Imitation du livre de Job*, le souffle céleste qu'il en avoit reçu.

Certains de mes amis de ce temps-là vivent encore. Victor Coucheri, absous à

l'unanimité dans le procès de Moreau, et retenu en prison au mépris de la justice, ne dut la liberté qu'en 1814 au nouveau système de légalité que fit éclore la chute du grand empire. Il y étoit entré à vingt-huit ans; il en sortit à trente-neuf, appauvri des plus belles années de la vie, mais enrichi d'expérience et de sagesse. Il coule, dans de douces et bonnes études, une vie heureuse que la raison lui a appris à rendre obscure.

Le brave Renou, seul débris, ou peu s'en faut, de l'héroïque armée de la Vendée, et devenu le modèle de l'homme privé après avoir été celui du soldat, passe sa verte vieillesse entre l'exercice de toutes les vertus domestiques et la culture de ces bonnes lettres classiques qui charmoient déjà pour lui le rare loisir des champs de bataille. Il n'y a pas long-temps qu'il nous

enchantoit encore de la lecture de ses vers et du récit de ses combats. Heureux privilége des esprits élevés! privilége plus heureux des belles âmes! Si vous assistiez à quelque rendez-vous sympathique entre le Vendéen et Bertrand, ou Drouot, ou Delort, vous seriez obligé de demander lequel est Cincinatus, et lequel est Scipion.

J'ai déjà dit ce qu'étoit devenu M. Duclos, qu'on appelle avec plus d'esprit que de justesse le *Diogène du Palais-Royal*. Il y a autre chose que du *diogénisme* dans cette abnégation obstinée qui se condamne depuis cinq ans à tourmenter les yeux de la foule du spectacle d'une pauvreté repoussante; il y a une leçon pleine d'énergie pour la jeunesse ardente et généreuse qui embrasse, sans autre mission que son courage, l'intérêt des rois proscrits et des institutions abandonnées, qui prodigue ses

jours et son sang à cette cause de sacrifices, et qui ne sait pas que la moisson inattendue qu'elle féconde est réservée d'avance aux lâches intrigues de la bassesse et de l'hypocrisie. Cet enseignement vivant ne sera peut-être pas perdu pour les génération futures.

Après une longue détention, Beauvoir devint libre. Il refusa du service, et gagna les Antilles, où une famille créole dans laquelle il avoit quelques alliances lui offrit un asile. Tout annonce qu'il y auroit trouvé le repos, et ses amis se réjouissoient de le savoir heureux, quand à l'issue du premier repas de la journée, on le vit passer dans sa chambre avec un air préoccupé. Une minute après, on entendit l'explosion d'une arme à feu. On entra, Beauvoir étoit mort.

Raoul Saint-Vincent s'appeloit Gaillard; il étoit, si je ne me trompe, de Rouen ou

de Quevilly. En essayant de passer la Seine ou l'Oise pour se dérober à la poursuite des gendarmes, il fut tué d'un coup de fusil. Quelques autres moururent le 25 juin 1804, sur la place de Grève, à l'endroit où Burban m'avoit donné rendez-vous : il y étoit.

Par une exception presque unique dans la sanglante histoire des exécutions judiciaires, le général Georges fut mis à mort le premier des douze condamnés, bien que chef avoué de cette conjuration de courageux aventuriers, qui n'étoit pas, quoi qu'on en dise, une conjuration d'assassins. Georges lié, Georges à guillotiner, faisoit peur. On étoit aussi impatient d'en finir avec lui, que s'il avoit témoigné l'intention de se défendre et de ne pas mourir; et l'on sait toutefois qu'il avoit refusé, la nuit précédente, de la franche et noble intercession de Murat, la vie,

la fortune, les épaulettes de général. Abominables préventions des partis, quand cesserez-vous de souiller de vos calomnies de si magnanimes vertus!...

Le carnage fut suspendu pendant plus d'une heure, par l'absence de Louis Ducorps et de Lemercier, qui demandèrent à être entendus à la Préfecture. Leur déclaration, tout-à-fait insignifiante, mais alongée en circonlocutions adroites (et il falloit beaucoup d'adresse pour en avoir là), n'eut d'objet que de gagner du temps, sans intérêt pour leur vie. Il s'agissoit seulement de retarder l'exécution d'un de leurs chefs bien-aimés, de Coster de Saint-Victor, dont la grâce avoit été formellement promise la veille à sa famille. Coster pouvoit exercer, dit-on, sur la reconnaissance de Bonaparte des droits dont le mystère appartient sans doute à l'histoire, mais d'une telle nature

que j'aurois dû résister au besoin de les écrire, même quand l'homme dont ils relèvent la noble mémoire joueroit dans ces *Souvenirs* un rôle plus intime et plus familier. Coster a aimé mon enfance, qui n'étoit pas sans énergie. Doué d'une infaillible raison comme d'un intrépide courage, il l'a éclairée d'enseignements dont j'ai mal profité; mais il a fait d'ailleurs si peu d'attention à moi, que, s'il ressuscitoit, il ne me reconnoîtroit pas.

Le nouvel empereur s'étoit retiré dès le matin à la Malmaison pour s'affranchir de l'importunité des sollicitations; et c'est là que trois femmes en grand deuil, mère et sœurs d'un de nos plus brillants officiers, attendoient en larmes le succès des vives instances de cette tendre Joséphine dont la protection n'a jamais failli à l'infortune : elle n'obtint rien. Coster, las de devoir quelques

minutes de vie de plus à l'humanité du bourreau, promena un regard sur la place pour s'assurer que nulle dépêche n'arrivoit, cria : *Vive le Roi!* et se jeta de lui-même sous le fer qui venoit d'abattre la tête de neuf de ses camarades. Il est à remarquer que c'est le seul gentilhomme qui ait péri dans cette boucherie de royalistes intrépides. Encore, il faut l'avouer, l'illustration de sa race ne datoit que de trois générations, et ne reposoit, pour comble de malheur que sur d'importants services rendus à l'industrie d'une province. Des huit condamnés dont la peine fut commuée en une détention de quatre ans, qui duroit toutefois encore dix ans après, chose extrêmement indifférente d'ailleurs dans le système légal de ce temps-là, six ou sept appartenoient à ce que l'on appelle la haute classe de la société, et ceux-là ont pu recevoir, dans des positions élevées, le prix de leurs services et de leur dévoue-

ment. Comme on vouloit recommencer la noblesse, on étoit déjà plus économe de son sang que du nôtre, et il n'y a pas de mal à cela. C'est un privilége qui coûte assez cher au peuple; mais de quoi se mêle le peuple? Qu'il regarde les haillons de Duclos (1)!

(1) Ceci étoit écrit sous la Restauration, comme tout le reste, et se ressent d'une aigreur peut-être injuste. Ce qu'il faut considérer dans un dévouement politique, et ils sont tous beaux sans exception, ce ne sont pas ses suites, c'est son principe.

Le Colonel Fournier,

LE COLONEL FOY.

Napoléon fut comblé par sa fortune de tous les avantages qui pouvoient mettre un grand homme à la tête d'un grand siècle; et cette faveur d'une destinée sans exemple, s'est encore attachée à sa mémoire. Comme l'histoire ne présente aucune époque où l'expression de la pensée ait pu être plus

librement sincère que dans la nôtre, elle n'a conservé le nom d'aucun homme qui ait été plus promptement apprécié d'une manière irrévocable. Quelques années de liberté ont suffi pour faire intervenir la postérité entre lui, ses ennemis et ses flatteurs. Il n'a pas même attendu, comme ces rois d'Égypte dont parle Hérodote, l'arrêt d'un peuple assemblé à ses funérailles. L'avenir n'aura rien à changer au jugement de ses contemporains. Il l'élèvera au premier rang des grands capitaines et des hommes d'État les plus habiles, un peu au-dessous de César peut-être, mais fort au-dessus de Cromwell et de Richelieu. Il lui reprochera des excès, des violences, une imprévoyance aveugle, une ambition insatiable, un mépris impie pour les droits des peuples et pour la foi des serments. Il verra en lui, comme il le disoit, une espèce de dieu de la gloire; mais il y verra aussi l'*étouffeur*

de la pensée humaine et le fléau de la liberté.

Ce qu'il seroit à craindre que l'histoire ne dît pas, si elle ne consultoit que certains mémoires, c'est que l'asservissement de la France ne fut pas aussi volontaire, aussi spontané qu'on se l'imagine. Napoléon régna de pleine puissance et sans obstacle, parce qu'il n'y a rien de plus facile que de régner ainsi à qui le veut fermement, quand il a une fois franchi les premiers degrés du pouvoir. Avec beaucoup d'or, avec beaucoup de hochets, des rubans, des dignités, des couronnes; avec le goût et l'art de la corruption, on se compose sans peine ce qu'on appelle partout un gouvernement, c'est-à-dire un corps mercenaire de grands esclaves qui réagissent de tout le poids de leur dégradation morale sur les masses inertes et obéissantes; mais Napoléon ne régna ja-

mais du consentement libre de ce qui représente réellement une nation, de cette classe éclairée et sensible dont le suffrage seul peut consolider de jeunes institutions, et sans l'appui de laquelle les trônes les mieux affermis en apparence ne sont qu'un usufruit passager. Napoléon devint populaire après sa chute; c'est le privilége d'une grande renommée trahie par une grande infortune. Napoléon, empereur et roi, avoit été le moins populaire des tyrans. Il a laissé d'immortels souvenirs à la mémoire, il n'en a pas laissé à l'âme. Son couronnement ne fut que l'acte culminant d'une conspiration triomphante; le peuple n'assistoit à ce dénouement d'un crime heureux qu'en qualité de spectateur. Toute l'action fut jouée entre deux populaces, celle des petits, qui est facile à éblouir, et celle des grands, qui est facile à acheter.

Ce qui n'est pas moins vrai, et ce qui paroîtra cependant plus difficile à croire, c'est que l'armée éprouvoit pour le pouvoir absolu la même répugnance que le peuple, et qu'elle ne concourut que très-passivement à l'agrandissement de son chef. Quand il eut tué la République à grands coups de trahisons et de sénatus-consultes, la force militaire lui prêta cette puissance machinale qui est l'élément essentiel de son institution, et qui consiste dans une subordination infrangible et illimitée, dont tous les avantages politiques seroient perdus, si elle s'avisoit un seul instant de devenir rationnelle. Dès lors il put régner, mais il régna du droit de commandement et de discipline sur des inimitiés plus ou moins incurables. Le prestige de la gloire lui donna plus tard des enthousiastes; l'amitié lui dévoua quelques âmes douces et reconnoissantes; la crainte des réactions sanglantes de la dé-

magogie, celle qu'inspiroit le retour de l'ancien régime sans restriction, comme il s'annonçoit par la bouche insensée de ses adeptes, achevèrent de lui concilier presque tout le reste; mais le jour de son couronnement, et pendant les deux ou trois années qui le suivirent, il n'eut de l'armée que ses armes et son obéissance. Il n'y avoit pas alors en France un cœur françois qui palpitât pour un empereur. Au commencement du règne de Napoléon, il arriva quelque chose de pareil à ce qu'on avoit vu sous celui du Comité de salut public, lorsque l'humanité chercha un asile dans les camps. La liberté aussi se réfugia sous le drapeau.

Je ne parle ici ni de cette opposition de salle à manger qui rendit Moreau lui-même si redoutable aux Tuileries, ni de cette opposition de boudoirs qui transforma tout à coup tant de brillants Alcibiades en sou-

cieux Catilinas; celles-là marchoient tellement à découvert dans leur audace puérile, qu'elles dûrent troubler rarement les veilles du nouveau souverain. Un jugement bien motivé, ou un ordre du ministre de la guerre qui n'avoit pas besoin de l'être, en faisoit justice en vingt-quatre heures. Les rares talents militaires de Moreau, qui étoient Moreau tout entier, devoient nécessairement fixer sur ce général les espérances d'un peuple opprimé par l'épée. Moreau se trouva donc, sans s'y attendre, et par un bénéfice gratuit de position, le tuteur de la liberté. Ce ministère, mesuré sur son importance extérieure et non sur ses forces morales, se trouva trop grand pour lui, comme ses meilleurs amis l'avoient prévu. Il ne le mena qu'à tremper timidement dans des intrigues équivoques, à échanger Sainte-Pélagie ou Bicêtre contre l'exil et l'oubli, et à mourir sans gloire, et, qui pis est, sans

honneur, dans les rangs d'une armée étrangère. C'est qu'à une singulière habileté stratégétique qu'on ne peut lui refuser, il ne joignoit pas une pensée forte, pas une vue profonde, rien de cet élan fier et impétueux qui fait les héros, et que toute cette fermeté de caractère, dont l'opinion trop libérale vouloit bien le gratifier, se réduisoit à l'obstination ordinaire de l'impéritie et de la foiblesse, qui s'enfoncent dans leurs résolutions par la seule impossibilité d'en sortir. Nous le comparions alors à Fabius et à Scipion. C'est une des niaiseries de l'esprit de parti, qui est prodigue de grandes comparaisons pour les petits hommes, quand il a besoin de les opposer à de hautes et légitimes renommées. Scipion fut, en effet, menacé d'un jugement; mais il n'alla ni au prétoire ni aux gémonies : il alla au Capitole.

Le colonel Fournier, qui commandoit

le 12e régiment de hussards, ne pouvoit être, à vingt-huit ans, ni un grand homme de guerre, ni un grand homme d'État; c'étoit un homme du monde, qui jouissoit parmi les jeunes gens et les femmes de cette vogue élégante avec laquelle on devient tout ce qu'on veut à Paris, et un homme fort nul en province. Une figure vive et agréable, pleine d'expression et d'énergie; un esprit assez fin, admirablement servi par l'éducation et par l'usage; un aplomb imperturbable, qui se prêtoit indifféremment aux formes de l'héroïsme et à celles de la fatuité; une prodigalité magnifique et insouciante, dans laquelle la bienfaisance avoit rarement autant de part que l'ostentation; un persifflage qui passoit pour être de bon ton dans un temps où le bon ton vouloit bien admettre le persifflage; une réputation colossale de succès auprès des femmes, avec ce mépris des femmes qui les fait avoir; un

athéisme décidé d'amour et de principes; une aptitude si extraordinaire enfin à tous les nobles exercices, qu'elle avoit jeté du scandale sur le bonheur de ses duels; toutes ces manières du gentilhomme complet faisoient du colonel Fournier un homme plus qu'ordinaire, qui n'étoit pas, tant s'en faut, un homme extraordinaire. Bonaparte commença par en avoir peur; ensuite il le jugea, il l'envoya en exil à Périgueux dépenser de l'argent, désoler des coquettes, et harasser des chevaux. Le colonel y resta, et on n'en parla plus.

Les inquiétudes de Napoléon n'étoient pas là. Il avoit pu apprécier dans l'armée des caractères plus fortement trempés, qui alarmoient depuis long-temps ses projets. Après avoir attaché ou séduit tout ce qui pouvoit se laisser prendre à l'appât d'une noblesse historique appuyée sur sa dynastie naissante, et le cœur humain est tellement

fait, que ce devoit être le grand nombre, il ne vit pas sans effroi, ou se relever sous sa main apesantie, ou se dérober à ses caresses, quelques-unes de ces âmes indomptables dont on lui avoit fait d'abord si bon marché quand il commençoit à l'étourdie l'apprentissage de son métier de maître. Accoutumé à saisir d'un coup d'œil tous les désavantages d'une position, j'imagine qu'il compta froidement ses ennemis, et qu'il n'abandonna au temps, pour l'en débarrasser tout-à-fait, que ce qu'il lui fut impossible de donner à la prudence pour s'en défendre ou à la force pour les réprimer. Cette catégorie de l'armée se divisoit en trois classes d'hommes adhérents par le principe commun, mais très-divers dans leurs motifs et dans leurs vues. Quelques-uns, qui étoient en trop petite quantité pour exercer jamais une influence décisive, tournoient leurs regards avec regret vers l'ancien ré-

gime, dont des affections de famille ou des habitudes d'éducation leur embellissoient le souvenir. Parvenus à un point d'illustration qui étoit le terme de leurs espérances et peut-être de leurs facultés, effrayés de l'instabilité d'un nouveau gouvernement qui leur paroissoit plus téméraire et moins national encore qu'aucun des gouvernements antérieurs, et pressés de mettre un clou à la roue du char politique pendant qu'ils étoient au-dessus, ils auroient souscrit volontiers à une contre-révolution complète et simultanée qui assureroit irrévocablement les honneurs acquis par leur épée. D'autres, et ils étoient innombrables, nourris du lait sanglant de la liberté, comme le disoit mon poète Young, s'étoient fortifiés dans l'amour de la République par tous les souvenirs de leur gloire. Ils n'avoient pas une blessure qui ne leur rappelât un engagement pris envers la patrie, et ils ne

pensoient pas que de nouveaux serments pussent les dégager des serments du passé si librement jurés. Ceux-là ne voyoient dans l'établissement de l'empire que la tentative effrontée d'un aventurier qui n'étoit rien que par eux, et qui tomberoit, couvert des risées du monde entier, dès qu'il leur plairoit de se retirer de dessous son pavois. Le reste se composoit des hommes de tête et d'exécution qui, fatigués de laisser les destinées de l'État à la merci de quelques sophistes revêtus pour tout mérite d'une certaine popularité de gazettes, et dont les droits politiques se réduisoient à l'abondance intarissable d'une sotte phraséologie, balançoient depuis long-temps à se saisir du pouvoir, quand il tomba, comme un fruit mûr, dans les mains de Bonaparte. Comme l'ambition juge toujours mal les titres de ses rivaux, parce qu'elle est trop préoccupée de la valeur des siens, il n'y

en avoit pas un qui ne plaignît intérieurement la France d'être échue en partage à un pareil maître, quand la nature sembloit avior d'avance imprimé sur un autre front la place du diadème. Cette fraction entreprenante et décidée de l'opposition militaire n'affectoit aucune bannière en particulier, mais elle passoit incessamment de l'une à l'autre, suivant les lieux et les temps, toujours prête à s'en emparer quand elle verroit s'y attacher l'espérance d'un succès : royaliste, pour régner sous le nom des princes légitimes ; républicaine, pour donner des lois à la République.

Toute menaçante qu'elle dût paroître d'abord pour le trône impérial, par le nombre et par la qualité des personnes, si l'on considère que cette conjuration permanente n'avoit d'ailleurs aucun centre d'action, ou que le centre fortuit, autour duquel elle se

hâtoit de se presser un moment, ne tardoit jamais à se déplacer; que les agents de l'ancienne dynastie, contents de gagner sans péril un salaire sans objet et sans résultats, étoient généralement trop inhabiles pour mettre les éléments les plus précieux à profit; que les puritains de la révolution, compromis par des excès encore récents, accusés par des plaies qui saignoient encore, ne pouvoient appuyer d'aucune force morale celle d'une coalition généreuse et indépendante, qui sembloit animée de vues nouvelles, et tendre vers un but dégagé de toutes les déceptions populaires, on concevra sans peine que cette phalange insaisissable se soit dérobée long-temps aux proscriptions qui décimoient les factions civiles. Napoléon, frappé de l'impossibilité de la réduire en masse, prit le parti sage et infaillible d'en briser lentement les liens par des mesures de détails. La guerre, si

utile à sa politique extérieure, ne servit pas moins efficacement, sous ce rapport, sa politique du dedans. L'institution de la Légion-d'Honneur lui donna les plus irrésolus. Le champ de bataille dévora les plus braves. Les plus hasardeux et les plus maladroits se livrèrent d'eux-mêmes à la police et aux tribunaux. On relégua dans des gouvernements obscurs quelques chefs énergiques et opiniâtres, mais privés de cette puissance individuelle qui s'attache à la célébrité, et dont l'action expansive s'anéantissoit dans l'isolement. On parqua des corps d'officiers suspects dans une garnison éloignée, comme dans un lazaret politique. La ville qui me servoit alors de prison en contenoit une assez grande quantité. Je ne parlerai que de ceux qui ont été mes amis, et, parmi eux, que de ceux qui laisseront un nom à l'histoire.

Ceux de mes lecteurs qui ne connoissent les hommes publics que par certains de nos journaux d'opposition, et qui n'ont par conséquent jamais distingué la cause du pays de celle de l'empire, admettront difficilement que l'Empereur ait pu compter le général Foy au nombre de ses ennemis. Foy étoit cependant trop ardemment épris de la liberté pour le haïr médiocrement; mais sa haine étoit mesurée et réfléchie, plus en sentiment qu'en action, plus persistante qu'impétueuse, plus disposée à de nobles résistances qu'à des aggressions téméraires. La douceur de ses mœurs, qui le détournoit de tous les partis extrêmes; une loyauté d'âme qu'effrayoit la seule idée de la dissimulation et du mensonge; une répugnance prononcée pour ces alliances monstrueuses que le mouvement des intrigues politiques rend quelquefois inévitables, et qui forcent un caractère délicat et fier à transiger avec

sa pudeur; par-dessus tout une conscience religieuse du devoir, un respect rigide pour la subordination, cette reine des camps et du monde, ne lui auroient jamais permis de s'engager de fait dans une conspiration libératrice, où il auroit fallu acheter le triomphe aux dépens d'une consigne. Enfin, si on ose l'avouer, Foy s'étoit trompé alors, comme tant d'autres, sur la portée réelle des facultés de Napoléon. Il le regardoit comme un soldat heureux, qui n'avoit ni solidité dans le jugement, ni grandeur dans les conceptions, ni ressources dans l'esprit, et qui, en s'imposant les embarras et la représentation d'une cour, avoit fait justice de lui-même par le ridicule. Il devint depuis, je le crois, son admirateur sincère, car la sincérité fut le caractère de tous ses sentiments; mais son admiration dut être fière et indépendante comme sa haine. Il n'y avoit rien dans le cœur de Foy

qui pût sympathiser avec le dévouement d'un esclave.

Foy commandoit à cette époque le 5e régiment d'artillerie à cheval, où sa jolie figure et ses excellentes manières ne le distinguoient pas moins que son grade au milieu d'une brillante élite d'officiers. Il avoit déjà, et plus habituellement peut-être, cet air de tête vif et impérieux dont tout le monde se souvient, et qui exprimoit, à vingt-cinq ans, l'assurance d'une confiance légitime, mais qu'on trouvoit un peu suffisante. Le reste de ses traits étoit loin de porter encore cette empreinte sévère que leur ont donné depuis la méditation, la fatigue et la maladie. Ses formes potelées et un peu féminines, son embonpoint frais et fleuri, sa bouche vermeille et ses joues rosées relevoient même, par un contraste frappant, la fierté de son regard.

Il auroit pu se déguiser en femme chez Lycomède, mais il n'auroit pas été besoin de lui montrer un glaive pour lui faire trahir son sexe. Le moindre éclair de ses yeux auroit révélé Achille.

Dans un cercle composé de ses amis, où le tour de la conversation exigeoit pourtant quelques frais, il parloit beaucoup et très-bien sur tous les sujets, mais avec moins d'enthousiasme que d'élégance, avec moins d'originalité que de coquetterie. Le sarcasme, que la maturité de l'âge et l'austérité des habitudes parlementaires lui ont sans doute interdit dans sa carrière oratoire, étoit en ce temps-là sa figure favorite. Je ne crois pas que personne l'ait jamais manié avec une verve plus incisive et plus pénétrante. Ses ennemis politiques doivent lui savoir gré de n'en avoir pas usé contre eux. Il leur a fait grâce de la pièce la plus

redoutable de son armure de tribun. Ce trait sanglant du discours, servi chez lui par un organe ferme et un peu strident, comme celui d'un homme qui parle les dents serrées, et qu'accompagnoit, de la manière la plus expressive, un certain mouvement dédaigneux de la lèvre supérieure qui lui étoit familier, se compensoit d'ailleurs par des tours d'une politesse si exquise, qu'il auroit été de mauvais ton et de mauvais goût de s'en offenser. Il tuoit son adversaire, mais il ne le blessoit pas. Le mot restoit, et la discussion finissoit là.

Il y a loin, je l'avoue, de ces foibles esquisses à la grande image de Foy parvenu aux premiers honneurs de la tribune, et je les recueille cependant avec une sorte d'amour, parce que je me croirois heureux de trouver quelque part de semblables détails sur les jeunes années de quelques hommes

de l'antiquité auxquels j'associe volontiers celui-ci dans le culte de mes souvenirs, comme Epaminondas et Philopœmen.

Le colonel Foy étoit donc un adversaire redoutable pour un tyran mal affermi, car il réunissoit toutes les qualités qui recommandent la parole de l'homme, la bonne foi et le courage, le génie et la vertu ; mais ce n'étoit pas un affranchisseur de peuples. Il avoit la causticité déchirante, la *bouderie sublime* et la dignité de caractère du jeune Caton ; mais il n'en avoit pas l'abnégation stoïque. Epris de tout ce qui se fait aimer, il étoit peu d'objets d'une généreuse ambition qu'il n'eût sacrifiés à la liberté ; il n'en étoit point qu'il n'eût sacrifiés à la gloire. L'étendard de la patrie est toujours au milieu des peuples et de leur affection ; il crut avec raison peut-être qu'il ne dérogeoit pas à flotter sur une armée triomphante. Il

se rappela sans doute, en s'y rangeant avec d'autres braves, le mot chevaleresque de François Ier : *Tout est perdu, fors l'honneur;* et il ne pensa plus qu'à conserver ce dépôt sacré, sauf et pur, jusqu'à l'époque où il lui seroit permis de servir, dans d'autres combats, les intérêts intimes du pays, sous un ordre de choses plus propice à la justice et à la vérité.

Heureux les hommes qui ont pu remplir comme lui toutes les conditions d'une destinée complète!

Le général Mallet,

LE COLONEL OUDET.

Ce n'est heureusement pas une chose rare qu'un homme qui désire fermement le bonheur du plus grand nombre, avec l'envie d'y contribuer de ses efforts et de ses sacrifices. Ce n'est pas une qualité introuvable que le jugement qui fait percevoir les moyens les plus praticables d'amélioration dans les

affaires publiques, et même que l'esprit d'exécution qui convient le mieux pour les mettre en œuvre. Ce n'est pas un phénomène qu'une pensée hardie servie par des organes actifs, et qui se manifeste incessamment malgré tous les obstacles : mais je n'en suis pas moins convaincu qu'il n'y a rien de plus extraordinaire et de plus digne d'attention dans l'histoire de l'esprit humain que l'idéal psychologique d'un conspirateur complet.

Si l'on examine que ce personnage, comme je le comprends, doit être pur de toute vue personnelle ; car s'il agit dans l'intérêt de sa fortune, ce n'est plus qu'un spéculateur affreux qui joue la vie des hommes à une loterie où il a seul à gagner ; s'il agit dans l'intérêt de son agrandissement, ce n'est qu'un ambitieux qui sacrifie à quelques jouissances passagères de l'orgueil tout l'avenir des nations ;

Si l'on ajoute à ce premier trait le trait principal de son caractère, c'est que cette abnégation n'est pas seulement passive, comme celle qu'on a droit d'attendre des vertus communes, et qu'elle réagit sur ses affections les plus innocentes et les plus naturelles; c'est que, du moment qu'il se lie au projet qu'il a conçu ou accepté, il brise en même temps tous les liens qui l'attachoient ailleurs; c'est qu'il cesse d'être tout ce que la nature et la société l'avoient fait, pour devenir, de son choix, l'instrument aveugle d'une fatalité qui ne reconnoît ni penchants ni devoirs; c'est que la distinction du bien et du mal s'efface à ses yeux pour faire place à une idée fixe dont le reste des hommes n'ont pas le secret;

Si on lui tient compte de cette position tout-à-fait extra-sociale, où ses rapports sont réglés par des convenances inexplica-

bles hors du monde que les circonstances lui ont donné, où il a besoin de transiger à tout moment avec des obligations nouvelles et inattendues, timide et obséquieux devant l'insolence, inquiet et réservé envers le courage, souple auprès de l'incapacité hautaine, complaisant avec le crime!...

Si l'on considère que, pour tout résultat de ses incroyables tentatives, il aboutit au ridicule s'il se laisse abattre par le découragement et la douleur; au supplice et à l'opprobre s'il échoue, comme cela arrive presque toujours; à la nullité et à l'oubli s'il réussit, comme cela n'arrive presque jamais;

Si, dans la chance presque impossible du succès, on pense que ses travaux ne tendent pour lui qu'à une situation équivoque et suspecte, où il est poursuivi jusqu'au tombeau de la haine des passions qu'il a dé-

jouées, de la défiance et des embûches de celles dont il a, sans le vouloir, assuré le triomphe; on conviendra que ce rôle d'une extravagance sublime ne convient qu'à un insensé ou qu'à un grand homme, et que le plus parfait des conspirateurs tient presque également de l'un et de l'autre.

La force des événements, la nécessité des circonstances, l'entraînement irrésistible des premières démarches, la solidarité ineffaçable des premières affections, m'ont jeté pendant dix ans de ma vie dans la sphère agitée des conspirations. J'ai vu beaucoup de ces hommes qu'on appelle conspirateurs, et qui font profession, par goût ou par le malheur de leur destinée, de livrer une guerre occulte à l'ordre établi. En retranchant de ce nombre les ambitieux que le désappointement de leurs folles espérances a aigris contre tous les pouvoirs qui se passent

d'eux; les esprits vains et superbes qui s'irritent contre leur nullité, et que le dédain du parti vainqueur ulcère d'un besoin de vengeance incurable; les aventuriers sans ressources qui embrassent toutes les causes désespérées pour tenir à quelque chose, et qui jouent des chances perdues d'avance pour fatiguer l'obstination de la fortune; les caractères turbulents que le besoin d'une activité périlleuse consume sourdement, et dont la vie entière n'est qu'un laborieux suicide, varié par quelques péripéties éclatantes, je saurois à peine ce que c'est qu'un conspirateur si je n'avois été l'ami de Malet.

La nature avoit formé celui-là pour troubler le sommeil des tyrans. Elle lui avoit dit : Conspire, c'est ta vocation, et il conspiroit comme on existe, comme on respire. Toutes les facultés de son organisation étoient à l'unisson de cette volonté dominante : une fermeté inflexible, une perti-

nacité infatigable, une trempe de courage à l'épreuve des persécutions et des tortures, une force physique à rompre du fer. Malet n'avoit pas une très-grande taille, mais elle étoit bien prise, ample, robuste, imposante. Ses épaules étoient larges et un peu voûtées comme elles le sont ordinairement dans les hommes de race militaire. Son cou étoit court, et sa tête grande dans toutes les dimensions; son front peu élevé, mais très-développé, blanc, pur, ouvert, sans rides. Son nez avoit les arètes saillantes, le méplat vaste et charnu, les narines épanouies d'un cheval impatient et fougueux. Sa bouche étoit épaisse et un peu proéminente, son menton rogné et anguleux, ses mandibules fortes et carrées, tous ses os énormes. Avec moins de finesse et d'aménité dans le regard, il ressembloit beaucoup à Pichegru. Il auroit pu poser pour son portrait. Il portoit, comme lui, imprimé dans tout son aspect le type

du montagnard franc-comtois, qui est celui de certaines peuplades tartares et des Maïnotes d'aujourd'hui. On comprend sans peine qu'un tel homme ait été jeté dans le moule d'Agis et de Léonidas.

Malet étoit noble. Je ne sais s'il n'étoit pas comte. Il avoit reçu l'éducation de son rang. Il en prenoit aisément les manières dans un certain monde, mais plutôt par condescendance que par sympathie. En général, il recherchoit les gens simples, les habitudes bourgeoises, les conversations d'abandon. Il prenoit plaisir alors à se livrer, à s'ouvrir, à disputer; car son énergie brusque et tranchante se prêtoit mal aux convenances d'une discussion méthodique. Il aimoit le jeu sans spéculation, sans calcul, pour s'émouvoir, pour s'agiter. Il aimoit les femmes passionnément, mais d'une ardeur qui n'avoit rien de romanesque, et

dont les objets passagers faisoient rarement honneur à la délicatesse de son goût. Il disoit qu'il les avoit adorées toutes, et qu'il n'en avoit chéri qu'une : c'étoit la sienne ; et on verra qu'il avoit raison. Sa constitution athlétique, réglée par une volonté moins forte, auroit pu le porter à quelques excès, jamais à une foiblesse. Malet, dégagé des principes fixes qui le dirigeoient, seroit peut-être devenu criminel ; il ne seroit jamais devenu vicieux. Il n'y avoit rien en lui que de grand, et le vice est petit. Bonaparte, qui ne le craignoit pas, mais qui le haïssoit, chercha souvent à le surprendre dans des fautes de conduite ; il ne parvint pas même à couvrir ses injustices d'un prétexte. On n'eut pas de peine à le compromettre : on ne put pas l'accuser ; et Malet est le seul martyr de la liberté dont la calomnie ait respecté le tombeau.

Malet avoit beaucoup d'esprit naturel,

une certaine instruction acquise, de la facilité à s'exprimer quand il obéissoit à une émotion profonde. Il n'étoit d'ailleurs ni disert ni éloquent. L'ascendant qu'il exerçoit dans un entretien animé, il le devoit à une expression brusque et naïve, quelquefois sententieuse, quelquefois grivoise, souvent énergique et pittoresque, dont la forme se gravoit facilement dans la mémoire. Son langage participoit de sa physionomie. Il étoit ferme, arrêté, résolu. Malheureusement pour ma gloire je n'étois pas assis à côté de lui pour entendre ses dernières paroles; mais ce qui m'en est parvenu aux extrémités de l'Europe semble dérobé à Plutarque. Deux jeunes gens très-spirituels l'ont fait parler dans un drame si vrai, qu'on le croiroit écrit en présence des faits. Lahorie, avec son insouciance philosophique et sa cuisante ironie; Boutreux, avec sa candeur sentimentale et passionnée; le logicien

Picquerel, qui couvroit d'une apparence rustique et soldatesque une rare droiture de sens et une rare délicatesse de tact, auroient mérité, dans cette esquisse ingénieuse, une place plus large; mais si les auteurs n'ont pas recueilli de la bouche même de Malet sa phrase concise, pleine, austère et mordante, ils l'ont certainement devinée. Il y a plus que du talent d'esprit dans une pareille rencontre, il y a du talent d'âme.

Je ne donnerai qu'un exemple du bonheur de soudaineté qui caractérisoit quelquefois la répartie de Malet, parce qu'il met en jeu, sous son véritable jour, l'esprit de deux hommes dont la mémoire vivra éternellement. Un soir que le mouvement impétueux de la conversation avoit forcé le dernier retranchement de Foy, qui répugnoit, comme je l'ai dit, à toutes les levées

de bouclier contre l'autorité militaire, il crut échapper, à son ordinaire, aux embarras de la discussion par une de ces figures épigrammatiques qui ne lui manquoient jamais, et dont sa physionomie dédaigneuse faisoit admirablement valoir le sel. « Il est » peut-être beau, dit-il, mais il est presque » toujours ridicule de faire l'office d'un le- » vier quand on n'est qu'une allumette. » » — Avec une allumette, répondit froide- » ment Malet, on n'a pas besoin de levier; » on ne soulève pas le monde : on le brûle. »

J'ai dit que Bonaparte ne redoutoit pas Malet. Il n'a pu l'apprécier tout entier que par sa dernière entreprise. Malet s'etoit retranché jusqu'alors contre le soupçon, derrière son audace elle-même. A la violence de sa haine expansive, à l'indiscrétion peut-être affectée de sa colère, il auroit été difficile de lui supposer des projets gravement médités, un plan de conduite mystérieux et

bien conduit, un but invariable vers lequel il tendoit plus directement que jamais, quand la manifestation extérieure de ses sentiments ne déceloit qu'une opposition impuissante, évaporée en vaines paroles. Cet art, car c'en étoit un, de livrer toute sa pensée à la défiance, pour lui dérober une action lente, progressive et calculée, me paroît le chef-d'œuvre du conspirateur. Il rappelle le stratagème de ce général qui couvre de feux son camp, pour tourner, par des sentiers obscurs, celui de l'ennemi, et y tomber inattendu comme la foudre.

C'est une question pour beaucoup de monde que de savoir quelle étoit l'opinion que Malet auroit ouvertement adoptée, s'il avoit eu à choisir entre toutes celles qui partageoient alors le pays. Ce n'est certainement pas une question pour moi, mais il s'agit de la poser exactement. Malet avoit

suivi le mouvement de la révolution avec toute la franchise de son caractère, avec toute la générosité de ses sentiments, en s'indignant contre les excès et les fureurs des partis, et en embrassant d'une loyale estime les opinions les plus opposées au succès de sa cause d'affection, quand elles portoient en elles des garanties évidentes de bonne foi. Il ne parloit qu'avec respect des grandes victimes de nos désordres politiques; il professoit pour les Vendéens une admiration qui alloit jusqu'à l'enthousiasme: « Heureux Bourbons! disoit-il, le dévouement » de la Vendée, c'est l'apothéose d'une dy- » nastie! » Il blâmoit amèrement l'émigration, non parce qu'elle étoit un témoignage de fidélité à l'institution ancienne, mais parce que ce témoignage stérile n'avoit eu, selon lui, pour résultat que de déplacer le ressort d'un grand procès de famille, en livrant à l'intervention toujours honteuse de

l'étranger des intérêts dont la solution ne devoit appartenir qu'à notre courage. Il n'avoit point d'objections contre la monarchie constitutionnelle, qu'il regardoit comme un excellent gouvernement, et il fut un des premiers à souscrire à ce pacte d'alliance qui auroit suffi pour renverser l'empire, s'il eût été embrassé avec la même bonne foi des deux parts, condition essentielle d'un succès trahi par de folles et absurdes déceptions sur lesquelles j'aurai l'occasion de revenir une autre fois (1). Malet, très-décidé, très-opiniâtre même, en tout ce qui constituoit le principe essentiel de sa pensée

(1) Je n'y reviendrai plus. Les circonstances actuelles ont résolu la question; mais j'avais besoin de rappeler que ces pages sont du nombre de celles que j'ai publiées long-temps avant nos dernières révolutions. Le monde a pu changer d'aspect. Malet n'en changeoit pas, et ma conscience d'écrivain a été fidèle à sa mémoire.

politique, concevoit mieux que personne combien la nécessité des événements peut amener de modifications indispensables dans les applications d'une idée spéculative, dans les pratiques d'une théorie. Notre institution actuelle a donc perdu en lui un apôtre et un défenseur; mais son rêve favori, c'étoit la république. Il avoit vécu pour une république idéale, c'est pour elle qu'il est mort; et si la monarchie doit des regrets à sa cendre, si tous les partis lui doivent des hommages, les républicains seuls lui doivent un culte.

Au reste, et quel que fût le but politique de Malet, il devoit s'appuyer pour y parvenir sur une masse forte de volonté et d'action, qui s'y dévouât sans arrière-pensée, et qui apportât, dans ce contrat de vie et de mort que font les conspirateurs, une soumission sans réserve. On ne pouvoit, il faut

le dire, chercher alors cette franchise de résolution que dans un parti, et ce parti étoit précisément celui que des expériences récentes avoient le plus universellement déconsidéré. La cause des jacobins étoit perdue quand Bonaparte arriva au pouvoir suprême, et il n'y arriva que parce qu'elle étoit perdue. Personne ne vouloit de la révolution comme on l'avoit faite, et on ne supposoit pas que les jacobins pussent la vouloir autrement. Les projets de Malet, expliqués en apparence par les adhérents qu'il s'étoit choisis, n'avoient donc rien de redoutable. On le dédaigna comme le chef d'un club obscur, où s'essayoit innocemment la palingénésie d'un système impossible. On ignora que la tradition des formes révolutionnaires s'effaçoit peu à peu dans les âmes qui l'avoient nourrie avec le plus de ferveur, pour faire place à une haine décidée et personnelle, qui, en désespoir de

la vieille cause, s'attacheroit à toutes les causes où elle trouveroit des expectatives de triomphe et de vengeance. Le premier tyran venu auroit été bon au parti de la révolution contre le fils apostat de la révolution qui avoit tué sa mère. Toutes les opinions furent admises, moyennant qu'elles eussent une torche à brandir et un poignard à enfoncer. Le parti de l'ancienne dynastie étoit large encore dans sa base. On se transporta de bonne foi sur son terrain; mais on s'y transporta avec armes et bagages, en poussant un cri de liberté qui parut être entendu. C'est là que la monarchie constitutionnelle se composa de concessions réciproques, douze ans avant d'être écrite dans la Charte. Cette alliance spontanée eut quelque chose de sublime. Si elle est jamais racontée par un philosophe, elle fournira des pages magnifiques à l'histoire.

On se persuaderoit difficilement aujour-

d'hui que des éléments si dissemblables eussent pu se fondre sans agitation et sans combat. Dans ce temps-là, ce fut chose aisée, parce que les passions politiques n'étoient pas encore arrivées à cet âge mûr de la spéculation, où toute la conduite des hommes de parti s'est savamment subordonnée à des combinaisons d'intérêt. Les opinions étoient encore dans leur verdeur et dans leur ingénuité; généreuses, parce qu'elles avoient leurs racines dans l'âme; puissantes, parce qu'elles étoient jeunes; indulgentes et miséricordieuses, parce qu'elles avoient été opprimées tour à tour. D'ailleurs, la tyrannie nouvelle tendoit, sans le savoir, à séparer de plus en plus, comme un jugement infaillible, toute l'ivraie du bon grain. Les ambitieux se tournoient vers la gloire; les cupides, vers la fortune; les lâches, vers l'obéissance; les égoïstes, vers le repos. Il ne restoit dans nos rangs que ce qui avoit ré-

sisté à toutes ces épreuves, soit par conviction, soit par opiniâtreté, soit par désespoir, et les mauvaises vues se trahissoient d'elles-mêmes par l'indécision ou par la témérité de l'entreprise, par l'exagération ou par la méticulosité du conseil. Enfin, les pensées vraiment nobles se touchent toujours en quelque point; et, comme nous trouvâmes d'abord, nous autres enfants perdus de cette monarchie dont nous n'avions connu que les malheurs et dont nous ne devions jamais partager que les périls, de vives et touchantes sympathies dans le cœur énergique des amants de la liberté, ils trouvèrent en nous une adhésion loyale aux sentiments que la révolution avoit développés, aux améliorations qu'elle avoit acquises. On fut étonné, en s'entendant si aisément, de ne s'être pas toujours entendus, car on ne vouloit au fond que la même chose; et il en est toujours ainsi dans cette noble élite des par-

tis qui se dévoue pour eux, parce que c'est là que vivent toutes les vertus d'une nation tourmentée par les guerres civiles. Quand une cause a triomphé, ce n'est plus cela. Les passions honteuses, qui se tenoient cachées durant le péril, reviennent à surgir, étonnées elles-mêmes de palpiter d'un zèle qu'on ne leur connoissoit pas. Elles enveloppent, elles obsèdent le pouvoir; elles offusquent ses yeux inexercés de mensonges sur le passé, de chimères sur l'avenir; elles finissent par prévaloir sur la vérité; elles refoulent, à force de honte, dans les âmes droites et sincères, les sentiments dont elles font parade; elles réduisent le désintéressement et l'honneur à rougir de leurs sacrifices et de leur dévoûment trompé. — Alors l'illusion passe, et tous les enthousiasmes de la vie ont besoin d'illusion, comme l'amour.

Les cas réservés des transactions politiques de ce temps-là étoient en petit nombre, et quand il devenoit indispensable de les aborder, c'étoit avec une bonne foi si large, que jamais les débats qui en résultoient n'ont dégénéré en dissentiments et en aigreur. Je me souviens que la couleur et l'inscription du drapeau d'une armée insurrectionnelle qui, par parenthèse, n'existoit pas, donnèrent un jour occasion à une de ces polémiques verbales qui finissent quelquefois par être chaudes et bruyantes, même quand elles n'ont rien de haineux. L'éclat de cette contestation d'étourdis troubla le repos de Malet, qui travailloit dans son cabinet; il sortit : « Eh bien! messieurs, dit-il, où est » la difficulté qui vous embarrasse? Il ne » s'agit entre nous ni de choix, ni de pré- » séance. Le drapeau français est blanc aux » flammes tricolores; il porte d'un côté : » *Vive le Roi!* de l'autre : *Vive la liberté!* et

» qui m'aime me suive! » La discussion finit là.

L'intérieur même de la famille de Malet offroit un exemple remarquable de cette unité de volonté des grandes âmes que ne peuvent ni détruire ni altérer des différences de sentiments qui paroissent inconciliables entre les âmes vulgaires. Mademoiselle de Joussaud, devenue madame de Malet, et sortie comme son mari des rangs de la noblesse, avoit été destinée au couvent. Elle avoit puisé dans sa première éducation, dans celle de l'état sévère auquel elle étoit réservée, et surtout dans son cœur, des idées fortes et sérieuses, pleines de naïveté, de désintéressement et de grandeur, mais qui se rattachoient plus ou moins aux formes et aux souvenirs de l'ancienne institution; elle étoit dévote et aristocrate, mais sans superstition et sans orgueil, au milieu

de ces conciliabules turbulents où venoient éclater toutes les passions de la jeune France, et elle n'y inspiroit qu'admiration et respect. Madame de Malet, que nous venons de perdre, et que nous pleurerons toujours, n'avoit jamais été ni très-belle ni très-jolie. Elle étoit charmante. La souplesse gracieuse d'une taille divine, *incessu patuit dea*, relevée par tout ce que l'élégance de la toilette peut ajouter à l'élégance des manières, entraînoit tous les cœurs après elle. On sentoit à la voir qu'elle avoit des droits à commander, et qu'elle ne les résignoit que par un effort sublime de sa raison. Son teint, même dans sa jeunesse, manquoit de fraîcheur et de vie. Un faux trait remarquable dans l'œil jetoit sur ses traits je ne sais quoi de mélancolique et de sinistre, comme le pressentiment habituel d'un avenir tragique; et cette expression fascinoit l'âme. Le son de sa voix, pur, ferme et pénétrant, contribuoit à en-

tretenir l'effet de cette première émotion. Inaccessible d'ailleurs à toutes les foiblesses d'âme qui accompagnent dans son sexe une vie pleine d'agitations et de hasards, il n'y avoit rien d'une femme dans sa participation aux projets de Malet. Si elle avoit une objection contre le danger, c'est quand il lui paroissoit inutile. Elle n'en avoit jamais contre la mort. La catastrophe de Malet trouva en elle la digne veuve d'un grand homme. Tendre épouse et tendre mère, elle a sans doute versé bien des larmes dans le secret de sa longue prison; personne ne les a vues. Il lui en coûtoit peu de renoncer aux joies du monde; je doute qu'elle ait souri une fois, si ce n'est à son fils; mais son austérité devint plus solennelle encore sous le deuil d'un héros. On n'avoit pas besoin de voir dans ses mains l'urne de Pompée, pour reconnoître Cornélie. Aussi Napoléon l'apprécia dignement : il lui laissa des fers. Il est

probable toutefois que le nom de madame de Malet n'occupera jamais une ligne dans l'histoire : et je l'avoue, si je pouvois attacher quelque importance à mes souvenirs écrits, c'est aujourd'hui seulement que je voudrois les fixer d'une manière immortelle. Il arrivera un jour peut-être où le génie de Malet, ressuscité par une muse nationale, apparoîtra sur notre théâtre pour dévouer la tyrannie à l'exécration des siècles. Que le poète n'hésite pas alors à secouer les lisières de la tragédie de collége et d'académie ; qu'il ne craigne pas, comme Voltaire, de placer la noble image de Porcie à côté de celle de Brutus ; et si quelque chose encore manque à son inspiration, ce ne sera pas le modèle. Celle de Plutarque et de Shakspeare n'est pas allée plus haut.

Tous les officiers qui entouroient immédiatement l'adjudant-général se ressentoient

de l'influence de cette âme puissante, et concouroient plus ou moins à ses desseins soit par une volonté agissante, soit par des dispositions assurées que le premier évènement devoit mettre en œuvre. Aucun n'étoit plus propre à jouer un rôle remarquable dans l'exécution, aucun surtout n'avoit pris plus d'ascendant en théorie dans ces spéculations aventureuses, que le premier adjoint de Malet, le chef de bataillon Oudet, depuis major de différens régimens, et mort colonel à Wagram, le 6 juillet 1809, après avoir été fait général de brigade et baron sur le champ de bataille.

Au moment de parler d'Oudet, je sens que ce que j'ai à en dire sera suspect d'enthousiasme et de préventions romanesques à la plupart des lecteurs. J'ai besoin d'affirmer que j'ai repris à froid ces pages depuis si long-temps écrites, que je les ai relues

avec cette impassibilité que donne une longue insouciance expérimentale, une longue habitude de retour réfléchi et quelquefois dérisoire sur les déceptions de ma jeunesse, une envie sincère de témoigner en faveur de la vérité sur les personnes et sur les choses, et un désintéressement absolu de craintes et d'espérances. J'ai besoin d'exprimer combien je suis convaincu que l'impartialité ne fut jamais plus requise que dans la biographie d'un homme qui n'a presque point laissé de nom à l'histoire, qui ne sera connu que par je ne sais quels lambeaux de mémoires apocryphes et sans autorité, ou par quelques traditions contemporaines que la mort emporte tous les jours, et dont je ferois foi tout seul devant une génération préoccupée de tant de réputations mieux constatées ou mieux servies, si ces pages survivoient quelques moments au peu de moments que j'ai à vivre. C'est

bien pénétré de cette obligation consciencieuse, bien loin des illusions admiratives de ma sensibilité de jeune homme, bien loin du prestige qui a fasciné mes premiers jugements, c'est sur une fosse fermée depuis vingt ans, que je viens déposer ces derniers hommages d'un souvenir qui n'intéresse presque plus personne chez les vivants, et qui n'aura aucun crédit dans la postérité. J'y aurois même renoncé tout-à-fait s'il n'en sortoit une considération morale qui, pour être assez vulgaire, n'en est pas moins digne de méditations : c'est que, dans la destinée du génie comme dans toutes les destinées de ce monde, la fortune joue son rôle, et que les grands caractères et les grands talents doivent moins le lustre qui les environne à eux-mêmes qu'au hasard; c'est que les renommées complètes résultent moins d'un concours extraordinaire de facultés complètes que d'un concours

favorable d'événements; c'est que la nature n'a pas tout fait pour un grand homme quand elle lui a formé l'organisation d'un grand homme, si elle ne l'a aussi fait *heureux*, dans l'acception que le monde donne à ce mot. On sent bien qu'il ne s'agit pas ici de son acception philosophique, car alors il resteroit à savoir jusqu'à quel point la célébrité la plus desirable est compatible avec le bonheur. C'est une autre question.

Il faut d'abord épuiser celle-ci, car je ne me dissimule pas que ce chapitre finira comme une préface. «Après, disent les hommes qui disent comme les enfans? « A quoi » cela devoit-il aboutir, et quels étoient les » projets de vos amis? Quel intérêt imagi- » nez-vous nous faire prendre à cet officier, » dont vous laissez ici l'histoire suspendue, » si vous ne nous rattachez à lui par quel- » que motif d'affection? »

Ce qu'il vouloit, j'avouerai d'abord que je ne le sais pas positivement, et que je doute jusqu'à un certain point qu'il l'ait su positivement lui-même, car il est du propre de ces résolutions magnanimes et extrêmes de laisser la plus grande part de leurs résultats aux événements et à la fortune. Hélas! sait-on ce que l'on veut? Ce que je sais à n'en pas douter, c'est que jamais âme plus forte et plus bienveillante ne se livra plus passionnément au bonheur des hommes. Quant à ses moyens d'exécution, au détail de ses entreprises, à leur développement commencé, à leurs conséquences positives et vivantes, il ne faudra pas les chercher ici. Je n'ai ni le pouvoir ni la volonté de les expliquer; et toute ma réponse sera dans un mot, qui est, à la vérité, pour toutes les questions possibles, la plus pleine, la plus absolue, la plus irréplicable des solutions : QU'IMPORTE?

Qu'importent, dans l'état actuel des sociétés, les effets d'un dévouement individuel, aussi intense, aussi actif, aussi puissant qu'on le suppose? Par quel miracle, et en quelle étrange circonstance pourroient-ils prévaloir contre les lois éternelles qui régissent tout ce qui existe, et qui rendent la dissolution progressive des corps politiques aussi infaillible que celle des formes de l'être matériel? Comment parviendroient-ils à empêcher, à retarder l'anéantissement d'une civilisation cadavre dont l'âme s'en est allée? Chez les peuples vieillis, l'abîme de Curtius ne se referme plus, et celui qui s'y jette est une dupe.

Et puis qu'est-ce qu'une conspiration quand elle n'a pas remué le monde, et quelle ne lègue pas un nouvel ordre de choses aux siècles à venir? Un mauvais drame sans plan et sans dénouement; une

représentation imparfaite arrêtée à la première scène, parce que les acteurs ne savoient pas leur rôle, ou que le public rebuté n'a pas voulu attendre la fin, et qui ne mérite pas même les honneurs de la parodie.

Qu'est-ce qu'un homme de génie qui a manqué sa vie? Qu'est-ce pour la postérité que le Milton inconnu, le Hampden obscur du cimetière de Gray, sinon une fiction de poète? — Que seroit Malet lui-même, autre chose qu'un tapageur de nuit, échappé de la salle de discipline pour fomenter une sédition de caserne, si sa mort n'avoit jeté un lustre ineffaçable sur sa vie? Otez-lui l'auréole immortelle que le feu de la plaine de Grenelle a tracée autour de sa tête, et votre génération raisonneuse va le reléguer à Bicêtre!

« En dernière analyse, ajoutera-t-on, las

» du monde positif de l'histoire que votre
» scepticisme maussade vous fait trouver
» plus ridicule encore que celui de la vie
» privée, vous avez cherché à vous consoler
» dans des apothéoses fantastiques de la
» petitesse de nos grands hommes, et du
» néant de nos réputations. Si le nom de
» votre Oudet ne réveilloit dans le souve-
» nir d'une génération encore virile des
» souvenirs de bravoure et de vertu mili-
» taire auxquels vos éloges ne pourroient
» rien ajouter, on seroit tenté de le rejeter
» avec dédain au rang des personnages
» imaginaires de vos romans oubliés.... »

QU'IMPORTE ?

Le Colonel Oudet,

CONTINUATION.

Jacques-Joseph Oudet, dont il est question ici, étoit né à Maynal, village aux environs de Lons-le-Saulnier, département du Jura, d'une famille honorable et aisée. On l'avoit destiné au barreau ou à l'église, et des études fortes le préparoient à se montrer avec éclat dans l'une ou l'autre de ces carrières, quand la guerre lui en ouvrit une

troisième, pour laquelle il étoit essentiellement fait. Il partit comme volontaire dans un des premiers bataillons du Jura, avant d'avoir atteint sa dix-septième année, et gagna ses grades sur le champ de bataille. Chacun d'eux lui coûta de graves blessures qui jetèrent de longs intervalles dans ses services, et diminuèrent, à chaque degré d'avancement qu'il obtenoit, les chances de son avancement progressif. Bonaparte, qui l'avoit particulièrement connu, qui avoit apprécié son courage et son caractère, et qui le nommoit quelquefois avec une estime froide et boudeuse, le trouva parmi les chefs de l'opposition militaire, lors de son avénement au consulat. Il n'est peut-être personne dans l'armée qui n'ait entendu parler de cet officier supérieur qu'on vit sortir des rangs quelques jours avant la bataille de Marengo, et s'avancer jusqu'au cheval du consul : « Que voulez-vous? lui

dit celui-ci. — Je veux m'assurer par mes » yeux, répondit-il, que tu es en effet ce » Bonaparte avec lequel nous avons con- » quis l'Italie, et non pas un imposteur paré » de son nom pour opprimer la République » et assassiner la liberté. » Cet officier étoit Oudet. Peu de temps après, il eut la cuisse percée d'une balle, et le bras fracassé par un biscayen. Contre toute espérance, il guérit sans amputation, mais il ne rentra dans aucun corps. On exerça envers lui cet ostracisme des états-majors qui n'étoit qu'une espèce de mise en surveillance honorifique. On le fit adjoint de Malet, comme pour concentrer des éléments dangereux, mais dont la cohésion n'augmentoit pas la nuisibilité sur un point connu, facile à observer, et d'ailleurs assez éloigné du mouvement des masses. C'est ainsi qu'on place les magasins à poudre hors de l'enceinte des villes. Ce rapprochement fut, au reste, d'un

tact bien judicieux ou d'une prévision bien extraordinaire. Certainement l'histoire elle-même ne réunira jamais deux noms plus dignes d'être ensemble.

L'extérieur d'Oudet n'a pu s'effacer de la mémoire d'aucun de ceux qui l'ont connu. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n'y en a peut-être point qui se soient distinguées par une spécialité plus saisissante. Ce que l'on remarquoit en lui, c'étoit moins la mâle élégance d'une taille robuste, mais svelte et bien prise, c'étoit moins la régularité d'une figure noble et douce, que l'harmonie expressive qui résultoit de l'ensemble de ses formes, de ses traits et de sa physionomie, et qui éveilloit du premier abord, dans tous les cœurs, un sentiment de bienveillance, de tendresse et de soumission. Cet ascendant n'a rien de chimérique; il n'est point d'homme

qui ne l'ait senti plus ou moins dans l'âge des premières impressions, et qui ne se souvienne de l'empire que prend alors sur l'âme une de ces combinaisons particulières et caractéristiques de linéaments et de signes, indifférents quand ils sont isolés, pleins de séduction et de puissance par le seul fait de leur sympathie; le mouvement d'une boucle de cheveux, le pli d'un angle de la bouche, le jeu piquant d'une tache ou d'une cicatrice sur la blancheur de la peau; mais en Oudet, cet ascendant tenoit du prestige, parce qu'il agissoit sur presque tout le monde avec la même facilité. Essentiellement doux, obligeant, poli, incapable de s'irriter contre une idée fausse ou stupide qui n'excitoit que sa pitié, profondément respectueux pour toutes les erreurs sincères, il n'a peut-être pas eu trois duels en sa vie, et chacun de ses duels lui a donné un Séide. Il savoit très-bien à quel point il portoit ce privilége

de fascination, et il mettoit quelque coquetterie à l'exercer sur les organisations les plus froides ou les plus réfractaires. Je l'ai vu passer des heures entières à la ménagerie du jardin des Plantes, les yeux fixés tour à tour sur la loge des différents animaux sauvages. Quand nous emmenions notre lion, l'autre rugissoit de douleur. Il avoit reconnu son égal ou son maître.

Je soupois tous les soirs, en ce temps-là, du potage modeste de l'étudiant, dans un mauvais petit café de la rue des Marais, qui étoit tenu par un bonhomme nommé Putode. C'étoit le rendez-vous des romantiques de l'époque, espèce de parias littéraires qui n'avoient ni drapeau, ni chef, ni journaux, ou qui n'étoient nommés dans les journaux que pour y être immolés tour à tour à ces sublimes génies du Directoire et du Consulat, dont on ne parle plus. Comme il ne

m'étoit guère permis, dans ma position d'écolier, d'approcher d'autres gens de lettres que Marie-Joseph Chénier, aussi indulgent pour les jeunes gens studieux qu'il étoit dédaigneux et amer avec les auteurs en titre, je recherchois les hommes dont je parle, de préférence à toutes les célébrités contemporaines, parce qu'ils étoient pauvres, indépendants et fiers. Là se trouvoit Ésope-Desorgues, l'Apollon le plus difforme qui ait jamais manié la lyre, espèce de Tyrtée bossu, qui n'a jamais eu de chants que pour la liberté, génie naïf tout créé pour les solennités d'une république, et dont les muses impériales auroient fait aussi un Pindare, s'il s'étoit dévoué au vainqueur. Il est mort à Charenton, dans les accès d'une monomanie que certains grands dignitaires du libéralisme privilégié trouveront certainement fort bizarre. L'insensé s'imaginoit que Bonaparte étoit un tyran,

et il le disoit à tout le monde! — Là se trouvoit le bon Villetard, jeune talent plein d'espérance, âme civique et romaine, dont un profond ressentiment des maux de la patrie, dont un *spleen* austère, mais actif et dévorant, anéantit le germe puissant dans sa fleur. — Là se trouvoit Théophile Mandar, le Las-Casas du 2 septembre, organisation géante dans un corps de pygmée, écrivain indigeste, orateur abrupt, improvisateur incohérent et fougueux, mais éloquent et inspiré, qui répondoit aux sarcasmes de Danton, sur l'exiguité de sa taille : « Il n'y » a rien de plus mince qu'un éclair, et de » plus petit qu'une étincelle! » — Là se trouvoit Moussard, l'auteur hétéroclite de ce poème de *la Libertéide*, dont les mille dixains finissent tous par le même mot, et qui, malgré la contrainte que lui imposoit ce thème baroque, et en dépit du ridicule qu'il a jeté sur toute sa conception, étonne quel-

quefois la pensée par des élans dignes d'un meilleur cadre et d'un meilleur poète.— J'aimois à y trouver surtout ses deux habitués les plus assidus, cet excellent Bonneville, le cœur le plus simple et le plus exalté que j'aie connu de ma vie, avec son imagination de thaumaturge et sa science de bénédictin, sa faconde de tribun et sa crédulité de femme, son éducation d'homme du monde et ses mœurs d'homme du peuple; et puis le vieux Mercier, plus original encore dans son langage que dans son style, phrasier sentencieux et ampoulé, mais hardi et piquant; néologue hasardeux, mais pittoresque, dont la pensée, souvent commune, sembloit presque toujours rajeunie par la nouveauté de sa forme.—Qui n'a pas vu Mercier, avec son grand chapeau d'un noir équivoque et fatigué, son habit gris de perle un peu étriqué, sa longue veste antique, chamarrée d'une broderie aux paillettes

ternies, relevées de quelques petits grains de verroterie de couleur, son jabot d'une semaine, largement saupoudré de tabac d'Espagne, et son lorgnon en sautoir? Après sa haine prononcée pour Newton, Racine et Napoléon, rien ne le préoccupoit davantage, au moment dont je vous parle, que son enthousiasme pour Lavater. Sa manie la plus familière, car il en avoit bien d'autres, étoit de juger de la destinée des hommes d'après les règles de la physiognomonie, et nul n'approchoit du modeste sanctuaire où il rendoit ses oracles sans être exposé à lui fournir le *criterium* de quelques aphorismes de la science.

C'est dans cette étrange société que je m'avisai d'introduire un jour Oudet, qui n'y étoit connu de personne. Il salua et s'assit. Mercier l'envisage, le regarde plus fixement, le contemple, et se levant ensuite

avec la majesté gourmée de la Convention et de l'Institut : « Jeune homme, dit-il, par-
» cours, puisqu'il le faut, la carrière que la
» nature t'a ouverte; mais, au nom de tous
» les nobles sentiments qui ont fait palpiter
» ton cœur, au nom de tes parents que tu
» as tendrement aimés, au nom de ta pre-
» mière maîtresse que tu n'oublieras jamais,
» au nom de tant de sang qui a été inutile-
» ment répandu pour la patrie, respecte la
» liberté! » Ce ne sont pas là ses propres expressions; mais je suis bien sûr d'en rendre le sens. Je ne peindrai pas le mouvement sympathique et approbateur qui se manifesta dans l'assemblée, l'étonnement enfantin de Bonneville, le rire à peine comprimé d'Oudet, que retenoit le respect des bienséances. « C'est Mercier, lui dis-je en me penchant à son oreille, « Mercier qui te de-
» vine; car il n'a jamais entendu parler de
» toi. » Cette anecdote de peu d'importance

a toutefois quelque chose de caractéristisque. Elle peut donner une idée de cet effet de la physionomie d'Oudet, que je n'ai pas entrepris de définir, parce qu'aucun objet connu de comparaison ne sauroit l'exprimer. C'est cet effet lui-même, mesuré sur l'impression subite, sur la sensation extemporanée d'un homme dont le goût et le jugement sont, à la vérité, fort suspects, mais auquel on ne refuseroit pas, sans injustice, le tact de la sensibilité et peut-être celui du génie.

Je décrirois un à un tous les traits d'Oudet, qui me sont parfaitement présents, que je ne me flatterois pas d'avoir reproduit en rien la moindre apparence du modèle. Il y a autre chose que des traits dans de certaines figures d'homme; et c'est cela qui ne se peint jamais.

Les blessures dont son corps étoit cicatrisé avoient épargné son visage. A peine un

coup de sabre, en partageant sa lèvre supérieure, y avoit laissé une légère trace qui coupoit verticalement sa moustache, et que l'adresse obligeante d'un artiste minutieux et coquet n'ajusteroit pas mieux dans un portrait flatté. Ses yeux, d'un bleu vague, ombragés de larges sourcils qui les recouvroient quelquefois tout entiers, avoient quelque chose d'inquiet et de confus, comme une idée encore insaisie, et qui attend d'éclore; mais si le feu de la pensée ou du sentiment venoit à s'éveiller dans leur foyer éteint, il s'illuminoit soudainement par une sorte d'opération électrique. Soit que son âme s'élançât tout à coup sur ce tableau vivant pour s'y montrer à découvert, soit que sa pupille eût, ainsi que je l'ai pensé quelquefois, la rétractilité de celle de l'aigle, on voyoit cette taie opaque et nébuleuse s'éclaircir, s'enflammer d'une lumière limpide, et, selon qu'il étoit ému, lancer

des rayons ou la foudre. Alors son succès étoit assuré. Il devenoit, tant que duroit cette impression, le plus séduisant des dialecticiens ou le plus impérieux des sophistes. Une fois qu'elle étoit passée, tout rentroit dans son état naturel; le voile retomboit sur sa prunelle, le sourcil sur sa paupière, comme le nuage sur le soleil; et si on lui rappeloit plus tard l'entraînement que cette illusion avoit produit, il ne répondoit que par le rire immodéré d'un enfant rendu à toute sa simplicité, et qui a été un moment, à son insu, possédé par un dieu.

Quoique personne ne se soit plus empressé que moi de reconnoître et d'admirer la noble éloquence du général Foy; quoique le premier témoignage que j'en rendis, dans un temps où la tribune ne s'enorgueillissoit pas encore de ses paroles, ait été accusé aussi de prévention et de fantaisie;

quoique d'anciens amis d'opinion, qui doivent se trouver en assez grand nombre parmi mes lecteurs, n'aient pas oublié que, cette fois-là du moins, ils furent obligés de souscrire à ce qu'ils appeloient les hyperboles ordinaires de mon enthousiasme, je n'ai pas la prétention d'obtenir aujourd'hui plus de créance en assurant que l'idée la plus élevée qu'on puisse se former de l'art de parler aux hommes pour les émouvoir et les instruire n'approche en rien du sentiment que laissoit à ses auditeurs une improvisation d'Oudet. Je ferois probablement naître une défiance trop légitime en ajoutant que j'ai entendu souvent Oudet à côté de Foy, et que c'est du temps où tous les jours je les entendois tous les deux que j'ai conçu cette opinion. Je prêterois même peu de crédit à mon jugement en l'appuyant du jugement de Foy, qui étoit, sur ce point, sincèrement d'accord avec le mien, puisqu'on ne man-

queroit pas d'attribuer avec quelque vraisemblance à la modestie d'un grand homme la déférence dans laquelle je n'ai vu que l'expression d'une conviction profonde. Je n'attache donc à ce que j'ai à dire de l'éloquence d'Oudet qu'une importance tout-à-fait relative à ma conviction personnelle, que j'ai besoin d'exprimer sans doute, mais qu'il m'est fort indifférent de faire partager aux autres.

L'éloquence d'Oudet n'avoit rien de cette verve de sarcasme, de cette âpre fermeté de logique, de cette puissance pénétrante de raisonnement qui caractérisoient celle de Foy. Son caractère, à elle, c'étoit une intelligibilité universelle, une clarté pleine et pure qui ne laissoit point de place à l'indécision, point d'incertitude à la pensée; c'étoit une facilité merveilleuse à épancher, à répandre les idées sous les formes les plus perceptibles à toutes les organisa-

tions, sous les figures les plus lucides et les plus flatteuses, dans un style fluide, insinuant, abondant sans profusion déplacée, aisé comme l'émission d'une de ces persuasions de l'âme qui se communiquent aux écoutants par un effet inexplicable de sympathie ; c'étoit le secret de faire entendre à tous ce langage intime qui semble n'être pour chacun qu'un écho harmonieux des idées conçues dans sa propre intelligence ; c'étoit, pour me servir d'une expression qui paroît grotesque au premier abord, et qui n'est ici que vraie, l'art de répéter d'avance à tout le monde ce que tout le monde croyoit avoir senti, ce que tout le monde auroit voulu dire; c'étoit cette munificence féconde des trésors de la parole qui tenoit toutes les passions suspendues dans le charme d'entendre ; c'étoit ce prestige entraînant et dominateur d'une voix humaine, inspirée de haut, qui vibroit encore dans

l'oreille de madame de Staël, quand elle me disoit en 1815 : « J'ai connu, j'ai entendu, » je crois entendre encore Mirabeau ; mais » je n'ai rien entendu qui approchât du lan- » gage de ce jeune officier de volontaires. » Ce seroit mal juger celui-là que de le nom- » mer éloquent. C'étoit l'éloquence elle- » même ! »

N'oublions pas une circonstance que je crois propre à donner une mesure encore plus complète des facultés oratoires d'Oudet. Il ne m'est pas arrivé une seule fois de l'entendre dans un auditoire composé de plus de trente personnes. Davantage, il étoit rare qu'il fût agité alors de ces émotions véhémentes qui soulèvent l'âme en présence de la haine et de la mauvaise foi, et qui agissent sur l'orateur indigné avec plus de pouvoir que la flûte de Gracchus. Il n'avoit là pour juges que des amis déjà pénétrés de

ses desseins, animés de ses résolutions, et plus ou moins décidés à le suivre à la gloire ou à la mort. Les obstacles qui lui restoient à vaincre, c'étoient la divergence de quelques opinions égarées, la tiédeur des foibles, l'emportement irréfléchi des imprudents, l'impatience effrénée des fanatiques. Tout cédoit d'ailleurs sans effort aux impulsions qu'il daignoit donner. Qu'eût-il été à la tribune aux harangues, au Champ-de-Mars, au Mont-Sacré, devant une armée ou devant un peuple?

Oudet ne pouvoit être comparé à Foy dans le nombre et l'intensité des connoissances qui font l'homme instruit. L'éducation de Foy, dirigée vers les études exactes qui étoient la base de son état et la clef de sa fortune militaire, touchoit de toutes parts à une foule de questions scientifiques qu'il avoit été obligé souvent d'examiner, et que la tendance naturelle de son esprit

lumineux, conséquent et méthodique, le portoit souvent à approfondir. Oudet ne savoit que le nom d'une partie des choses sur lesquelles s'étoient nécessairement exercées l'aptitude intelligente et la vive sagacité de l'autre. Saisi d'ailleurs par des passions qui n'étoient pas toutes aussi irrépréhensibles que celle de la gloire, et, dans les moments de relâche que lui donnoit, à toutes les campagnes, l'infaillible événement de ses blessures, épris de sa vie casanière, de ses fleurs, de ses champs, de l'oisiveté et du sommeil; doué plutôt qu'enrichi de savoir, il devoit moins ce qu'il savoit à l'âpreté d'un travail soutenu qu'au bonheur d'une espèce d'instinct. Quel que fût cependant son désavantage apparent sous ce point de vue, il n'est peut-être jamais arrivé qu'il se trahît à l'application de ses idées, parce que la faculté d'investigation avoit en lui toute la netteté d'un sens qui se révèle. Si le nom

d'une découverte nouvelle des sciences humaine venoit à frapper pour la première fois son oreille, il n'y voyoit qu'une acquisition assurée sur laquelle il pouvoit arborer sans crainte le pavillon de reconnoissance ou de conquête. Il s'avançoit dans le monde de la pensée à la manière d'un navigateur expert, dans une mer qui ne lui est connue que par prescience. Nous le perdions de vue un jour, une semaine, un mois; mais quand il reparoissoit, il vènoit de faire le voyage de Colomb : il avoit touché aux limites d'un autre univers. Quelquefois la question qui avoit suscité cette exploration immense ne se présentoit plus; et alors elle tomboit, avec toutes ses solutions, dans le vaste trésor de sa mémoire. Si une de ces idées imprévues que la discussion fait éclore alloit jamais la réveiller, leur assimilation n'étoit pour lui que l'œuvre d'un travail instantané, que l'échange de quelques inductions achevoit

de féconder et de mûrir. Un système entier qui auroit dignement couronné les laborieuses études d'un grand homme se composoit subitement dans son intelligence, et se manifestoit hors de lui avec la hardiesse et la fraîcheur d'une création complète. Quand on nous avoit laissés seuls ensuite dans nos promenades rêveuses, et quand je lui demandois pourquoi il m'avoit dit quelques heures auparavant qu'il n'entendoit rien à ces matières, il me répondoit avec son rire ingénu : « Parce que je n'y enten- » dois rien. »

La première éducation d'Oudet avoit cependant embrassé quelques études spéciales. Personne ne possédoit mieux l'histoire politique et militaire des peuples. Nul officier n'étoit plus versé dans toutes les parties de la tactique et de la stratégie. La théorie et les modèles de l'art oratoire ne lui étoient

pas moins familiers que sa pratique. Il ne parloit de rien plus éloquemment que de l'éloquence, dont il connoissoit tous les chefs-d'œuvre, dont il pouvoit citer tous les exemples, et qui fournissoit abondamment à toutes ses improvisations les allusions les plus brillantes et les plus inattendues; mais à part quelques moralistes et quelques poètes, il faisoit peu d'estime de la littérature écrite. Un jour que je lui avois exprimé le regret de rester froid, en dépit de moi, à la lecture de ces orateurs qui étoient pour lui l'objet d'une admiration si vive : « C'est que tu ne les a pas entendus, m'écrivoit-il. « Rappelle-toi la réponse d'Es-
» chine à un admirateur de Démosthène.
» L'éloquence traduite en lettres alphabé-
» tiques n'est que l'ombre de l'éloquence.
» Le génie de l'homme est dans sa parole.
» Le Dieu fait homme, c'est le *Verbe*. La
» pensée a perdu tout ce qu'elle avoit de

» divin, quand elle a été prisonnière dans
» un tuyau de plume et noyée dans une
» écritoire. »

Avec ce principe ou avec cette prévention, il n'est pas étonnant qu'Oudet, préoccupé d'ailleurs de projets hasardeux et surtout de passions romanesques, dans lesquelles son âme s'intéressoit toujours tout entière, n'ait rien laissé qui puisse conserver son nom à la postérité. Ses lettres mêmes se ressentent de la précipitation impatiente d'une pensée soudaine et d'une inspiration simultanée dont la lenteur des procédés matériels de l'écriture incommode l'essor; et leur franc-parler téméraire en rendoit d'ailleurs la possession trop périlleuse pour qu'il en dût rester autre chose que de foibles vestiges. Ce qui en est tombé entre mes mains se réduit à de rares lambeaux entre lesquels je ne peux pas choisir, et qui ne mérite-

roient pas qu'on y attachât le moindre intérêt, s'il n'avoit été dans la destinée d'Oudet d'attacher l'empreinte de son caractère à tout ce qu'il a touché, même quand il oublioit d'y attacher celle de son génie.

Il félicite un ami sur la naissance d'un enfant : « Parle-moi de ta fille, dit-il, j'aime » ta fille, je la caresse avec toi. Grandit-elle? » Quel âge a-t-elle maintenant? Commence- » t-elle à bégayer ton nom ? Que son sourire » doit être gracieux! que sa vivacité doit être » charmante! Une mère n'auroit pas oublié » ces détails. » Il se plaint ensuite de la rigueur de son sort, qui l'a privé de ces plaisirs en le livrant à une vie turbulente et pleine d'anxiétés; il se défend de l'ambition, qui est toujours, selon lui, « une er- » reur de l'esprit ou un crime du cœur. » Il songe à son toit natal, à ses humbles douceurs, au bonheur qu'il pouvoit goûter

aussi près d'une femme et d'un berceau. « Mais, ajoute-t-il, depuis que j'entends du » fond des tombeaux, où tant de héros re- » posent oubliés, une voix jeter ce cri d'in- » dignation : Restez dans le néant, géné- » rations futures! vos lâches aïeux, le front » suppliant, ont demandé pour vous l'op- » probre et des fers!.... depuis ce temps, » mon ami, j'ai connu d'amers regrets, et » j'ai renoncé à l'espoir d'appeler à la vie » ceux que je ne pourrois former à l'indé- » pendance!.... »

Cette lettre, du 4 vendémiaire an XI, est datée de l'île de Ré, où le reste des républicains dissidents et inflexibles avoient été jetés à la suite du 3 nivôse, et que l'on avoit choisie pour la garnison d'Oudet, avec l'intention peu déguisée de le perdre; combinaison passablement grossière, en vérité, pour une police qui n'étoit que trop habile!

En effet, Oudet sortit de l'île de Ré pour l'exil, et à quelques perfides inductions près, qu'il faut laisser retomber sur le compte de la malveillance, il étoit signalé avec une exactitude si pittoresque dans les révélations à double fin de Méhée, que la tyrannie la moins soupçonneuse ne s'y seroit pas méprise : « Le chef que vous m'en» gagez à vous faire connoître, dit celui-ci à sir Francis Drake (1), « est un homme de » vingt-huit ans, d'une taille et d'une figure » distinguées. Sa bravoure passe ce que je » pourrois vous en dire. Il parle avec grâce » et écrit avec talent. Les républicains ont » en lui une telle confiance qu'ils le voient, » sans la moindre inquiétude, dîner chez le » premier Consul, quand il quitte son corps

(1) *Alliance des Jacobins de France avec le ministère anglais, suivie des stratagèmes de sir Francis Drake,* par Méhée. *Paris* (*Imprimerie impériale*), 1804, in-8°, p. 147.

» pour venir à Paris, et faire sa cour aux » dames les plus répandues au palais con- » sulaire : voilà comme les républicains le » considèrent. Si vous voulez que j'ajoute » à ces traits celui que je crois avoir distin- » gué en lui, c'est qu'il est d'une ambition » démesurée, et qu'il se moque autant des » républicains que des royalistes, pourvu » qu'il arrive à son but. Je crois avoir ga- » gné sa confiance en affectant, tête à tête » avec lui, une morale beaucoup moins sé- » vère que celle dont il se pare en public. » Le premier Consul fait tout pour se le con- » cilier; mais il n'y auroit pour cela qu'un » moyen qui convînt à l'autre; ce seroit de » lui cédér sa place. »

Je l'ai déjà dit; les fragments de la correspondance d'Oudet, que j'ai rapportés tout à l'heure, si remarquables qu'ils soient peut-être, ne vaudroient certainement pas

la peine d'être cités, quand il s'agit d'Oudet, s'ils n'étoient propres à faire apprécier, sous un autre rapport que celui du talent, cette âme douce, robuste et fière, dont tous les élans étoient pour l'amour et pour la liberté. Je ne sais si je me trompe, mais je doute qu'il reste quelques lignes tombées au hasard sur la même page, de la main d'un des grands hommes de l'histoire, et qui contiennent plus complètement l'expression d'un cœur aussi bienveillant que magnanime, aussi digne de tendresse que d'admiration !

La mort d'Oudet offrit d'étranges circonstances, qui donnèrent lieu à une hypothèse plus étrange encore, et telle que je me garderois bien de la soulever, si elle n'étoit malheureusement recueillie par un grand nombre de compilateurs et de biographes, et si elle n'avoit acquis par consé-

quent l'autorité de ce qu'on appelle trop légèrement un fait historique.

La bataille de Wagram, si célèbre dans nos fastes militaires, étoit finie depuis plusieurs heures, et couronnée par un succès non douteux; Oudet, blessé selon l'usage, mais plus légèrement que de coutume, s'étoit retiré avec une partie de son corps d'officiers et un foible détachement du régiment. Il n'avoit pas reparu, et on s'étonnoit de son absence, quand on le trouva expirant sous un monceau de cadavres. Il vécut quelques heures, prononça quelques phrases, confia quelques noms (1) à un autre blessé qui lui servoit de secrétaire, et dicta, dit-on, une lettre. Peu de temps après, il fut inhumé, suivi d'un petit nombre

(1) Lahorie, Malet, Charles Nodier, Gindre, Piquerel. — *Voyage en Moravie*, par Cadet Gassicourt.

d'amis désespérés. Deux d'entre eux se tuèrent sur sa fosse, un lieutenant d'un coup de pistolet, un sous-officier d'un coup de sabre. Voilà les faits qui, à quelques détails près, sur lesquels on varie à peine, semblent ne pas pouvoir souffrir de contradiction. Je n'en ai jamais entendu révoquer en doute ni le fond ni les circonstances.

Le lendemain, le bulletin, que je n'ai pas sous les yeux, mais dont je me rappelle assez distinctement le contenu, annonça en deux lignes perdues la mort d'un colonel dont on ne désignoit ni le nom ni le régiment, et il n'y avoit pas d'exemple de cette négligence oublieuse dans l'énumération des beaux faits d'armes, surtout à la suite d'une victoire. Le nom d'Oudet, si connu de tous les vétérans de l'armée, n'étoit pas d'ailleurs de ceux qu'on pouvoit omettre sans injustice ou sans motif. Les épisodes

mêmes qui se rattachoient à cet événement étoient de nature à lui donner un relief singulier que l'habile rédacteur de ces petites épopées historiques n'avoit pas coutume de dédaigner dans ses récits. Il n'en falloit pas davantage pour faire éclater une de ces suppositions téméraires qui naissent dans l'amertume d'un cœur profondément affligé, que la crédulité passionnée saisit et propage, et que de nombreuses inimitiés, dont la gloire toujours croissante de Napoléon n'avoit pas encore entièrement triomphé, ne pouvoient manquer d'entretenir et d'envenimer. — Oudet avoit été assassiné.

A la chute de l'empire, où se ranimoient tous les sentiments que ce gouvernement avoit eus à combattre, et où les martyrs de la liberté commençoient à revivre dans la mémoire capricieuse du peuple, le bruit de l'assassinat d'Oudet acquit une nouvelle

intensité, et se convertit aisément en conviction dans quelques esprits faciles à prévenir. Si l'on mesure l'influence militaire d'Oudet à l'importance que lui donne un écrivain d'ailleurs mal disposé en faveur de quiconque aimoit tièdement son maître, de M. Cadet-Gassicourt, dont l'ouvrage exprime partout un enthousiasme sans bornes pour l'Empereur, et qui n'auroit certainement rien cédé à l'avantage de ses ennemis; si l'on y cherche quel élan de douleur se manifesta au moment où fut connue la mort de ce colonel, anonyme pour le bulletin; si l'on se demande comment un fait qui détermina l'explosion de pareils regrets, et dont la seule nouvelle jeta dans les cœurs les plus énergiques le découragement et le désespoir, resta si mystérieux au bureau de rédaction, quand il prenoit tant de pages dans les mémoires privés; si l'on observe que les cinq noms qu'Oudet avoit légués à

ses jeunes Séides, et dont l'historien dut sans doute la connoissance à quelque faveur inopinée du hasard, étoient portés par des hommes frappés en ce temps-là, pour des causes diverses en apparence, d'une proscription obscure, dont le secret n'avoit pas passé le guichet des prisons, et que trois d'entre eux, ceux de Lahorie, de Malet et de Piquerel, n'ont été illustrés que trois ans après, par un dévouement sans fruit, mais qui rappelle celui d'Harmodius et d'Aristogiton; si l'on rassemble toutes ces circonstances, avec une disposition prononcée à trouver un crime, il est possible qu'on imagine qu'elle n'étoit pas inutile à l'affermissement du pouvoir absolu la catastrophe qui retiroit du centre de ses amis et de ses projets cet Achille de la liberté, dont le nom plane encore, dans ses premiers lieutenants, sur la tentative désespérée, mais sublime, du 23 octobre 1812.

Ce sont là, sans doute d'horribles vraisemblances; et cependant, je le déclare, des vraisemblances mille fois plus fortes ne m'auroient pas convaincu. Si tous les cœurs honnêtes répugnent à l'idée d'un attentat exécrable, la raison répugne encore davantage à la supposition d'un crime inutile. On avoit tué l'influence d'Oudet, en le jetant d'exils en exils et de régiments en régiments; soldat nomade, qui n'étoit bon que pour la mort. D'ailleurs, ce n'étoit pas éteindre l'opposition militaire que de jeter sur elle un peu de sang, et le 23 octobre l'a prouvé. Enfin l'action légale de la justice étoit trop bien combinée, suivant l'usage, avec les intérêts politiques de la nouvelle dynastie, pour qu'on eût besoin de recourir à l'assassin quand on avoit le bourreau. Il ne falloit pour assassiner Oudet jusque dans sa renommée qu'un délateur et un tribunal. S'il avoit été surpris

dans un projet flagrant d'hostilité envers le gouvernement, la loi étoit là pour l'égorger justement. On l'appelleroit maintenant traître ou factieux, comme Cléomène, comme Gracchus, comme Sidney, comme Pichegru, et tout en seroit dit pour l'histoire. Son étrange destinée donnoit, au reste, un moyen plus facile d'en finir avec lui. N'avoit-il pas un tombeau ouvert d'avance sur tous les champs de bataille? L'homme le plus heureux n'est pas toujours blessé impunément, et la mort doit venir une fois pour qui la cherche toujours.

L'indignation amère des partis vaincus n'est pas économe de ces imputations odieuses. C'est ainsi que les historiens républicains de la Rome impériale ont multiplié fallacieusement les crimes dans les fastes déjà trop sanglants de leurs empereurs, et que Tacite, suivant l'expression

énergique et vraie de Napoléon, a calomnié jusqu'à Néron. La tyrannie est ordinairement si indifférente sur le choix de ses moyens, qu'on ne croit pas manquer à l'équité envers elle en lui prêtant gratuitement quelques forfaits de plus. Ce grand homme, dont le gouvernement oppresseur a été suivi d'une ère de liberté tout-à-fait nouvelle pour les nations, doit encore à la fortune de son étoile d'échapper au péril commun des tyrans. On sait, à n'en pas douter, grâce à l'indépendance de l'histoire, que le bronze qui lui tenoit lieu de cœur n'étoit pas assez sensible pour être cruel.

Trois ans plus tard, Oudet auroit pu mourir pour la liberté, à la plaine de Grenelle. — Oudet est mort à Wagram, martyr des devoirs de l'honneur et des illusions de la gloire.

Et qu'on ne cherche point ici le portait d'Oudet ; je ne l'ai pas fait, je n'ai pas entrepris de le faire, je ne conseillerois à personne de le faire. A quoi cela serviroit-il pour les regardants? L'ont-ils vu ? l'ont-ils entendu? ont-ils entendu parler de lui ? peuvent-ils juger de la ressemblance? et s'ils n'en peuvent pas juger, pourront-ils y croire?

Essayez pourtant, puisque vous le voulez. Travaillons ensemble, composons cette image, dussions-nous tout à l'heure la briser d'impuissance et de dépit. Mettez ici l'ingénuité d'un adolescent heureux qui rit à son avenir, la mobilité d'une femme sensible et romanesque, l'inspiration exaltée d'un poète, la loyauté religieuse d'un chevalier, la bravoure fée d'un vieux preux, l'austérité stoïque d'un vieux sage. — Attendez ! nous n'avons pas fini. Prêtez à cet ensemble idéal tout ce que vous savez de

prestiges, une voix émue et vibrante qui saisit le cœur, un regard d'aigle qui le domine, une âme qui l'enlace de nœuds magiques, et qui l'entraîne avec elle où elle veut. — Animez tout cela, si vous le pouvez, de ce feu divin qui n'a été dérobé au ciel qu'une fois, et, si vous l'osez, tracez au-dessous de cette ébauche imparfaite le nom de Jacques-Joseph Oudet.

Savez-vous ce qui arrivera ensuite? Je vais vous le dire.

Il arrivera l'histoire comme elle est faite, l'histoire positive, l'histoire classique, l'histoire universitaire, l'histoire académique, l'histoire de gazetier, l'histoire d'historiographe, avec cette plume de plomb qu'ils appellent le burin de Clio : et que voulez-vous que le burin de Clio fasse d'un nom et d'une gloire qui ne sont pas dans le bulletin?

De La Maçonnerie

ET

DU CARBONARISME.

On a dit tant de choses, on a écrit tant de volumes sur la *Maçonnerie*, depuis qu'elle a le privilége d'occuper les hommes, qu'il paroît difficile, aujourd'hui, de dire et d'écrire du neuf sur ce sujet. Toutefois, il est certaines questions, usées en apparence, sur lesquelles il reste quelque chose de neuf

à dire, la vérité; et celle-ci est de ce nombre. L'origine de la *Maçonnerie*, qu'on a obscurcie de tant de voiles, est une des choses les plus simples et les plus communes qui se puissent imaginer; mais on a mieux aimé la chercher dans les mystères d'Eleusis et dans la fable d'Adonhiram que dans un fait de tous les pays et de tous les moments. Le naturel est presque toujours le dernier point dont on s'avise dans les sciences de l'homme.

Un instinct propre à l'espèce a fondé la société universelle, mais cet instinct ne s'est pas épuisé dans cette vaste création. L'intérêt général s'est subdivisé en grand nombre d'intérêts particuliers. Des besoins, des prétentions, des droits analogues ont nécessairement rapproché les individus auxquels ils étoient communs. Il n'y a si petite fraction de l'état social qui n'ait reconnu à

son tour l'avantage de se fortifier du concours de tous ses membres, soit pour assurer sa conservation, soit pour parvenir plus sûrement à son dernier degré de perfectionnement et de bien-être. La plupart des peuples ont reconnu ce principe dans l'établissement des castes; la plupart des polices l'ont consacré dans l'établissement des corporations.

Comme toutes les aggrégations possibles d'hommes aspirent à s'attribuer des priviléges qui leur soient propres, il a fallu se défendre dans toutes de l'intrusion et de l'envahissement des intérêts étrangers; il a fallu se circonscrire et s'isoler; il a fallu inventer des mots de passe, des mots d'ordre et des mystères. Tout cela est très-social, et l'harmonie publique ne peut même se concevoir autrement, car c'est de l'esprit intime de ces associations particulières que

se compose l'esprit unanime de la société humaine, qui a aussi ses mots de passe, ses mots d'ordre, ses mystères, c'est-à-dire ses gouvernements et ses religions. Les petites sociétés sont l'élément de la grande; elles en sont l'image abrégée, comme chacune des existences que la nature a produites est typiquement en soi un des éléments, une des images abrégées, un des microcosmes du grand monde.

Les sociétés de métiers sont probablement anciennes comme les métiers. On retrouve des traces de leur existence et de leur action dans toutes les histoires.

La *Maçonnerie* n'est autre chose, dans son origine comme dans ses emblêmes, que l'association des ouvriers maçons ou bâtisseurs, complète en ses trois grades, l'*apprenti, le compagnon* et le *maître.*

Comment cette société a entraîné dans

son mouvement la plupart des sociétés occultes, c'est une autre question. L'accroissement de la civilisation, l'agrandissement progressif des villes, l'importance des monuments séculaires du moyen âge, dont le plan et les travaux se léguoient de génération en génération, peuvent fort bien expliquer la suprématie qu'elle obtint sur toutes les autres, et qui a fini par la rendre aussi patente que les institutions avouées. Les grandes et solennelles entreprises de Christophe Wren ont-elles réellement influé sur ses développements ? Sa position de ce temps-là au milieu des troubles régénérateurs de l'Angleterre a-t-elle déterminé sa première extension politique, et attiré dans son tourbillon, comme autant de satellites d'une planète puissante, des aggrégations inférieures en nombre, en richesse et en capacités ? Cela est possible et même vraisemblable; mais, dans tous les cas, ce ne

seroit pas là une origine, ce ne seroit qu'une époque. L'origine réelle de la *Maçonnerie*, c'est le *Compagnonage*.

Ce n'est qu'à dater du dix-septième siècle et des guerres de la Fronde, que la politique devint une science populaire. Elle avoit été subordonnée jusque là au système religieux que la réforme venoit de détruire ou au moins d'ébranler d'une manière irréparable.

Ce n'est que vers le milieu du dix-huitième siècle que cette science passa dans toutes les perceptions de l'homme, et qu'elle choisit pour sanctuaire les sociétés occultes, parce qu'elle ne pouvoit encore marcher à découvert dans la société publique. Dès ce moment, les intérêts de celle-ci et ceux de ses fractions se scindèrent. Tout s'agitoit dans un tout qui persistoit à rester immobile, et tout tomba.

Quoique tous les individus ne fussent pas également préparés à ce progrès, ou à cet accident dans les sociétés secrètes, ils furent tous emportés également dans le courant des révolutions qui renouveloient le monde. Il ne falloit pour cela que subdiviser les sociétés d'invasion, en laissant à l'arrière-garde les esprits méticuleux ou stationnaires, et il n'y avoit rien de plus facile, en multipliant les grades. Cette innovation ne choquoit personne, parce qu'elle marquoit dans l'ordre une augmentation d'importance qui flattoit tous les orgueils et qui tentoit toutes les ambitions. Cependant il est vrai de dire qu'à partir du jour où le grade de *maître* fut dépassé, le *Compagnonage* maçonique n'exista plus. Il ne resta que des faiseurs et des masses.

Il faut convenir encore que cette action se ressentoit peu des intentions du moteur

inconnu qui l'avoit communiquée. Jusqu'au grade de rose-croix, emprunté à de mauvais charlatans des siècles précédents, et dont le thème mystique paroît au moins assez significatif, ces grades n'étoient le plus souvent que des fictions de vanité dont le premier objet, fort étranger au principe essentiel d'égalité sur lequel reposoit l'ordre, sembloit être de fonder dans les *Orients* une aristocratie de mœurs et d'intelligences. L'artisan s'en effaça de plus en plus, et l'institution tomba en proie à quelques gentillâtres aigris des rebuts de la cour et à quelques avocats turbulents, au-dessus desquels s'élevoient seulement de loin en loin un petit nombre de capacités supérieures qui avoient compris qu'une société secrète est le plus sûr de tous les leviers pour remuer l'autre.

Comme ce n'est pas l'histoire de la *Ma-*

çonnerie que je fais ici, je ne chercherai point à expliquer ses alliances avec l'*Illuminisme*, et sa tendance toujours croissante à entrer d'une pièce dans une nouvelle organisation politique. Je n'aurai pas besoin de dire pourquoi elle s'éteignit dans la révolution, dès le commencement de la République; la raison en saute aux yeux. La révolution l'avoit complètement débordée, parce que les révolutions vont toujours beaucoup plus loin que la prévision indiscrète et présomptueuse de ceux qui les font. Je n'aurai pas besoin de dire pourquoi elle reparut, quand la révolution eut reculé sous la main puissante de Bonaparte. La liberté proscrite essayoit de se réfugier quelque part, et elle revenoit à son premier gîte, mais il ne lui appartenoit plus : elle y trouva la belette.

Bonaparte connoissoit trop bien le pou-

voir des sociétés secrètes pour abandonner la *Maçonnerie* à son propre mouvement. Il jeta ses adeptes personnels à la tête de l'ordre, et cette fois il n'y eut plus moyen de se soustraire de degrés en degrés à l'invasion de sa police. Elle se saisit de cet artifice elle-même pour faire rétrograder l'esprit maçonnique, en feignant de le pousser à travers des ampliations postiches. Tout au plus elle daigna livrer çà et là quelques idées généreuses aux esprits les plus actifs, comme une folle pâture, et fournit avec adresse ces aliments sans substance aux âmes impatientes pour les dédommager de la perte de la liberté. On alla jusqu'à ménager à de certains caractères, que n'auroient pas contentés les émotions communes, des impressions violentes qui rappeloient quelque chose de la véhémence des passions révolutionnaires; tel fut l'objet de l'institution des *Templiers*, dont le principe vital

étoit la haine du papisme et de la vieille race royale dépossédée par la révolution. Il y avoit là tout ce qu'il falloit pour occuper, en jeux de théâtre, l'activité remuante des patriotes d'action, sans danger pour le pouvoir colossal qui s'élevoit sur les débris de la République, et c'est à ces fictions niaisement hostiles que se réduisirent les dernières splendeurs de la *Maçonnerie* et de l'*Écossisme*. Le reste ne présente guère qu'une farce sérieuse, jouée par d'honnêtes oisifs, entre des châssis de bâteleurs, et dont la représentation, bonne pour amuser les loisirs d'une vieille femme, n'a jamais ému le sommeil d'un tyran.

Les amis obstinés de la liberté plaçoient ailleurs leurs espérances; seulement ils avoient procédé dans le sens inverse de la *Maçonnerie*, en descendant du grade complet qui contenoit leur pensée dans toute

son intensité, à des grades subordonnés qui reprenoient sa place relative, puis disparoissoient à leur tour derrière un grade inférieur qui se croyoit toujours le premier, jusqu'au moment où une masse immense se trouvoit embrassée de toutes parts. C'étoit chose aisée que de rattacher à ce système ainsi conçu les *adelphies* d'écoliers et les *compagnonnages* d'artisans; mais au lieu de les appeler à soi pour les absorber, on se faisoit appeler par eux-mêmes, et on les forçoit à créer en quelque sorte la progression ascensionnelle dans laquelle on les amenoit, comme si on y étoit amené. C'est ainsi que les sociétés inférieures, si peu redoutées du pouvoir, avoient fini par contenir à leur insu tout ce qu'il y avoit d'essentiel dans l'organisation générale; et si cette combinaison, qui déjouoit toutes les prévoyances du despotisme, n'étoit pas exempte d'hypocrisie, il faut convenir au

moins qu'elle ne manquoit pas d'esprit. Je l'ai expliquée sans scrupule, parce que je suis bien convaincu qu'en matière de conspiration, le même mode général ne réussit jamais deux fois.

La *Maçonnerie* promettoit peu de conquêtes aux ennemis du despotisme, et j'en ai dit les motifs : mais il existoit en France un *compagnonnage* bien moins connu, dont l'envahissement offroit tous les avantages desirables, celui des *bons cousins charbonniers*. Plus ancien probablement que celui des *maçons*, car il comprend dans sa nomenclature technique des archaïsmes de notre langue, dont il ne reste presque pas d'autres monuments, il conservoit au premier degré toute la naïveté de son institution primitive. Le *bon cousin charbonnier* de ce grade étoit en effet le plus souvent un charbonnier ou un bûcheron, ordinai-

rement nomade, selon les mœurs de cette profession, et pour qui la combinaison et les devoirs de l'institut n'étoient pas un simple divertissement d'imagination, mais bien une nécessité d'existence. A côté, se développoient des aggrégations urbaines, presque toutes formées dans la classe inappréciable des artisans industrieux et honnêtes, qu'une éducation saine et appropriée à leur état rendoit susceptibles de participer vivement à un certain ordre de jouissances morales. Ceux-ci, acquis graduellement par la société, n'en avoient altéré ni le principe ni les cérémonies, et, comme aux premiers temps de sa fondation, les *ventes* solennelles se tenoient encore dans les bois. Il s'étoit bien mêlé à ces éléments un peu de cet amalgame inévitable qui a fini par corrompre la *Maçonnerie*, c'est-à-dire des *lettrés*, des légistes, des médecins, mais ils n'y concouroient qu'à titre de superfétation,

et la faconde vide, le jargon sentimental, le lycophrontisme philanthropique de l'université, de l'académie, du barreau, avoient peu de prise sur des âmes ingénues, éclairées de doctrines pures, et fidèles avant tout à des pratiques héréditaires consacrées par l'usage des ancêtres. Les dogmes du *Carbonarisme* étoient simples et frappants, les mœurs graves et exemplaires, les rits empreints d'une majesté naturelle que les imitateurs n'ont jamais pu qu'imparfaitement contrefaire. Il n'y avoit point chez les *charbonniers* de ce faste de charité qui se réduit communément à de brillantes apparences, mais un véritable esprit de *compagnonnage* bien plus sincère et bien plus effectif, parce qu'il étoit animé d'une conscience et d'un besoin de réciprocité bien plus intelligible à tous, et qui entretenoit avec une exactitude parfaite de généreuses sympathies entre tous les membres de l'or-

dre. Le titre même de *cousins*, moins emphatique et moins obligatoire que celui de *frères*, donne la mesure de cette affinité loyale et modeste qui ne promettoit pas tant, mais qui assuroit davantage. Le *maçon* a quelquefois proscrit le *maçon*. Jamais l'assistance du *charbonnier* n'a manqué au *charbonnier*, sans acception de parti, et quand nous avions atteint la forêt, on savoit bien qu'on ne nous y retrouveroit pas. Le *Carbonarisme*, comme toutes les bonnes sociétés, s'appuyoit sur un principe religieux placé hors de toute discussion, et qui n'a peut-être pas en mille ans excité une controverse, croyance pour les uns, emblême pour les autres, également respecté de tous. C'étoit une piété tolérante, un christianisme libre, cette foi large et cependant docile qu'on appelle, sans savoir pourquoi, *la foi du charbonnier*. Il en étoit de même pour les mœurs, pour les devoirs, pour les bien-

séances sociales, où l'indulgence, compassionnable à toutes les erreurs, se révoltoit contre tous les excès, mais avec des formes de répression qui soumettoient irrésistiblement le cœur. L'orgueil des décorations et des titres, cette plaie qui dévore les sociétés secrètes comme la société entière, ne pouvoit avoir d'accès parmi les *charbonniers*, où toute autorité est essentiellement transitoire et passe à perpétuité de main en main, par une suite d'abdications spontanées; gouvernement sublime, selon moi, qui réunit toute la vigueur du pouvoir absolu à toutes les libertés de la démocratie la plus complète; qui exclut toutes les ambitions illégitimes en encourageant toutes les nobles émulations; qui impose l'obéissance de tous par la certitude unanime de l'imposer à tous à son tour; qui n'a aucun des inconvénients de l'élection populaire, le dernier titulaire étant toujours électeur;

aucun des inconvénients de la réélection prolongée, le chef amovible ne pouvant se réélire lui-même, et qui, si admirable qu'il soit, n'a jamais eu de type chez aucun peuple.

En vérité, si j'avois porté quelque prétention dans ma vie, je n'aurois pas beaucoup à me louer de ses chances. Aucun des événements dont j'ai été l'acteur ou le témoin n'a varié mon existence d'un épisode favorable; ma destinée m'a jeté à califourchon sur une tangente du globe qui me ramène nécessairement aux antipodes de toutes ses révolutions; mais je lui sais gré d'avoir caché quelque temps ma triste jeunesse dans les *ventes des charbonniers;* — et c'est pourtant dans cet ordre innocent et paisible qu'un amour effréné de la liberté nous fit essayer de répandre, sous le règne de Napoléon, des semences de troubles, si fertiles en malheurs!

Je dois interrompre ici le fil de mes souvenirs, plutôt que de le rattacher à des conjectures hasardées et délicates. Si je ne me trompe toutefois, il y avoit trop de droite raison, trop d'amour de l'ordre et de la paix, trop de simplicité de conduite chez nos *charbonniers* de cette époque, pour qu'ils aient dû prêter, en France, une coopération bien active aux entreprises des partis. En Italie, ce fut autre chose; mais le récit de leur organisation de 1809, sous l'habile direction de Chasteler, et de leur alliance avec les sociétés passionnées et magnanimes des étudians d'Allemagne, demande une autre plume que la mienne, et le temps de l'écrire n'est d'ailleurs pas venu. S'il n'est point de spectacle plus noble et plus touchant que le mouvement d'une population généreuse, qui se soulève contre la tyrannie intérieure ou contre l'invasion étrangère, il y a dans la mise en scène de ce grand drame politique

des ressorts dont son succès peut dépendre une autre fois, et qu'il seroit dangereux de ravir à l'adresse du machiniste et au talent de l'acteur. *Proximus ardet ucalegon.* L'histoire des peuples n'est pas finie.

Ces notions mêmes, toute vagues qu'elles sont, n'auroient pu paroître il y a quelques mois; aujourd'hui elles seront loin de satisfaire la curiosité de tous les lecteurs. C'est une des conditions infaillibles de la matière que je traite, et je ne pensois d'ailleurs qu'à en tirer une induction qui peut être livrée avec quelque utilité aux gouvernements de bonne foi, qu'on nous promet depuis si long-temps, et qu'on nous donnera peut-être. Le *Compagnonnage*, abandonné à lui-même, à la spontanéité de son admirable institution et de ses excellents instincts, sera toujours, dans tout ordre établi, un des meilleurs auxiliaires de l'ordre, et j'étends

cette proposition à toutes les associations, publiques ou secrètes, qui dérivent du *Compagnonnage*, ou qui en ont emprunté leur forme. Il est naturellement soucieux et remuant, mais il est indispensablement intelligent et moral. Les hommes ne se réunissent jamais que sous l'empire d'une idée d'harmonie; et toutes les fois que vous découvrirez dans le conciliabule le plus suspect un cérémonial convenu, vous pouvez être certain d'y trouver un profond sentiment d'ordre. Pascal a dit que les voleurs mêmes avoient des lois : Pascal s'est trompé comme se trompent les philosophes qui ne jugent les choses que par spéculation. Les méchants n'ont point de lois; ils n'ont point de société; ils ont des intérêts mobiles, passagers, fugaces, dénués de sympathie et de simultanéité, à peine garantis par des mots ou des signes de convention, et devant lesquels ils reculeroient s'ils étoient convoqués, as-

semblés, assis, éclairés par des lampes distribuées avec symétrie, distingués par des costumes, instruits par des emblêmes, et présidés par un chef. Partout où il y a collection d'hommes, s'il y a en même temps un principe fondamental d'association, la majorité finira par devenir bonne, et si elle ne le devenoit pas, l'association périroit toute seule, sans que la force s'en mêlât. Si un grand nombre de conjurés se sont longtemps entendus pour un crime, soyez sûrs que ce crime offroit au moins l'apparence d'une vertu, et qu'il n'y avoit dans leur obstination que cette erreur de jugement qui n'implique pas la perversité de l'âme, puisque vos tribunaux et vos sénats n'en sont pas exempts. Soyez sûrs encore qu'ils ne se seroient pas perpétués, car les institutions placées hors de la morale ne se perpétuent pas plus que les monstres.

Les sociétés secrètes sont indestructibles de leur nature; elles sont menaçantes pour le despotisme lui seul; elles sont inquiétantes pour les pouvoirs temporaires qui ne cèdent qu'avec timeur et pusillanimité les libertés légitimes. Sous les pouvoirs loyaux et bien pondérés, elles offrent un appui aussi essentiel à l'ordre moral que les administrations provinciales à l'ordre politique. Ce sont des pièces de l'économie universelle jetées dans le même moule. Je n'en excepte certainement pas la *Maçonnerie*, qui est très-bonne, très-respectable, très-innuisible en tout point, et qui peut occuper fort convenablement les veillées d'un honnête citoyen, quand les soirées deviennent longues, et surtout quand il pleut.

ÉPILOGUE.

La carrière que je me proposois de parcourir est ici terminée, et non remplie.

Ces pages, extraites d'un long journal de ma vie, qui me plaisoit à écrire dans ses moindres détails, mais dont la lecture n'auroit certainement pour personne l'attrait que m'offroit sa composition, paroîtront bien frivoles à ceux qui n'y chercheront que de l'histoire, et bien froides à ceux qui n'y chercheront que du sentiment. Je les donne pour ce qu'elles sont.

Il faut seulement rappeler pour la dernière fois au Lecteur que cette *Conclusion* est une espèce de *post-scriptum* daté du mois d'avril 1831 ; car j'ai si peu changé de façon de voir sur les événements et sur les hommes, qu'on pourroit aisément s'y tromper.

Je pense tout ce que j'aï pensé en ma vie, je dirois tout ce que j'ai dit, je ferois tout ce que j'ai fait, parce que mon intérêt n'est jamais entré pour rien dans ma manière de penser, de parler et d'agir. J'aurois tort quelquefois suivant les résultats, parce que je ne les ai jamais calculés, ou que leur prévision même n'a jamais influé sur ma conduite. J'obéirois encore à mes impressions, à ma conviction, à mon cœur.

Quand je publiai les premiers de ces

fragments, le monde social s'en alloit de toutes parts, et le monde entier le savoit, à quelques personnes près, qui auroient eu plus affaire que moi de la conservation de ses formes anciennes. Il n'y avoit pas grand mérite à le deviner dès lors, et, pour rendre justice à qui elle est due, il n'y avoit pas grand courage à l'imprimer.

Je m'avisai, du fond de mon obscurité, qu'on ne rappelleroit pas inutilement à la partie saine d'un peuple qui penchoit vers cet abîme, qu'il existoit en France, depuis quarante ans, un double foyer de sentiments généreux et patriotiques toujours prêts à se confondre, et que c'étoit là que s'entretenoient purs et brillants deux fanaux assurés à toutes nos tempêtes publiques, sous la

garde du républicain ami de l'ordre et du royaliste ami de la liberté.

J'ai vivement sollicité de ma foible voix, ce rapprochement des âmes nobles et tolérantes, et je le sollicite plus vivement aujourd'hui qu'il est devenu la seule garantie du corps politique. Le changement des constitutions et des dynasties ne change rien au fond des intérêts généraux. Les trônes tombent, les chartes se modifient, les nations restent.

Il est assez indifférent, peut-être, que le maniement des affaires soit abandonné à des mannequins en bas de soie et en talons rouges, ou à des pédants en robe noire et en bonnet carré; et si c'étoit dans une autre combinaison que résidât le seul principe

organique possible de la société, la société périroit, car cette allure est celle du monde. Ce qui est indispensablement social, c'est l'harmonie des honnêtes gens, sous quelque drapeau que le hasard des circonstances et la nécessité des positions les aient placés.

Les gouvernements sont arrivés, comme les idées philosophiques, à un âge d'éclectisme, et c'est sur ce terrain qu'il faut loyalement se réunir. J'ai vu des amis ardents de l'indépendance chez les Vendéens et les Chouans; j'ai trouvé chez les jacobins des cœurs passionnés pour l'humanité. Je crois en conscience, et j'en citerois des exemples, qu'un doctrinaire peut être indulgent et modeste; un avocat, sincère et désintéressé; un homme de cour, citoyen. Ce n'est pas

l'habit, c'est le caractère et l'intelligence qu'il faut juger. Les hommes à repousser, c'est le stupide qui ne sait ce qu'il fait ; le sot, qui croit que tout ce qu'il fait est bien fait ; le méchant, qui fait le mal pour le faire.

C'étoit un livre assez large et assez élastique que le mien ; car j'ai beaucoup vu et beaucoup retenu. Ce n'est point par prudence que j'en ai resserré le cadre. Mon existence entière n'a rien eu à démêler avec cette sotte vertu ; mais pour la moitié de ce qui me restoit à dire, il est trop tard ; pour l'autre moitié, il est trop tôt.

Je suis presque honteux d'avoir à prolonger cette *post-face* de quelques lignes

plus personnelles, et par conséquent moins dignes encore, s'ils est possible, de tenir occupée un moment l'attention du lecteur. C'est une nécessité qui m'a été imposée par la lecture obligatoire des épreuves de ces fragments que deux ou trois ans m'avoient fait oublier, et qui seront oubliés dans deux ou trois semaines de tout le reste du monde. Ceci se renfermera dans deux annotations qui ne sont, à vrai dire, essentielles que pour moi.

Voici la première. Les personnes qui ont le temps de tout lire, même les préfaces, s'étonneront que j'aie pu me croire forcé à me défendre dans la mienne, des hardiesses de mon style, et je m'en étonne bien davantage, car on n'a jamais rien écrit de plus

pédestre, comme disent Horace et Quintilien, depuis qu'on s'avise de faire des pages avec des lignes et des volumes avec des pages. Il paroît que j'étois prédominé dans ce temps-là par la circonspection méticuleuse que faisoit ressentir à tout ce qui se mêle de littérature la critique âpre et ombrageuse des classiques de l'époque. Je venois d'être amèrement réprimandé pour un livre dont j'oserois à peine prononcer aujourd'hui le titre, et qui n'étoit en soi qu'un *pastiche*, probablement assez mal cousu, de quelques centaines de bribes d'Homère, de Théocrite, de Lucien, de Virgile, de Catulle, de Martial, d'Apulée, de Dante et de Milton, traduites avec la fidélité judaïque d'un humaniste scrupuleux. La délicatesse inérudite de mes juges m'a-

voit tellement intimidé, que j'aurois probablement pris pour un billet de visite la sotte et intempestive précaution que j'ai prise pour mes innocentes gazettes, en crainte de l'anathème académique qui pesoit si savamment sur mon *romantisme* grec et latin.

Voici la seconde, et son objet m'intéresse tout autrement. Ce que j'écrivois sous la Restauration, avec une liberté dont je souhaite que la tradition se conserve dans la France libre, appartenoit à l'histoire morte, ou que je regardois comme morte, d'un âge de démence qui menace de se renouveler. J'avois trouvé ces éléments bons à remuer dans leur grandeur sauvage, sous les yeux d'un pouvoir oublieux et mal conseillé qui marchoit témérairement sur cette

terre de liberté, comme dans un pays de conquête, parce que j'espérois qu'il en surgiroit pour lui quelques utiles leçons. Il se fâcha un peu et n'apprit rien du tout. C'est sa faute et son affaire; mais je ne veux pas qu'on tire de mon consciencieux dévouement des inductions qui trahiroient ma pensée. Je répudie formellement la solidarité de ces fureurs dont la licence de mon imagination pourroit bien avoir trop embelli le principe. On dit maintenant que j'ai étendu Robespierre sur le lit de Procuste; cela est possible, mais j'ai peur de l'y avoir grandi. Malédiction sur la tyrannie populaire! C'est la pire de toutes.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

COMPAGNIES DE JÉHU. 1
LES PRISONS DE PARIS SOUS LE CONSULAT.
— *Première partie.* Le Dépôt de la Préfecture et le Temple. 25
— *Deuxième partie.* Sainte-Pélagie.. 73
— *Troisième partie.* Sortie de Sainte-Pélagie. 145
LE COLONEL FOURNIER, LE COLONEL FOY. 199
LE GÉNÉRAL MALET, LE COLONEL OUDET. 223
DE LA MAÇONNERIE ET DU CARBONARISME. . 297
ÉPILOGUE. 321

